



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1684

TOME XXVII.



Imprimé à Paris; & se vend
A LYON;
Chez T. AMAULRY, Rue Merciere,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envié.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

25525:52255:525225

TABLE DES MATIERES

contenuës dans ce Volume.

S I l'on peut aimer avec plaisir, quand on a sujet de ne se plus confier à la Personne qu'on aime,	3
De l'Origine de la Poësie , Traité en Vers, par M. Bouchet,	11
Nouvelles d'Alep, premiere & seconde Let- tre,	38
Divers Sonnets sur la Glace,	70
Sonnet sur la Nuit,	77
Doutes sur la Langue,	79
Explications en Vers sur les Enigmes de Juin, dont les Mots estoient <i>l'Argent & la Chim- mere</i> ,	91
Sentimens'en Vers sur toutes les Questions du dernier Extraordinaire , par M. de la Fé- vrierie,	105
Lettre sur ce qu'il y a de remarquable dans la Ville de Bar-sur-Seine,	113
Consolation à Tircis par un Berger de M... instruit de ses malheurs par le Zéphire,	134
Lequel est le plus à estimer , l'Homme de Conversation, ou l'Homme de Cabinet,	138
Si la vangeance d'une Femme irritée est plus dangereuse que celle d'un Homme of- fencé,	141

T A B L E.

S'il est mieux séant à un Chrestien de se marier, ou de se retirer dans un Convent,	142
Septième Partie du Traité des Lunetes. par M. Comiers,	144
Explications en Vers sur l'Enigme d'Aoust, dont le Mot estoit un <i>Citron</i> ,	213
Des avantages de la Chevelure, par le Medecin Solitaire de Tarascon,	228
Bouquets pour le Roy,	251
Paraphrase sur le Pseaume <i>Domine probasti me</i> , par M. de Launay, Ptestre de S. Saturnin de Tours,	254
Dialogue de Morts,	263
Explications en Vers des Enigmes d'Aoust, dont les Mots estoient <i>le Chapon & le Diable</i> , avec les noms de tous ceux qui ont trouvé le vray sens de l'une & de l'autre,	287
Sentimens en Vers sur les Questions du dernier Extraordinaire,	307
Questions à décider,	317

F I N.



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1684

TOME XXVII.



*VOUS ne trouverez pas
seulement, Madame,
dans cet Extraordinaire
diverses Réponses aux
Questions qui ont esté proposées
dans les derniers, mais encore plu-
sieurs Lettres qui vous apprendront
des choses assez curieuses. Il y en a
Q. de Juillet 1684. A*

2 Extraordinaire

quelques-unes que l'on a reçues d'Allep, & qui contiennent tout ce que l'on peut sçavoir de remarquable de cette fameuse Ville. Je les gardois depuis quelques mois, espérant les employer dans mes Lettres ordinaires; mais la matiere s'est toujours trouvée si abondante, que je n'ay pû jusqu'icy les y faire entrer. La crainte qu'elles n'y pussent encore avoir place de longtems, me les fait joindre au Recueil que je vous envoie tous les trois mois des Ouvrages du Public. Il n'en sera que plus agréablement diversifié, & je croy que vous ne vous plaindrez pas du soin que je prens de vous donner plus que vous n'attendez.

SSSS:SSS:SSSSS SSS

*Si l'on peut aimer avec plaisir,
quand on a sujet de ne se plus
confier à la Personne qu'on
aime.*

JE croy que pour décider
cette Question, il faut dis-
tinguer le caractère de ceux qui
aiment. Il y a des Gens qui n'ont
que la beauté pour objet. Elle
les attire, elle les attache. C'est
par elle seule qu'ils se laissent
enflâmer; & ne mettant point
de différence entre une Personne
aimable, & une belle Personne,
ils ne regardent rien au delà de
ces traits qui frappent, & qui

A ij

4 *Extraordinaire*

ébloüissent. La douceur d'une parfaite union n'a rien qui soit sensible pour eux. Ils sont touchés des momens présens, sans que la suite leur puisse causer de l'inquiétude. Les mouvemens de leur cœur se reglent par le plaisir de leurs yeux. Ils ont de l'amour, & rien autre chose. L'esprit & les qualitez de l'ame n'ayant point contribué à le faire naître, ils aspirent moins à estre aimez véritablement, qu'à obtenir des faveurs. Ce sont ces faveurs qui entretiennent & font subsister leur passion; & pourveu que leurs desirs trouvent toujours à se satisfaire, rien ne manque à leur bonheur. Ils ont beau voir un Rival reçu d'une maniere agreable; ils ont beau s'appar-

du Mercure Galant. 3

cevoir qu'il rend des soins assidus. Ils ferment les yeux volontairement ; & trouvant toujours pour eux les mesmes manieres dans les Personnes qu'ils aiment, ils ne s'embarassent point de ce qui se passe à l'égard des autres. J'avouë que quand on est fait de cette sorte, la confiance n'est point necessaire pour le plaisir de l'amour ; mais on doit aussi demeurer d'accord qu'il faut manquer de délicatesse pour estre content d'une liaison de cette nature. Elle est entièrement fondée sur les sens. Qu'il y ait lieu de se confier, ou non, à la Personne qu'on aime pour sa beauté, ceux qui s'y attachent par ce seul motif, trouvent leurs souhaits remplis, tant qu'ils se

A iij

voyent en possession de ses faveurs ; & un Rival qui a tout le cœur, ne leur oste rien. Il n'en est pas de mesme des Gens délicats , qui mettent l'entiere felicité de leur vie dans un stable & solide engagement. Les faveurs, s'ils en obtiennent, ne sont que l'accessoire de leur passion. L'estime est toujours ce qui la commence ; & comme il est difficile de se défendre d'aimer ce que l'on trouve estimable , on vient insensiblement à l'amitié. Il n'y a de là qu'un pas à faire pour aller jusqu'à l'amour, & c'est une route qu'on manque peu à tenir dans un Sexe différent ; mais on n'y arrive que par le chemin de la confiance. Elle cause des épanchemens de cœur qui ont

des douceurs inexprimables. On diminue ses chagrins en se les communiquant, & il n'y a point de bonheur qui ne s'augmente par la part qu'on s'en donne l'un à l'autre. Point de secret entre deux Amans tendrement unis. On se rend compte de la moindre bagatelle, & c'est alors que l'on éprouve véritablement que l'on vit bien moins en soy que dans la Personne aimée. S'il arrive qu'après un long temps passé dans un état si heureux, l'inconstance, qui est assez naturelle à tout le beau Sexe, engage la Dame à écouter un Rival, au moindre soupçon que l'on a de cette intrigue, le cœur se resserre, & cessant de s'épancher, change en amertumes ce qui

A iij

estoit remply de douceurs. C'est cette mesme Personne qu'on a tant aimée, que l'on voit encore. Elle est toujours également belle, & si vous voulez, également complaisante. On en obtient les mesmes faveurs; mais on a l'esprit blessé de l'image d'un Rival, & le refus qu'elle fait de le bannir, empeschant de prendre en elle cette mesme confiance qui faisoit goustier tant de plaisirs, sa beauté ne touche plus, ses complaisances perdent leur mérite, & ses faveurs mesme manquent d'agrément. On continuë à la voir, parce que l'amour résiste au dépit pendant quelque temps, & qu'une longue habitude a formé des chaînes qu'on ne rompt pas aisément, mais peu

à peu on trouve les moyens de se guérir, & le sacrifice ne s'estant pas fait lors que l'on a commencé ses plaintes, la Dame ne peut plus l'offrir qu'à contretemps. On l'attribuë au dégoust, ou au peu de mérite qu'elle a connu dans ceux qui la rendoit infidelle. Ce qu'elle a fait une fois, elle est capable de le faire encore; & la confiance ne pouvant plus revenir, on ne sçauroit plus aimer qu'avec des soupçons qui tenant toujours en crainte, ne permettent pas que l'on aime encore avec plaisir.

L'Ouvrage qui suit, est de M^r Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy. C'est luy qui est l'Auteur de l'Origine des Jeux, que vous me

mandez avoir lû avec plaisir dans le dernier Extraordinaire. Ce que vous m'en dites d'avantageux, m'a fait prendre garde que j'avois oublié à vous apprendre son nom, & il ne seroit pas juste de le priver plus longtemps de la gloire qu'il mérite.



25525:522555:25252

DE L'ORIGINE
DE LA POESIE.

Plus de deux mille ans avant Laon,
Et plus d'un Siecle avant Milan,
Quoy que Milan soit fort antique,
Régnâ l' Art nommé Poëtique,
Cet Art illustre & figuré,
Où tout se trouve mesuré;
Car sans mesure & sans cadence
Le Muse tombe en décadence.
Cet Art qui charme les Humains,
Avant Romule & les Romains,
Chez qui tout estoit héroïque,
Etoit d'usage & de pratique.
Moïse, ce Chef des Hébreux,
Ce Capitaine généreux,
Ce Législateur intrépide,
Dont l'ame n'ent rin de sordide,

12 Extraordinaire

*Ce Favory, ce Bien-aimé,
 De l'Ange & de l'Homme estimé,
 Ayant tiré tant par Oracles,
 Que par de merveilleux miracles,
 De l'esclavage Egyptien
 Le Peuple que Dieu nommoit sien,
 Ayant dans la Mer Erythrée
 Confondu l'insolence ontrée
 D'un Potentat audacieux
 Qui vouloit résister aux Cieux,
 En suite de sa délivrance,
 Pour marquer sa reconnoissance
 Au Monarque de l'Univers,
 Inspiré d'En-haut, fit des Vers,
 Et le premier forgea la Rime;
 Car rimer n'est pas faire un crime,
 Comme ont prétendu dans ces temps
 Certains Bourrus & Mécontents,
 Qui par une critique austere
 Blâment ce qu'ils ne peuvent faire.*

*Après cet Homme sans pareil,
 Qui rayonnoit comme un Soleil,
 Ayant eu dans cet Art pour Maître
 Le Dieu des Dieux le premier Estre,*

*Parut David, Ce Favory,
Ce Monarque du Ciel chery,
Dans des transports tout extatiques,
Fit cent cinquante beaux Cantiques,
Qui chaque jour nous donnent lieu
D'honorer & de louer Dieu.*

*Salomon son Fils, Prince sage,
Mit aussi sa veine en usage,
Et fit des Vers forts & puissans,
Qui renferment beaucoup de sens.
C'est une sainte Pastorale,
Où ce sçavant Monarque étale,
Mais dans un mystérieux tour,
Les sentimens d'un chaste amour.*

*Job, cet abysme de science,
Ce miracle de patience,
Dont le Seigneur par sa bonté
Eprouva la fidélité
Par de sanglantes tentatives,
De ses disgraces les plus vives
D'un stile nerveux & parfait
Nous a dessigné le portrait.
Tous les Vers en sont magnifiques,
Coulans, sçavans, & pathétiques,*

14 Extraordinaire

Tout en est fort & vigoureux;
 Heureux, Lecteur, trois fois heureux,
 Celuy qui conduira sa Barque,
 Comme fit ce Prince de marque,
 Avec pleine soumission,
 Aux ordres du Dieu de Sion.
 Quand l'amour de l'indépendance
 N'aveugle point nostre prudence,
 Nous nous faisons un grand plaisir
 D'assujettir nostre desir,
 Et nostre entiere obeissance,
 A celuy de qui la puissance
 Soumet à ses divines Loix
 Les Républiques & les Roys.

Le compâtissant Jerémie,
 Dont l'ame fut du Ciel amie,
 Que la pitié santifia,
 En Vers Hébreux versifia,
 Prédit d'une Ville coupable
 La décadence déplorable,
 Et fit des Lamentations
 Dignes de nos attentions.

Jonas (dit un Auteur Classique)
 De l'Elégie & Poëme Epique,

*Fut tout le premier Inventeur,
Et tres-grand Versificateur.*

*Terpandre, un des Scientifiques,
Dressa des Loix Cytharediques
En faveur des Jōeurs de Luth;
Ce fui là son premier dēbut,
Et ses Ouvrages de mērite
Eurent beaucoup de rēussite.*

*Polymnest*e de Colophon,
*Qui n'avoit pas l'esprit bonfon,
Mais sērieux, mais dramatique,
Fut l'Auth*eur du *Vers hēroïque.*

*Pierus, non Athēnien,
Mais Bourgeois Macēdonien,
Grand amateur de l'harmonie,
Pour le Poēme'ent bien du gēnie;
Et si l'on en croit Scaliger,
Ecrivain grave, & non lēger,
Il fut nommé Pere des Muses.
Ce nom luy vint, non de ses ruses,
Quoy qu'il fust un pen guoguenard,
Et presque aussi fin qu'un Renard,
Mais bien de ce qu'à ses neuf Filles,
Toutes belles, toutes gentilles,*

*Dont la verve avoit du renom,
Des Muses il donna le nom.*

*Thalia fit les Comédies,
Molpomene les Tragédies;
Dithyrambe, fameux Thébain,
Mortel un peu folâtre & vain,
Dressa les Vers Dithyrambiques;
Daphnis Pasteur, les Bucoliques;
Homere, de belle hauteur,
Des Vers lambes fut l'Auteur;
Mezon fit tant par ses ménages,
Qu'il fit entrer les Personnages,
Et les Scenes qui plaisent tant,
Dessus un Théâtre éclatant.*

*Phéménœ, Homme de Lettres,
Composa des Vers Hexametres,
Accompagnez d'une douceur
Qui charmoit le Frere & la Sœur.*

*Alcman fut un Poëte Lyrique,
Qui parloit la Langue Dorique,
Et qui le premier mit au jour
Des Vers au sujet de l'Amour.*

*L'Athénien, qu'on nomme Eschile,
Doë d'une Langue subtile,*

Et d'éloquence, eut le malheur
De passer pour un grand parleur;
Mais c'est luy qui trouva la Dance,
La façon d'aller en cadence,
Et tous ces beaux pas figurez
Qui dans les Bals sont admirez.

Les Chants que l'on nommoit Nénies,
Qu'aux lugubres Cerémonies.
On employoit communément,
Trouverent leur commencement,
Non dans la teste d'Euripide,
Mais dans celle de Simonide,
Poète qui se fit aimer,
Heureux sur terre, heureux sur mer.

Pratinas, Poète Tragique,
Mais bizarre & mélancolique,
Pour exorciser le chagrin
Dont il avoit bien plus d'un grain,
S'avisa, pour se faire rire,
D'estre Inventeur de la Satyre,
Et de railler à tour de bras
Tous ceux qui ne luy plaisoient pas,
En voulant les charger de honte;
Mais il n'y trouva pas son compte,

Q. de Juillet 1684.

B.

Car aux dépens de son harnois
 On joüa sur luy du Hautbois.
 Voila le sort d'un Satyrique,
 Comme il offence, comme il pique;
 Et comme il se croit tout permis,
 Il s'attire des Ennemis.

Dans cette foule d'Adversaires,
 Qui luy font souvent des affaires,
 Il s'en trouve toûjours quelqu'un
 Qui ne se croyant du commun,
 Se vange, nazarde son mufle,
 Et vient luy repasser son Bufle;
 Ainsi croyons que rarement
 On satyrise impunément.

Aristophane le Comique
 A mis l'OEtometre en pratique;
 Le Tétramesre en est aussy,
 Dont il a fait un racourcy.

Aristote le Stagirite,
 Philosophe de grand mérite,
 Et de qui l'érudition
 S'attira l'admiration,
 Sçavoit aussy fort bien la trace
 De l'Hippocrene & du Parnasse.

Et malgré ses emplois divers,
Donnoit un fort beau tour aux Vers.
Il composa des Epigrammes,
Des Idiles, des Anagrammes;
L'Élégie pareillement
Étoit de son département.
Quand un Homme a de la cervelle;
Par tout il triomphe, il excelle,
Et vous passastes dans ce rang,
Maître d'Alexandre le Grand,
Pour Poète, Orateur, Botaniste,
Philosophe, Naturaliste.

Au reste, plusieurs Gens d'esprit;
De l'Art Poétique ont écrit,
Et donné carrière à leurs Plumes,
Pour faire de sçavans Volumes,
Marquant par un travail si beau,
Qu'ils sçavoient du sacré Coupéan,
Que l'on vante au dessus des nuës,
Les Routes les plus inconnuës.
Pour peu que l'on soit studieux,
On en peut juger par les yeux.

On a vu Zénon le Pitique,
Horace le Prince Lyrique,

B ij

20 Extraordinaire

Et Caton le Grammairien,
 Auteurs qui raisonnoient fort bien,
 Ecrire de l' Art Poétique
 D'une façon fort autentique,
 Que l'on peut lire sans danger.
 Autant en a fait Scaliger,
 Ce Puits de science profonde,
 Dont le nom vole par le monde.

Varron, l'ornement des Humains,
 Et le plus sçavant des Romains,
 Ecrivit en Vers, non en Prose,
 Sur l'essence de chaque chose,
 Et sur d'autres sujets, le tout
 Au reste trouvé du grand goust.

Théonas employa sa plume
 A composer un grand Volume
 Sur la sainte Religion
 Dont nous faisons profession,
 Le tout en Vers, le tout en Rime,
 Et le tout passé par la Lime.

L'admirable Sérapiion,
 Grand Homme de biens ce dit-on,
 Grand amateur de Poësie,
 Se mit en teste, en fantaisie,

De mettre en Volumes divers
La Logique & Physique en Vers,
La Métaphysique & Morale,
Où par tout sa Minerve étale
De merveilleux enseignemens,
Et de veriteux documens.

Guide, sçavant & fameux Prestre,
Qui par ses Vers s'est fait connoistre,
Ecrivit copieusement
Sur l'un & l'autre Testament.

Le grand Prosper d'Aquitaine,
Docteur d'un celeste génie,
A fait un Poëme plein d'appas
Contre ces malheureux Ingrats,
Qui négligent de reconnoistre
La grace du souverain Maître.
En effet, tarit son bonheur,
Qui néglige son Bienfaïcteur.

Saint Fulgence, Homme de courage,
Né d'un Sénateur de Carthage,
Composa des Poëmes Chrestiens,
Qui peuvent servir de moyens
Pour fournir de riches idées
Aux Ames de Dieu possédées.

*Saint Cyprien, noble Affricain,
 Qui n'eut jamais l'esprit taquin,
 Mais dont l'ame tres-libérale
 Alla d'une façon Royale
 Jusques à prodiguer son sang
 Pour l'Estre qui tient le haut rang,
 Sur ce Poteau si vénérable,
 Où par un crime abominable
 Le Sauveur on crucifia,
 Élégamment versifia.*

*Le docte Firmian LaEtance,
 Homme sans faste & sans jaEtance,
 Eloquent comme un Cicéron,
 A sur la Résurrection,
 Et sur la Mort du Dieu fait Homme
 Au sujet d'une triste Pomme,
 Composè des Vers élégans,
 Quoy que certains Extravagans
 Ayent voulu, remplis de rage,
 Donner atteinte à cet Ouvrage.*

*Victorin, nommé l'Affricain,
 Qui mille ans avant Charles-quin,
 (Prince que l'Histoire renomme)
 Eisoit publiquement à Rome*

Avec un applaudissement
Qui donnoit de l'étonnement
Aux Esprits jaloux de sa gloire,
Chanta la mort & la victoire
De ces sept Freres genereux,
De ces sept Freres bienheureux,
Qui signalerent leur constance,
Leur bravoure & leur résistance,
En souffrant le fer & le feu
Pour la défense du vray Dieu.
On les appelle Macchabées,
Par leurs images exhibées
Que dans le monde on fait courir,
Nous sçavons tous qu'il faut mourir.

De Sédulle Ecoissois, les veilles
Ont produit de grandes merveilles;
D'un Hymne fait pour le Seigneur,
Il s'est acquis beaucoup d'honneur,
Le tout en Vers comme en cadence.

A celui-cy joignons Prudence,
Qui suivant ses pieux desseins
A fait l'éloge des grands Saints,
Et nous en a tracé l'histoire,
Pour en remplir nostre mémoire,

Afin qu'on imite en ces lieux
Ceux que Dieu récompense aux Cieux.

Si l'on me le veut bien permettre,
Je diray qu'en rime hexametre
Travailla le grand Juvencus,
Dont les Vers valaient des écus,
Et que sur les quatre Evangiles
Ses soins ont esté fort utiles.
Rien n'est dans la perfection
Plus pur que sa Traduction.

A ceux-cy je dois joindre Alcime,
Prélat célèbre & magnanime,
Qui fit la guerre aux Arriens
Par sa plume & ses entretiens.
Ajoutons encor Damascene,
Un peu plus moderne qu'Arsene,
Damascene appelé le Grand,
Qui parmy les Doctes eut rang.
Cet Auteur, d'un air non profane,
A fait l'Histoire de Suzanne,
Et solidement composé,
D'un esprit calme & reposé,
Certaines Regles Canoniques,
Le tout en beaux Vers Iambiques.

L'illustre *Diacre Arator*,
 Homme valant son pesant d'or,
 Et qui seul en valoit dix autres,
 A fait les *Actes des Apostres*,
 Le tout en *Vers* fort élégans.
 On ne craint point les *Ouvragans*,
 Quand on se donne l'avantage
 De profiter d'un tel *Ouvrage*.

Il n'est rien de mieux inventé,
 De mieux fait, de mieux concerté,
 Si l'on en croit *Georges d'Amboise*,
 Que les *Hymnes de Saint Ambroise*;
 Dans nos journaliers entretiens,
 Il est la bouche des *Chrestiens*,
 Et par luy l'Eglise s'explique
 D'une façon fort emphatique.

Nonne le *Pentapolitain*,
 Homme devot, non libertin,
 Employa son zele & son stile
 A travailler sur l'*Evangile*
 Du grand *Favory du Sauveur*,
 Et fit en suite avec ardeur
 Rouler ses *Vers* & son génie
 Dessus la *Gigantomachie*.

Q. de Juillet 1684.

C

Quand on a l'esprit excellent,
On se prévaut de son talent.

Nazianze, & le grand Boëce,
Ont dans leurs Vers une tendresse,
Dont les Esprits un peu bien faits
Se sont trouvez tres-satisfaits.

Je laisse les Poëtes profanes,
Perse, Properce, Aristophanes,
Plaute, Maron, Stacc, Nazon,
Et l'Inventeur du Vers Scazon.

Lucain, dans le vray rien n'égale
Vostre incomparable Pharsale.
Ses Vers qui sont coulans & forts,
Surpassent le prix des Trésors.
Il n'est rien de mieux fait, Lucrece,
Que ce qui part de vostre adresse;
Et vostre Muse, on le voit bien,
A le tour Héliconien.

Sur les bords du Rivage humide
De la Fontaine Castalide,
Claudien fit des Vers pompeux,
Emponlez, & sententieux,
Où l'on ne voit point de césure,
Mais une agreable mesure,

Juvenal n'a rien que de bon
Pour le Jeune & pour le Barbon;
Et sans profit l'on ne peut lire
Les maximes de sa satire,
Puis qu'on y voit le vray portrait
De tout ce qu'aujourd'huy l'on fait
Pour l'avarice, pour l'envie,
Pour les desordres de la vie,
Pour l'ambition des honneurs,
Pour l'incontinence des mœurs,
Pour la fourbe & la tromperie,
Pour le Vin, pour l'yvrognerie,
Pour les intrigues de l'Amour,
Et pour ce qui touche la Cour.
Il est bien vray que ses manieres
Se trouvent un peu cavalieres,
Et pleines d'une liberté
Qui blesse un peu l'honnesteté;
Mais après tout il est loüable
Dans cet Ouvrage incomparable,
D'avoir le vice combattu,
Afin d'affermir la vertu.

D'Hésiode le grand génie
Fut bon pour la Théogonie.

C ij

*Homere fut fort estimé,
Et de beaucoup de Gens aimé,
Pour l'Odyssée & l'Iliade;
Mais on y voit par fois du fade,
Du bas, du foible, du rampant;
Il semble que c'est un Serpent,
Qui châtié de sa superbe,
Se traîne comme il peut sur l'herbe.*

*Horace estoit un bon Vivant,
Qui sa gorge arrosoit souvent,
Et se lavoit souvent la bouche;
Avec cela son stile touche,
Et n'a rien que de vigoureux.
On voudroit se rendre Chartreux,
Entendant sa Muse féconde
Drapper les vanitez du monde.
Qui croiroit que le Verre en main,
Il instruisoit le Genre-humain?
Qui croiroit que cet Homme aimable,
Le dos au feu, le ventre à table,
Donnoit de modestes leçons.
Tant aux Princes qu'aux Polissons.
Martial, sans sortir de gamme,
S'est jetté dessus l'Epigramme.*

Mais ce qui rend mauvaise odeur,
El épargne peu la pudeur.

De Marolles, sçavant en rime,
Abbé plein d'honneur & d'estime,
Comme un modeste Traducteur,

A rectifié cet Antheur,
Et voilé d'un chaste silence
Ce qu'avoit produit l'insolence.

C'est ainsi qu'un sçavant Chrestien
Corrige l'erreur d'un Payen.

Que veux diray-je icy d'Aufone,
Si renommé dans chaque Zone,
Ce cher ornement de Bordeaux,
Qui par des Ouvrages si beaux,
Si pleins de force & d'attrempance,
S'est distingué dans nostre France,
Et dont les merveilleux Centons
Valent des Boisseaux de Testons,
Sinon que par sa Poësie
Il fait honneur à sa Patrie,
Et qu'il instruit les Ignorans?

Au reste, depuis six vingt ans,
Et dans l'heureux siècle où nous sommes,
Fertile en braves & grands Hommes,

C iij.

Plusieurs ont au sacré Vallon
Brigué la faveur d'Apolon,
Et fait la cour aux neuf Pucelles
Que le sçavoir rend toujours belles;
Inégal pourtant fut le sort
De ceux qui firent cet effort.

Tous les Ouvrages Poétiques,
Soit sérieux, soit héroïques,
De Moulinet & de Crétin,
Estoient un amas de frétin,
Qui ne fut point suivi de gloire;
Et n'en déplaise à la mémoire
De Marot, on ne trouve pas
Que sa Muse eust de grands appas,
Ny du brillant, non plus que celle
Et de Baïf & de Jodelle.

Mais on eut un respect nouveau
Pour les Vers tracez par Belleau.
Du Bellay s'acquit l'avantage,
D'avoir la douceur en partage,
Aussi-bien que la fermeté,
La force, & la vivacité.
Bertaud eut le talent de plaire,
Ce fut là son vray caractère;

Oüy Bertaud, Evêque de Sès,
 Qui fut pointu jusqu'à l'excès;
 Mais ses rimes par tout connues,
 De bon sens furent soutenues.

Que diray-je encor ? Du Bartas
 Ent des Admirateurs à tas,
 Et l'on vit des Gens à centaine
 Lire jour & nuit sa Semaine
 Dans un certain empressement
 Qui marquoit leur entestement;
 Mais ce qui paroissoit commode,
 N'est plus maintenant à la mode.
 Laisant cette antique beauté,
 Chacun court à la nouveauté.
 Voila quel est l'avertin nostre,
 Un objet en détruit un autre,
 Et ce qu'un siècle toujours fait,
 Un autre siècle le défait.
 Cette vicissitude étrange
 Fait que tout s'altère & se change.
 C'est pour cette mesme raison
 Que Saint Gelais hors de saison,
 Se plaint que le temps fait outrage.
 Au mérite de son Ouvrage,

C iiij

Et que les Sçavans d'aujourd'huy
Ne se souviennent plus de luy.
Mais que faire en cette occurrence?
Il faut s'armer de patience.

Ronsard, ce Poète Vandômois,
Avec son Pourpoint de Chamois,
Avec sa Culotte à la Suisse,
Et sa Flamberge sur la cuisse,
Fut le Prince des grands Rimeurs;
Et fit gagner les Imprimeurs,
Car son poétique ramage
Des Doctes obtint le suffrage.
Alors chacun se fit bonneur,
Non d'aspirer à son bonheur,
Mais d'imiter son caractère,
Doux, insinuant, & sincere,
Et les nobles expressiens
De ses belles conceptions.
Aussi prenoit-on son langage
Pour la regle du bel usage;
Et lors que quelqu'un parloit mal,
On disoit, c'est un Animal,
Un Rustique, un Sot, un Empuze,
Un Cheval de bast, une Buze,

*Un Homme sans sel & sans art,
Qui donne un soufflet à Ronsard.
Ajoûtez à ce Personnage
D'autres Poètes à grand feuillage,
Le sçavant Abbé de Tyron,
Balzac, Malherbe, du Perron,
Beis, Boisrobert, Benserade,
Dont la verve n'a rien de fade,
Desyveteaux, Motin, Faret,
Sarrazin, la Serre, Loret,
Desmarests, Dalibray, Moliere,
Pinchesne, Boileau, Furetiere,
Dandilly, Rotrou, Scudery,
De Racan, Contart, Monfleury,
Dormy, Gombaud, de Malleville,
Jean Baudouin, Maynard, & Douville,
Mairet, de Ségrais, Pélisson,
Monfuron, Racine, Poisson,
Quinault, du Ryer, la Ménardiere,
Théophile, la Girandiere,
Colletet, Tristan, Priézac,
Mainart, Scarron, Mexiriac,
Chappelaïn, Cottin, Gomberville,
Lestaille, du Rosier, Diereville,*

34 Extraordinaire .

*Bordier, du Perrin, Daffoucy,
 Le Président Nicolle auffy,
 Magnon, dont les devots Ouvrages
 Servent aux pécheurs comme aux sages,
 Regnier, Saint Amant, Cerisy,
 Dont le stile est pur & choisy,
 Beccasse le devot Chanoine,
 Pere Rappin, Pere le Moine,
 Cheureau, Malleval, & Brébeuf,
 Deschéneaux, Chappoton, Marbeuf,
 Viond de Cerifiers, Voiture,
 Dont Pinchesne a fait la peinture,
 Beauregard, Boursault, de Santeuil,
 Magnin, de Lingendes, Montreuil,
 L'ingénieux de la Fontaine,
 Qui rime & raisonne sans peine
 Avec une facilité
 Qui marque son habileté;
 Et comme sa plume est amie
 De la celebre Académie
 Que l'Eloquence fait fleurir,
 Et qui le bon sens fait mourir,
 Il vient d'y rencontrer sa place,
 Comme il la trouvoit au Parnasse.*

*Il n'est nul Palais, nul Hostel,
Qui n'admette un sçavant Mortel.
Prêtons maintenant vos merveilles,
Doctes Freres, fameux Corneilles,
Qui d'un nombre infiny de Vers
Avez enrichy l'Univers,
Comme aussi mainte & mainte étude,
Sans que la grande multitude
De tant de merveilleux Ecrits
En ait diminué le prix.
Là dans chacune de vos Pieces
Les plus fines délicatesses
Du bel Art qui sert à l'Amour,
Paroissent dans leur plus beau jour,
Soit dans vos graves Tragédies,
Soit dans vos chastes Comédies,
Dont le Public bien averty
S'est innocemment diverty;
Car quand un Homme a fait sa tâche,
Il demande un peu de relâche;
Et quand il le prend sans pêcher,
On ne sçauroit l'en empêcher,
A moins que dans un Monastere
Il professe une vie austere.*

Mais parlons de ce sage Duc,
Aussi généreux que Monluc,
Qui pour la Plume & pour l'Epée
Est un César, est un Pompée.
Peut-estre mesme il est plus grand,
C'est l'illustre de Saint Aignan.
Qu'on me traite de Turc à More,
Si du langage à métaphore,
Qui d'Ovide fut le déduit.
Ce Duc n'est pleinement instruit;
Aussi sa belle destinée
Est de nous donner chaque année
De nouvelles productions
De ses belles réflexions.
Le tout n'est point Muse mourante,
Mais Ouvrage à plume courante,
D'un stile aussi fort que l'airain,
Digne du Cédre & du Burin.
Il sçait dans son Art Poétique
Joindre le moderne à l'antique,
Et sçait parler comme jadis
On parloit du temps d'Amadis.
Peut-on rencontrer plus de grace
Que chez vous, Evêque de Grasse,

Poëte sacré, sçavant Godeau,
 Qui nous levastes le rideau,
 Et dévoilastes des mysteres
 Impénetrables à nos Peres?
 Vos ferventes expressions,
 Vos sublimes Traductions,
 Vos admirables Paraphrases,
 M'ont souvent causé des extases,
 Et m'ont rendu comme enchanté.
 D'effet, & dans la verité,
 Une Muse sage & modeste
 Est un langage tout celestes;
 Et les Dames de qualité,
 Toutes pleines d'honnesteté,
 Avecque leur vertu severe,
 Passent du Parnasse au Calvaire,
 Et de la composition
 A la belle devotion,
 Sans qu'on puisse imputer à crime
 Le temps qui se donne à la rime.
 Fleurisse à jamais le bel Art
 Où les Sçavans ont tant de part,
 Par qui les Hommes & les Anges
 Du grand Dieu chantent les loüanges.



SSSSSS SS2 SS2SS SS22

NOUVELLES
D'ALEP.

LETTRE PREMIERE.

*Contenant la Description
de la Ville.*

LA Ville d'Alep est une des plus belles & des plus considerables de l'Empire Ottoman, & je ne sçay si après Constantinople & le grand Caire , elle voudroit ceder à pas une autre. Elle est située à 36. degrez & demy de latitude , & à peu près à 65. de longitude , dans un fond qui

s'élève en sept ou huit petites Montagnes , sur lesquelles elle est bastie , & qu'elle remplit de quantité de Maisons de diverse hauteur , surmontées de Domes & d'un grand nombre de Mosquées avec leurs petites Tours qui rendent son aspect fort agréable à la veüe ; mais sur tout , son Château qui est comme à son centre bâti sur une Colline revêtuë de Pierres de taille , & ceinte de profonds Fossees. Ce Château qui passe de sa cime les plus hautes Maisons , paroist une petite Ville pour sa grandeur & pour sa beauté , & est comme une couronne qui luy donne une grace & une majesté incomparable. Alep est arrosée d'une petite Riviere nommée *Kasnyk* , & qui

s'appelloit , à ce qu'on dit , autrefois *Belus*. Je trouve dans les Livres qu'on l'appelle *Siga* ou *Siguen*. La source en est à trois journées au Bourg d'Antab , entre l'Orient & le Septentrion, d'où elle se vient rendre à l'Occident , au dessous de cette Ville, & elle s'y divise en deux petits bras, qui sont comme deux mamelles qui luy fournissent sa nourriture , tant elle donne de fécondité à ses terres. Elle est bornée de costé & d'autre pendant près de deux lieuës, de Jardins plus utiles qu'ils ne sont beaux, les Arbres estant en confusion & sans ordre. De loin pourtant ils forment un objet assez agréable à l'œil ; ils abondent en excellentes Grenades,

en grosses Prunes , en Oranges, en Limons , & en quelques autres fruits .; mais il n'y a rien de bien rare , que les Pistachiers qui viennent dans les Jardins. les plus éloignez de l'eau , & qui portent une espee de noisettes longues, couvertes d'une peau odoriferante , & d'une couleur un peu rouge & blanche , qui renferment un fruit verd dans le cœur & rouge au dehors , d'un goust exquis & aromatique , & d'une bonté particuliere. Il y a dans toute la Ville grande quantité de Fontaines qui luy fournissent pour fa-
boisson les meilleures Eaux qui soient au reste du monde.

On les fait venir de bien loin, & on a un soin extraordinaire de les entretenir. Le Peuple y est

Q. de Juillet 1684. D

nombreux , & de telle sorte, que bien que dans la dernière peste de l'an 1669. il y mourust près de cent mille personnes , après qu'elle eut cessé , on n'auroit pas crû qu'elle eust emporté aucun habitât, les rues pour ainsi dire, fourmillant toujourns de monde comme auparavant. Je ne croy pas que dans tout l'Empire Ottoman , & dans tous les autres Royaumes Mahometans , on trouve des Gens d'un naturel plus traitable , moins mal-faisant , & plus doux ; & je ne sçay si ce n'est point la douceur de leur humeur qui a fait nommer leur Ville *Haleb* , qui signifie en Arabe , *Lait*. Je le croirois plutôt, que ce que les Habitans disent, qu'elle a esté appelée de la sorte, à cause que

le Patriarche Abraham y a demeuré autrefois avec ses troupeaux, parmy lesquels il y avoit une Vache d'une beauté rare, extrêmement féconde en Lait, nommée *Sehebba*, qu'il faisoit traire tous les jours deux ou trois heures avant le coucher du Soleil, donnant un signal aux Pauvres des Villages circonvoisins pour venir prendre leur part de son Lait. Et pour confirmer que cela est vray, ils disent que leur Ville s'appelle du nom de cette Vache & de son Lait *Haleb Akhebbba*; & que la Garde que l'on sonne au Chasteau à trois ou quatre heures après midy, s'appelle encore pour cette raison d'*Ak-ket Akhalilye*. Ce qui signifie le son de l'Amy de Dieu Abraham.

D ij

Pour le Chasteau dont nous avons déjà parlé, c'est assurément un ouvrage merveilleux. Ils attribuent toutes ces sortes d'ouvrages extraordinaires aux Francs, c'est-à-dire aux Européens qu'ils avoient estre les premiers Hommes du monde pour l'esprit, pour l'adresse, & pour le courage à entreprendre de grandes choses.

Ils font un Roman de son origine ; & racontent que ce fut une Fille d'un Roy des Francs qui le fit bastir, & qu'il luy coûta le prix d'une seule Pierre précieuse, mais si rare & d'un si haut prix, qu'aucun Prince d'Orient ne s'estant trouvé assez puissant pour l'acheter, il n'y eut qu'un des Roys d'Europe qui en pût.

donner la valeur , qui fut je ne
ſçay. combien de Vaiſſeaux char-
gez d'or & d'argent que la Prin-
ceſſe employa à la ſtructure de
ce Chateau. On ne voit en
toute la Ville aucune marque
d'antiquité. Autrefois elle ſe
nommoit *Beraa* , & les Suriens
encore aujourd'huy luy donnent
ce nom dans leurs Livres Eccleſia-
ſtiques. Strabon dit que Seleu-
cus Nicanor la fit baſtir ; & Zo-
naras , qu'elle fut aſſiégée autre-
fois par un certain Argyropolus,
Romain de Nation. Dans les
Conciles il eſt fait mention d'u-
ne Lettre ſynodale de la premie-
re Syrie , qui fut ſouſcrite par
Tharſite Eveſque de Beroée,
Ville voiſine d'Antioche.

Marius Niger la confond avec

Antioche. Ptolomée la place plus juste entre Antioche & Hierapolis , à une journée de chemin. Quelques uns la prennent aussi pour Hierapolis. Abraham qui la santifia par sa demeure , pourroit luy avoir valu ce nom qui signifie la Ville Sainte. Ortelius en son Trésor Geographique, dit qu'elle a esté nommée *Chalybon* , & qu'elle est dans cette partie de la Syrie , que Ptolomée appelle Chalybite. Elle est en effet riche en Fer & en Acier ; c'est ce que ce nom porte. Elle en fournit tout le Pays , & Damas même , qui a perdu l'Art de le faire de cette trempe si fameuse & si célèbre encore de nos jours. Je ne sçay où Guillaume de Tyr a trouvé qu'elle se nommoit au-

trefois *Nerca*, si ce n'est dans les Cartes de Ptolomée, qui marque une Ville de ce nom, au lieu où est à peu près Alep. Beroée étoit un des sept Eveschez de la premiere Syrie. Voila tout ce que j'en ay pû remarquer d'anciẽ, car pour ce qui est de Berée où il est dit aux xvii. des Actes, que Saint Paul convertit tant de monde, ce n'est point Alep ; mais bien Berée Thessalonie, voisine de Thessalonique, où se retira cët Apostre pour disputer avec les Juifs de la Doctrine du Sauveur du monde. Il est parlé de nostre Berée dans l'Histoire des Croisades, & elle avoit alors un Prince puissant. Je ne sçay pourquoy nos Croisez qui passerent bien plus avant, & qui allerent jus-

ques à Edeffe & dans la Mesopotamie , ne s'en rendirent pas les maistres. On ne lit pas même qu'ils l'ayent attaquée. Cependant les Médailles Romaines , rares & anciennes , qu'on y a trouvées en très-grand nombre , & dont on a enrichy les Cabinets des Princes & des Sçavans d'Europe , font voir que les Romains y ont fort souvent passé. Ils ne pouvoient pas prendre un chemin plus droit & plus cōmode pour aller contre les Parthes & contre les Persans. Quel qu'ait esté Alep autrefois , il est certain que c'est aujourd'huy une des belles Villes du monde , & des plus florissantes pour le négoce. Elle entretient trafic avec presque toute l'Asie , toute l'Afrique.

frique & toute l'Europe. On y voit toute sorte , pour ainsi dire, de Nations diverses. Nos François y ont trafiqué depuis longtemps , & s'y sont autrefois beaucoup enrichis ; les Anglois y entretiennent un puissant négoce. Celuy des Venitiens y estoit avant leur guerre de Candie, aussi florissant qu'aucun autre. Les Persans y apportent des drogues & des Soyes. Les richesses des Indès y viennent aussi. Il faut néanmoins avoüer que l'avarice des Ministres Turcs qui ont tiré des Doüanes extraordinaires en divers lieux , ayant détourné les Marchands, & les ayant obligez par leur tyrannie à prendre la route de Smirne , a beaucoup nuy à ce beau commerce qui s'y

Q. de Juillet 1684. E

faisoit. Les Chrestiens y sont en grand nombre ; on croit qu'ils y passent trente mille ames. Les Arméniens y ont deux Eglises ; les Grecs , les Suriens & les Maronites chacun la leur. Il y a aussi des Nestoriens qui se mêlent parmy les autres , sans parler de certains Guezuguez qui sont Enfans de Chrestiens reniez , ou des Chrestiens reniez mesme , qui professent en secret le Christianisme , & qui en gardent tellement qu'elles les Loix , les pratiquant autant qu'il leur est possible dans le secret de leurs Maisons , & s'absentent le plus qu'ils peuvent de tout ce qui ressent la Profession d'infidélité ; mais dont plusieurs après tout, ne font pas ce qu'il faudroit pour

sauver leurs ames. Ceux qui sont ouvertement Chrestiens, sont ceux au salut desquels les Missionnaires s'employent principalement ; le Turc le veut bien, & à vray dire il y gagne, car leur apprenant à vivre selon les divines Loix de l'Evangile, on les oblige à s'acquitter envers leur Prince & envers leurs Seigneurs de leur devoir, & à rendre non seulement à Dieu ce qui est à Dieu, mais encore à Cesar ce qui est à Cesar. Cette Mission, qui est assurément une des plus florissantes qui se fasse, non seulement dans l'Empire Ottoman, mais dans tous les Pays où le Mahometisme regne, fut entreprise par les PP. Jesuites l'an 1625. Les Peres Capucins ne tar-

derent pas à y venir aussi rendre service aux Chrestiens , & ils furent suivis quelque temps après par les Peres Carmes Déchaufsez. Les PP. de l'Observance Saint François estoient déjà établis à Alep long-temps auparavant , & s'employoient auprès des Marchands Catholiques François & Venitiens. Le Saint Siege à cause de leur mérite & de l'honneur qu'ils ont d'estre les Gardiens des Saints Lieux depuis plus de 300. ans , les a aussi constitués Curez des Francs dans la pluspart des Eschelles d'Orient.

Je finirois icy ma Relation, mais il me semble qu'il faut auparavant dire un mot des Femmes de ce Pays-cy. Les Maisons où il y a des Femmes , sont fer-

mées & gardées à peu près, comme le sont les Monasteres de Religieuses en Europe. Il n'y entre personne, quelque Amy qu'il soit, qu'on ne l'arreste un peu à la Porte, & que l'on n'ait crié dans le Logis de faire chemin, c'est-à-dire qu'on n'ait ordonné à toutes les Femmes de se retirer, & de se cacher. Le Voisin n'ose pas mettre le pied dans la Maison de son Voisin sans cette précaution, & l'ayant prise, il doit mesme estre bien sur ses gardes, & retenir ses yeux pour ne s'attirer pas de fâcheux soupçons, & de très-mauvaises affaires. Les Parens mesme n'entrent chez leurs Parens qu'avec reserve; & le Turc qui est l'Introducteur de ces coutumes (car les Arabes ne

les ont pas) les observe si religieusement , qu'encore qu'un Homme ait mérité la Prison ; la Justice ne permet pas qu'on entre dans sa Maison pour le prendre , & si elle permet qu'on le fasse quelquefois , c'est pour de grandes raisons, & il faut pour cela des ordres particuliers. Les Officiers qui viennent en vertu de ces ordres , s'y comportent avec tant de respect pour les Femmes, qu'ils n'osent les regarder. C'est pour cela , à ce que je croy, qu'ils nomment leurs Femmes *Hermé* , d'un mot Arabe qui signifie une chose sacrée, dont il est défendu de violer la sainteté, ou l'honneur en quelque maniere que ce soit. Si l'entrée des Maisons est difficile à ceux du Pays,

elle l'est bien davantage aux Etrangers , & sur tout aux Francs , desquels on se défie plus que des autres , estant aussi décriez pour la vertu & la Religion, qu'ils sont estimez pour leur courage , pour leur industrie, & pour leurs richesses. Il est vray pourtant que lors que nos Marchands vont voir pour affaire les Marchands d'Alep , les Femmes de ces derniers ne laissent pas de faire souvent mille postures indécentes aux autres , par l'ouverture de la porte, lors que leurs Marys ont le dos tourné. Mais elles se cachent aussi-tost qu'elles les voyent revenir sur leurs pas, & recommencent un moment après les mesmes postures , qui seroient capables de faire perdre

E iij

contenance à des nouveaux venus qui ignoreroient la coutume du Pays. Les Femmes de qualité ne sortent jamais, & sont comme des Esclaves dans leurs Logis, où elles n'ont autre divertissement que celui du Bain. L'on ne voit par la Ville que les misérables, qui portent toutes des Calçons, de petites Botines jaunes, un Doliman de couleur, & par dessus un grand linge blanc en forme de Veste, qui va depuis la teste jusqu'aux pieds. Elles vont le visage couvert d'un Crespe noir, & font consister là tout leur point d'honneur. Leur teste est relevée d'un demy pied, par le moyen d'un diadème, ou plutôt d'un tranchoir couvert d'un linge, qu'elles ne

quittent point la nuit. Presque toutes les Femmes que j'ay veuës sont si petites , qu'elles ressembleroient à des Naines sans le secours du diadème. Enfin , pour conclure l'article des Femmes, vous sçaurez, Monsieur, que Muhammed en a fait si peu d'état, qu'il ne leur a pas seulement assigné de places dans le Paradis, ne les ayant logées qu'aux Faux-bourgs. S'il a eu raison ou non, je vous en laisse le Juge , & suis tout à vous.

LETTRE II.

PUIS que vous me témoignez, Monsieur, que les Nouvelles que je vous envoie de ce Pays

vous sont agréables . je ne laisseray partir aucun Bastiment sans vous en donner.

M^r l'Evesque de Cesarople, arrivé icy avec M^r le Chevalier d'Arvieux, Consul de France, en est party aujourd'huy pour se rendre à Moussol, qui est l'ancienne Ninive, & de là à Bagdat qui est Babylone sur le Tygre, & mène avec luy un très-habile Missionnaire qui est Pere de l'Oratoire, qu'on appelle le Pere Casmont, de qui M^r l'Evesque d'Angers ne fait pas moins d'état que M^r l'Evesque de Cesarople. Le sujet du Voyage de M^r de Cesarople, est pour aller remplir le Caractere de Vicaire Apostolique en Syrie, dont sa Sainteté l'a honoré. Je suis très-persuadé

qu'il ne s'en acquitera pas moins bien en ce Pays-là, qu'il a fait icy pendant son séjour. Il y a fait divers beaux Reglemens pour les Eglises ou les Chapelles dont les Francs sont en possession ; en forte que les Peres de l'Observance, les Peres Jesuites, les Peres Carmes Déchaussez, & les Peres Capucins, sont très-satisfaits de luy. Il y a terminé plusieurs procez qui estoient de sa compétence, & y a fait diverses charitez aux Pauvres de ce Pays, tant Maronites qu'autres. Il fit la Cene la Semaine Sainte dans la Maison Consulaire, & lava les pieds à douze Vieillards, à chacun desquels il donna des pieces d'argent. Au reste, M^r, comme je ne vous ay jamais parlé, ce me

semble , de ce digne Prélat , il faut vous en dire quelque chose de plus particulier. Il est originaire de la Ville de Lyon , d'une famille considerable , & se nomme François Puguet. L'an 1652. il eut le Consulat de France en cette Ville d'Alep ; lequel il exerça très-dignement neuf ans durant , n'estant encore que Seculier. Comme c'estoit un Homme d'un zele admirable , & qu'il vouloit remplir dignement tous les devoirs de sa Charge de Consul , laquelle l'obligeoit selon les intentions & les ordres de Sa Majesté , non seulement à faire fleurir le Commerce des Marchands François , mais encore à soutenir les intérêts de la Religion Catholique , en appuyant

de son autorité toutes les saintes entreprises des Ouvriers Apostoliques, il assura les Missionnaires qu'il les seconderoit en tout ce qui seroit de la plus grande gloire de Dieu, & il leur déclara que quand il s'agiroit de la procurer, ils ne devoient épargner sa peine, ny son crédit, ny mesme sa bourse. Un procédé si généreux encouragea fort les Missionnaires, & fortifiez de l'approbation & de la bonté si engageante de ce Magistrat, ils crurent pouvoir faire des choses auxquelles ils n'auroient pas osé penser en un autre temps. M^r Puguet ayant observé avec beaucoup de jugement l'air du Pays, & le foible des Bachas & des autres Puissances qui le gouvernent, prit ad-

mirablement toutes les voyes de les gagner , & il s'acquit auprès d'eux tant d'estime , tant d'affection & tant d'autorité , qu'il venoit à bout de la plûpart des choses les plus difficiles. Un credit si extraordinaire le rendit extrêmement considérable & redoutable dans Alep , mais il n'y estoit pas moins aimable aux Chrestiens , qui ressentoient en mille rencontres les effets de sa Charité bien-faisante. Le Siege de l'Eglise des Suriens estoit alors vacant , par la mort de Constantin leur Archevesque. La plûpart des Missionnaires se persuadèrent que M^r Puguet les honorant de sa protection , ils pourroient par son moyen le faire remplir par un Prélat vrayment Catholique.

Les Peres Carmes Déchauffez, & les Peres Capucins, jetterent la veuë sur Dom André. Le Pere Bruno Superieur des Carmes, Religieux d'une éminente sainteté, & d'un zele extraordinaire, qui avoit esté son Confesseur après le depart du Pere Chezeau, ayant toutes les assurances qu'on peut avoir de la fermeté de sa Foy & de son esprit, & de la grandeur de son courage, appuya fortement le dessein de le faire Archevesque des Suriens. Il le proposa avec les Peres Capucins à M^r Puguët. On luy remontra que cette affaire estoit de la derniere importance; qu'il estoit facile de guerir des membres malades quand ils ont le chef bien sain; qu'un Hom-

me de la force de Dom André estant Archevesque , estoit capable de gagner à Dieu toute sa Nation , au moins une bonne partie ; que le Patriarche Simon estant une ame mercenaire , & à qui les choses de la Religion estoient assez indifferentes, pourroit estre aisément porté à cela, s'il vouloit l'en solliciter ; qu'il n'avoit point d'averſion en cette matiere qui fût à l'épreuve de quelque présent ; que ce présent ne seroit que pour le détourner de faire un peché énorme , c'est-à-dire , d'établir un Archevesque Hérétique , qui perdrait des milliers d'ames , & se le rendre favorable , & capable de recevoir la proposition qu'on luy feroit de donner un Prélat à sa

Nation, M^r Puguët fit ce qu'on desira de luy, il parla au Patriarche Simon, qui sçachant bien qu'il avoit affaire à un Consul liberal, qui reconnoissoit magnifiquement toutes les graces que l'on accordoit en sa faveur, promit de faire tout ce qu'on desiroit de luy. M^r Puguët ayant eu ces bonnes paroles du Patriarche Simon, assembla les Missionnaires, pour voir avec eux ce qu'il falloit faire pour l'heureuse execution de cette entreprise. Quelques-uns trouverent de grandes difficultez en toute cette affaire, & ne voulurent point y avoir de part, priant Dieu cependant qu'elle fust ménagée d'une maniere canonique, & qu'elle réussist au salut des ames. Les autres

Q. de Juillet 1684.

E

ayant d'autres veuës , & plus persuadez du bon succez qu'elle devoit avoir , conclurent que Dom André , ayant déjà reçu le Sacerdoce de la main du Patriarche des Maronites , & son Ordination estant sûre , il estoit à propos de luy faire conférer encore l'Archépiscopat par ce Prelat Catholique ; qu'il valoit mieux qu'il le receût de luy que du Patriarche Simon , qui estoit manifestement Herétique ; que les affaires estant si pressées , on ne pouvoit pas attendre les ordres de Rome , sans que l'occasion apparemment échapaît de mains ; qu'on se promettoit que ce procédé qui ne tendoit qu'à la gloire de Dieu , & à l'exaltation de l'Eglise , y seroit agréé , & qu'on pou-

voit interpréter les intentions de la sacrée Congregation de *propaganda fide*, en une si favorable occurrence ; que le Patriarche Simon estant de l'humeur que je l'ay dit, & ayant témoigné tant d'inclination à satisfaire en tout M^r Puguet, se laisseroit assez aisément persuader de donner à sa Nation, un Archevesque consacré par d'autres mains que par les siennes ; que l'aversion que les Prestres, & la plupart des Suriens auroient de luy, jointe à celle mesme qu'ils avoient déjà, le considérant comme un deserteur de leur Secte, & un Homme qui ne venoit que pour la ruïner, se feroit connoistre assez-tost, lors que Dom André seroit étably en Charge ; que par tout, & particu-

F ij

lièrement en ce Pays, tout cede à l'autorité. Ce sentiment fut suivy. Dom André estoit alors au Mont-Liban, près le Patriarche des Maronites qui s'y tient à Canobin. On s'adressa à ce Patriarche, & on le pria de le consacrer Archevesque, à quoy il consentit aussi-tost. Les Evêques ne le firent pas si aisément. Ils confessoient bien qu'on ne pouvoit pas paroistre plus Catholique que Dom André, qu'on ne l'avoit jamais vû chanceler le moins du monde dans les sentimens de la Foy; mais avec cela, ils ne laissoiēt pas de craindre. Cependant l'événemēt justifia qu'ils se trompoient, car tant que Dom André a vécu, il a parfaitement remply tous les devoirs de sa

Charge d'Archevesque , & de celle de Patriarche qui luy fut conférée par le Pape , après la mort du Patriarche Simon. Celly qui a succédé à Dom André en cette dernière Charge , se nomme Pierre Gregoire , cy-devant Evesque de Jerusalem , lequel sa Sainteté elle-mesme proposa dans un Consistoire qui se tint à Rome.

Outre ce Patriarche, il y a à Alep un Archevesque des Suriens qui se nomme *Resckallah* , lequel dépend de luy , & a les mains liées , tant que le Patriarche fait sa résidence en cette Ville. Il est jeune & fort honneste Homme. Je suis, &c.

Il y a cinq ou six mois qu'on pro-

*posa au Public de faire des Sonnets
sur la Glace. En voicy plusieurs que
j'ay reçeus. Le premier regarde le
malheureux accident dont je vous
parlay en ce temps-là d'une Belle de
Saumur.*

SONNETS SUR LA GLACE.

I.

CEt Hyver, Boreas, amoureux de
Clytie,
Afin de refroidir les cœurs de ses Amans,
Vint déclarer la guerre à tous les Elé-
mens,
Et partit comme un trait du fond de la
Scythie.



Il ne se souvint plus de l'aimable Ori-
thie,
Tout devint un Cristal, Fleuves, Lacs,
& Torrens,

du Mercure Galant. 71

*La Terre le sentit jusques aux fonde-
mens,*

Et l'on vit de Phébus la vertu valémie.



*Aux yeux de tout Saumur trouvant sur
un Traîneau*

*L'Objet qui le charmoit, si pompeux,
& si beau,*

*Il n'eust jamais pensé qu'on pût troubler
sa gloire.*



*Mais le Dieu de la Loire, Amant au-
dacieux,*

*Faisant fondre sa glace, emporta la vi-
ctoire,*

*Mit Clytie en son sein, & le Deuil en
ses Lieux.*

VIGNIER, de Richelieu.

II.

Q*Uoy que les Aquilons détachez de
leurs chaînes,*

*Jusques au sein des Mers eussent glacé
les eaux,*

72 Extraordinaire

*Et que Thétis portast des Chars pour
des Vaisseaux,
Cybelle ressentit les coups de leurs ha-
leines.*



*Les nèges, dont l'amas couvroit toutes
les Plaines,
Egalant en hauteur les Vallons aux Cô-
teaux,
Cachotent aux Voyageurs la mort, en
des tombeaux,
Et qui put s'en tirer, souffrit d'horribles
peines.*



*La Nature cédoit à la rigueur du temps,
Quand le retour heureux de l'aimable
Printemps
Fit fondre en un moment les nèges &
la glace.*



*Ainsi pourquoy, Philis, dont l'amour
m'est si cher,
Par mes soupirs ne puis-je, hélas! quoy
que je fasse,*

du *Mercur*e Galant. 73

*Amollir vostre cœur de glace, ou de
rocher?*

RAULT, de Rouën.
III.

I*Ris, nous avons veu sur les bords de
la Seine
L'Hyver d'un bout à l'autre étendre des
glaces
Et la bize en courroux avec sa froide
haleine,
Des plus coulantes eaux faire de fermes
Ponts.*

*Elle a glacé la Mer, le Fleuve, & la
Fontaine,
Tout a senty ses coups ; & mesme les
Tritons
Ne pouvant suporter sa rigueur inhu-
maine,
Ont ven d'entre leurs mains tomber leurs
Avirons.*

*Mais il n'est point de glace à la fin qui
ne fonde.*

Q. de Juillet 1684.

G

74 *Extraordinaire*

Voyez couler cette eau, rien n'arreste
 son onde,
 Elle reprend son cours quand l'Hyver
 est passé.



Au retour du Printemps tout change de
 nature;
 La douceur des beaux jours succede à
 la froidure,
 Il n'est que vostre cœur qu'on voit tou-
 jours glacé.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

I V.

A Pres une sensible & trop longue
 froidure,
 L'Hyver s'est éloigné de nos heureux
 climats,
 Tout rit, tout refleurit dans l'aimable
 Nature,
 Et ma cruelle Iris n'en a pas plus d'ap-
 pas.



Inhumaine, inflexible aux douleurs que
 j'endure,

Mon cœur contre le sien fait de rudes
combats.

Ah! faut-il qu'une flâme & si belle, &
si pure,

Avant que d'estre heureux, me cause le
trépas?



Amour, exauce-moy, daigne me faire
grace;

Armé de tous tes feux, cours, va fondre
sa glace,

Contre la fiere Iris c'est trop peu d'un
Mortel.



Il faut qu'un Dieu vainqueur du Ciel
& de la Terre,

Se déclare contre elle, & luy fasse la
guerre;

Contrains-la donc, Amour, d'encenser
ton Autel.

DE SAINVILLE

G ij

DEs Mondains d'aujourd'huy déplorable mollesse!

On les voit empressez à chercher du secours

Contre le froid qui semble interrompre le cours,

Et le progrès fatal de leur délicatesse.



Ils s'en prennent au Ciel, & murmurent sans cesse,

Disant, ce rude Hyver durera-t-il toujours?

Ne verrons-nous jamais le retour des beaux jours?

Revenez jeux, plaisirs, bonne chere, allégresse.



Vous suez, Malheureux, & faites mille efforts,

Pour des moindres frimats garantir vostre corps,

Et vostre ame demeure insensible à la grace.



*En vain de la saison vous fuyez la ri-
gueur,*

*En vain pour vostre corps vous cherchez
la chaleur,*

*Si de vostre ame, hélas! vous ne fondez
la glace.*

*C. HUTUGE, d'Orleans,
demeurant à Metz.*

VI.

SUR LA NUIT.

*J'Ay pour Amarillis une tendresse ex-
trême;*

Mais hélas! obligé de celer mon amour,

*Il m'en faut presque faire un mystere à
moy-mesme,*

*Et ce n'est qu'en secret que je luy fais
ma cour.*



*Mes timides soupirs, & mon teint pâle
& blême,*

G iij

Expliquent ma souffrance, & parlent
tour-à-tour;

Enfin chacun m'observe, & devine que
j'aime,

Mais rien ne me nuit tant, que la clarté
du jour.



Viens donc, heureuse nuit, azile de ma
flâme,

Soulagement unique au tourment de
mon ame

Preste ton voile épais au secret de mes
vœux.



En cachant les transports, où mon cœur
s'abandonne,

Si tu n'as le pouvoir de soulager mes
feux,

Tu me mets en état de ne craindre per-
sonne.

SS2S:S2S:SSSSS S2S

DOUTES
SUR LA LANGUE.

A MONSIEUR....

A la Haye le 14. Aoust 1684.

IE vous prie, Monsieur, vous qui avez habitude avec les Personnes qui parlent le mieux, de me donner vostre avis sur quelques doutes que j'ay à vous proposer. Le premier consiste à sçavoir, s'il est permis à une Personne qui roule depuis quatre ans dans les Pays étrangers, de donner à la Langue Françoisse, un mot dont elle manque. Je n'ignore pas, qu'il est fort délicat de s'ériger en Inventeur de mots,

G iiij

& qu'il y a bien des mesures à prendre , pour ne se pas trop commettre ; mais aussi je sçay qu'il y a moyen d'éviter les écueils , où l'honneur d'une Personne pourroit faire naufrage. Distinguons , par exemple , entre vouloir d'autorité introduire un mot , & entre le proposer simplement. Ceux qui agissent au premier sens , ne pensent pas bien à l'étendue de leur Jurisdiction , qui est si courte qu'elle ne va pas au delà d'eux-mêmes ; & ainsi ils risquent , sans qu'ils y pensent , à passer pour ridicules : mais ceux qui proposent tant seulement un mot , & qui ne prétendent pas l'établir , malgré les influences de l'Orion & la Poussiniere , comme me disoit dernièrement

un bel Esprit, ne risquent tout au plus que la peine d'en faire la proposition. Ainsi, Monsieur, vous sçavez, s'il vous plaist, qu'au commencement de mes pelerinages, je me trouvay en Savoye, chez un Gentilhomme, dont la Femme qui parloit assez bien François, hazarda un mot qui me choqua l'oreille, au sens qu'elle le prit. Ce mot est, *Tendresse*, dont cette Dame se servit, pour exprimer la qualité de certaine viande qu'elle avoit apprestée à son Mary, qui ne se portoit pas bien. Cela me fit remarquer que nostre Langue manquoit d'un terme propre à exprimer ce que cette Dame vouloit dire, puis que *Tendresse*, estant toujours pris en un sens fi-

guré , ne peut s'approprier ny à la viande ny à quelqu'autre corps que ce soit. Je sçavois bien que , *Délicatesse* , estoit en usage ; mais après avoir considéré la multitude des significations que ce mot pourroit souffrir , je tâchay d'en trouver un autre. Cinq ou six jours après , *Tendreur* , s'offrit à mon imagination ; je le receus , & je l'envifageay de tous costez , pour voir s'il estoit Piedmontois , Toscan , Espagnol , ou Grec. Comme je vis qu'il ne tiroit son origine d'aucune de ces Langues , je jugeay qu'il pourroit estre un jour reconnu pour François ; si bien que depuis ce temps-là , j'ay pensé plusieurs fois , que de mesme que *Hautesse* & *Largeesse* dans le figuré , ont dans le propre *Lar-*

geur & Hauteur , l'on pourroit bien , laissant *Tendresse* comme il est , dans le figuré , recevoir *Tendreur* dans le propre. Quoy qu'il en soit , Monsieur , ce seroit un mot que pas une Langue dont la nostre emprunte quelque chose , ne nous reprocheroit jamais. Pour ce qui est de le rendre Parisien , je suis persuadé qu'il n'a besoin que d'estre employé par d'habiles Gens.

Je passeray sous silence plusieurs choses qui me viennent en pensée , sur les mots que nostre Langue n'a pas voulu reconnoître pour siens , depuis quelques années ; car il me tarde , Monsieur , de vous dire que de tous les mots étrangers que nos grands Ecrivains ont voulu franciser,

pas un ne m'a tant surpris qu'*Aforisme*, que je trouvoy avant hier dans un Livre qu'on a depuis peu mis en beau langage. Effectivement, *Aforisme*, que je n'avois presque jamais ouïy que de la bouche des Medecins, me surprit, luy voyant tenir la place de, *Maxime*, du moins si je ne me trompe; mais, Monsieur, je vous en laisse le Juge après vous avoir rapporté une periode dont, *Aforisme*, fait l'ornement. La voici mot à mot, sans y rien changer. Et c'est en ce sens que le grand
„ Cosme de Medicis, tenu pour le
„ plus sage Homme de son temps,
„ disoit au sujet des divisions civiles
„ de Florence, dont on se plai-
„ gnoit à luy, qu'une Ville gâtée va-
„ loit bien mieux qu'une Ville per-

„ *duè.* Parole, qui a passé depuis en
„ *Aforisme d'Etat*, chez tous les
„ *Princes.* Je vous avoué, que je
ne suis pas fort versé dans la Lan-
gue Grecque, mais néanmoins
j'en sçay assez pour ne me laisser
pas imposer si facilement; car
c'est nous vouloir faire parler
Grec à faux. Il est bien permis,
ou du moins il l'a esté, de franci-
ser un mot Grec qui ne perd pas
sa signification naturelle; mais de
nous en donner un dans une signi-
fication toute contraire, c'est une
autre chose; c'est vouloir forcer
des témoins à dire ce qu'ils ne
sçavent pas, & qui se retractent
avec le temps, à la confusion de
ceux qui les ont produits. Ron-
sard, il est vray, nous a donné,
Ode, qui est un mot purement

Grec : la raison a permis qu'on l'ait receu , parce qu'en devenant François, il n'a rien perdu de sa signification naturelle : car Ode ne signifie en Grec autre chose que Chanson; mais Aforisme, qui n'a jamais signifié, non seulement dans l'Isle de Coos , où Hypocrate est né, mais aussi dans tout le reste de la Grece , autre chose que , *Section* , *Définition* , *Séparation* , seroit-il possible , qu'on voulust maintenant luy faire prendre la place de , *Maxime* , qui est un terme de Politique , & que nos Peres ont arraché comme par les cheveux , d'*Axiome* , qui est un mot Ionique , & qui ne signifie autre chose que *Dignité* , ou *Autorité* : c'est pourquoy *Axiome* , si connu dans les Ecoles , est em-

ployé pour une énonciation qui ne souffre point de réplique; comme par exemple celui-cy. *Totum est majus sua parte*, ou bien encore cét autre, que les Philosophes appellent par excellence, *indubitata veritatis*, *Ego cogito, ergo sum*. Ce qui sans doute a fait prendre le change à nostre Auteur, est l'interprétation qu'on a donnée au mot Grec *Aforisme*, depuis qu'Hypocrate s'en est servy pour intituler les Préceptes qu'il a laissez à ses Successeurs. On a voulu que ces Préceptes fussent sententieux, & définitifs, comme en effet ils le sont de reste, lors qu'on les met en pratique hors de saison : il ne faudroit pour le prouver que faire parler l'expérience. Mais

sans nous amuser à faire insulte à ceux qu'une Plume sacrée nous commande d'honorer pour le besoin que nous en avons, je prie tout Homme qui entend le Grec, de considérer, que si la premiere intention d'Hypocrate eust esté de faire des Sentences définitives, il auroit donné pour Titre à son Livre un mot qui auroit signifié Préceptes. Je veux mesme qu'Hypocrate ait prétendu de donner des Regles absolües, s'ensuivra. t'il de là qu'*Aforisme* puisse signifier *Maxime* ou *Axiome*? Selon mon sens *Aforisme* signifiera alors, *Dogme* ou *Précepte*. C'est dequoy, Monsieur, je vous laisse Juge, en vous conjurant d'avoir la bonté de m'en'éclaircir. Je n'avois que trois doutes

à vous proposer lors que j'ay commencé à vous écrire cette Lettre ; mais il y en a encore un quatriéme qui vient de naistre, il n'y a qu'un moment. Je m'apperçois qu'au bas de la page où Aforisme se trouve , il y a une façon de parler qui me paroist un peu étrange. La voicy. *Et je diray en passant, qu'il s'est vû force Ministres & force Princes les étudier, &c.* Permettez - moy, s'il vous plaist, de vous demander s'il est maintenant à la mode de changer les Adverbes en Adjectifs. Si cela est, je vous proteste que nous allons donner dans le Barbarisme , d'une étrange maniere. Je sçay bien que l'on dit *force Blé, force Vin, & mesme force Gens*, mais *force* tient alors

Q. de Juillet 1684. H

la place de *beaucoup* : comme aussi quand on dit , qu'un Homme s'est tué à *force de travail* , ou à *force de fatigue* ; qu'un Roy a emporté une Ville à *force de Monde*, &c. mais d'employer icy *force* pour *plusieurs* , c'est ce qui me passe ; & j'en demande pardon à nostre Auteur, en le priant de me permettre de dire , *plusieurs Princes & plusieurs Ministres*, du moins jusqu'à ce que vous ayez daigné m'éclaircir là-dessus. Quant au reste j'avouë de bonne foy que j'ay beaucoup d'estime pour son mérite ; & que notwithstanding ces petites singularitez que je trouve dans une Préface , il ne passera tout au plus dans mon esprit, que pour un Homme qui voit mal les choses à force de lumière. Je suis, &c.

J'attens vostre sentiment, Madame,
 & celui de vos Amis, sur cette Lettre.
 Cependant je vous envoie ce que j'ay
 receu d'Explications en Vers sur les
 deux Enigmes du mois de Juin, dont
 les Mots estoient l'Argent, & la
 Chimere.

I.

QUoy, vous me recevez de si mé-
 chante grace?

D'où vient donc, belle Iris, cette bizarre
 humeur?

Vous ne me faisiez pas autrefois la gri-
 mace.

Des Poëtes du temps c'est le commun
 malheur;

De ces Courtisans du Parnasse

On n'aime plus tant la douceur,

Depuis que de gayeté de cœur

Arlequin en public en fait une risée,

Leur marchandise est peu prisee,

H ij

Extraordinaire

Et les Belles pour eux n'ont que de la
froideur.

En vain la charmante Isabelle
Pour les mieux établir trouve mille rai-
sons;

Colombine pour eux cruelle,
Ne les place pas mieux qu'aux Petites
Maisons.

On traite de fou le plus sage,
Dans le Siecle présent tout paroît ren-
versé,

Il ne faut qu'un peu d'équipage,
Pour estre un Homme bien sensé.
On ne regarde plus les Gens par le mé-
rite,

L'esprit pour plaire ne fait rien,
D'un Poëte souvent la fortune est petite,
Et pour gagner les cœurs il faut avoir
du Bien.

Je n'en ay pas, qu'y puis-je faire?
Vous m'aimiez autrefois avecque ma
misere,

Voulez-vous changer à présent?
Je suis fâché d'estre indigent.

du Mercure Galant.

93

*Encor plus de ne pas vous plaire;
Mais sçachez, aimable Bergere,
Que l'amour n'accompagne guère
Un cœur qu'on prend pour son Argent.
DIEREVILLE, du Pontlevesque.*

II.

T*ous ces Animaux différens
Que vous mettez dessus les rangs,
Nous marquent, Mercure, un mystère,
Ce qui n'est, & qui ne sera
Jamais in rerum natura,
Vous m'entendez, c'est la Chimere.*

*L. BUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.*

III.

I*l est vray qu'à présent on aime la
Science,
On cherche les beaux Arts plus qu'on n'a
jamais fait,
On ne sçavoit peut-estre autrefois ce
qu'on sçait,
Et l'on ne fait plus tant gloire de l'igno-
rance.*



Mais la seule Vertu se voit en déca-
dence;

Au lieu de l'acquérir dans un état par-
fait,

Seulement des dehors chacun se satis-
fait;

Elle recule ainsi bien plus qu'elle n'a-
vance.



L'intérêt en est cause, & ce Dieu des
Mortels

Fait que tant d'Avenglez ne vont qu'à
ses Autels;

Les Amis, les honneurs, ne sont que dans
la Bource.



L'Argent fait tout valoir, & donne à
tout son prix;

Enfin chacun ne tend qu'à trouver cette
source,

Et qui n'en vient à bout, tombe dans le
mépris.

GYGES, du Havre.

ON dit que le Démon de Luxure est
moisy,

Quoy que pour bien senter il ait esté
choisy;

On voit qu'il ne sçait plus rien faire,

Qu'il n'est plus mesme necessaire

De subtiles tentations;

L'Argent supplée à tout, les imperfections

S'effacent par son aide, & deviennent
frivoles;

Une Fille plutost succombe sous un don,

Tombe plus sous un tien, que sous un mil-
lion

D'aiguillons inspirez, & de belles pa-
roles,

Tant l'argent sçait persuader;

Avec luy maintenant tout se laisse abor-
der;

Le Démon luy cede la place,

Mesme le reconnoist plus grand Diable
que luy;

Cela n'empesche pas qu'on n'en cherche
l'appuy.

Et qu'aux dépens de tout on ne se satisfait.

Le mesme.

V.

EN verité, Galant Mercure,
J'ay lieu d'estre peu satisfait
De voir dans ces deux mois ce que vous
avez fait,
Pour exposer à la torture
Mon pauvre esprit, qui n'a fait que cher-
cher
Le sens qu'on a voulu cacher
Dans les deux secondes Enigmes.
Si je me trouvoy boc pendant le mois
de May,
L'on peut tenir encor pour vray,
Quelque soin que j'aye en d'examiner les
rimes
De la seconde de ce mois,
Que je n'ay pû déterminer mon choix
Sur aucun mot qui fasse bien connoistre
La Chimere qu'on voit paroistre
Dans le sens littéral.

Afin d'y découvrir quelque peu de lumière,

Je voudrois posséder l'Argent de la première,

J'en deviendrois fort libéral
Vers celui qui pourroit pénétrer ce mystère.

Mais, Seigneur, de vous seul j'ose &
dois espérer

Le secours que d'ailleurs je ne peux ren-
contrer.

ALCIDOR, du Havre.
V I.

A Pres avoir, Seigneur ~~Mercure~~,
Charmé par vos galans Ecrits,
Tout ce qu'on voit dans la Nature
De plus agreables Esprits,
Vostre ame n'est pas satisfaite
De la conquête qu'elle a faite;
Elle veut encor s'attirer
Ceux qui ne font que respirer
Un lucre, qui seul les contente.
J'ay sçeu pour ce sujet quel estoit vostre
Agent,

Q. de Juillet 1684.

I

98 *Extraordinaire*

*C'est le seul brillant de l'Argent
Que vostre main, Seigneur, dans ce mois
nous présente.*

Le mesme.

VII,

T*Oy, qui de tous les Biens est pris
par un Avaré
Pour le meilleur & le plus rare,
Argent, dont le pouvoir peut causer tant
de maux,
Que tu sçais triompher de la foiblesse
humaine,
Qui n'épargne soins, ny travaux,
Pour te rechercher avec peine !
Hélas ! que l'on s'abuse avec facilité,
Lors que l'on veut fonder son unique es-
pérance
Sur toy qui n'es qu'un bien en ombre, en
apparence,
Mais un grand mal en vérité
Qui bannit de nos cœurs toute tran-
quillité !*

SYLVIE, du Havre.



H*Eros, dont la bonté me rappelle en
ces lieux,
Après un long exil, où je fus condamnée,
Dès les premiers momens que chacun me
vit née,
Pour avoir pû déplaire à quelques En-
vieux.*



*Il ne falloit pas moins que l'un des Demy-
Dieux,
Afin de me tirer d'où j'estois confinée,
Et pour changer ainsi ma triste destinée,
Qui n'aura désormais qu'un sort déli-
cieux.*



*Comment donc reconnoistre une faveur
si rare?
Je la pourrois payer dans les mains d'un
Avaré,
Par l'Argent que Mercure a donné dans
ce mois.*



*Mais je mériterois d'estre encor acca-
blée,
Si pour ce grand bienfait, sur un si foible
choix,
L'on voyoit s'arrester la petite Assem-
blée*

A. du Havre.

IX.

*S*ans blâmer la seconde Enigme,
La premiere vaut de l'Argent;
Aussi tout le monde l'estime,
Mercure, c'est mon sentiment.

LEPINAY-BURET, de Vittré
en Bretagne.

X.

*M*ercure, dans ce mois je suis trop
consolée,
Pour vous cacher ma joye, & ne pas
réveler

*Que je ne suis plus exilée,
Que l'on vient de me rappeler.
Le bienfait est trop grand, pour que j'aie
puisse taire*

du Mercure Glaant. 101

*Qu'un Protecteur illustre, éclairé, de-
bonnaire,*

M'a bien voulu ressusciter.

Qui sera si hardy de me persécuter?

*J'auray toujours l'honneur d'en estre
protégée.*

Dieux! que je luy suis obligée!

Il m'a fait revenir de mon bannissement.

J'estois là fort injustement

Telle qu'est une pauvre souche,

*En bute aux Esprits sots, mais un mot
de sa bouche*

A fait taire mes Ennemis.

*Plus que l'Or & l'Argent, & les puissans
Amis,* (sance

Il vient à bout de tout, & sa toute-puis-

*M'a mis hors du tombeau; mais hélas!
quel malheur!*

Quand je ressens tant de bonheur,

Je me vois obligée à pleurer son absence;

*Je manqueray plutôt & d'esprit, & de
cœur,*

*Que de pressans desirs pour sa douce pré-
sence.*

La Petite Assemblée du Havre. C.

XI.

IL faudroit avoir plus de cœur
Que n'ent Bellérophon, pour n'avoir point
de peur

Du Monstre, ou bien de la Chimere,
Dont Mercure en ce mois nous a fait un
mystere.

Qui de tant d'Animaux n'auroit point
de terreur,

Qu'on a representez dans la seconde
Enigme?

Cependant on n'en trouve aucun sens
légitime;

L'on en auroit bien plus d'horreur,
N'estoit le mot charmant de l'Enigme
premiere,

Qui donne du courage, & n'a rien de
contraire?

C'est l'Argent qui n'a rien d'égal,
Qui rendant les plus fiers traitables,
Adoucit les plus indomptables.

Le plus timide mesme au bruit de ce
métal,

*Se montre tout rempli d'audace,
Et rien en pouvoir ne le passe.*

La même G.

XII.

Q*ue l'Argent de Mercure est venu
de saison,*

*Pour moy qui plaide encor, mais contre
une Partie*

Dont je ne peux avoir raison!

*J'ay beau fuir le Procès, source de pil-
lerie,*

Il me faut pourtant l'essuyer,

Et je n'ay surquoy m'appuyer;

*L'Argent, que je n'ay point, est l'esprit
d'une affaire,*

Et la plus perçante lumière

De l'esprit de nos Procureurs;

*Sans Argent, une Cause a toujours tant
d'erreurs,*

*Qu'elle semble douteuse, incertaine, am-
bigüe;*

C'est luy qui donne la clarté,

Et fait paroistre l'équité.

Justice, on te voyoit antrefois toute nue,

I iij.

104 Extraordinaire

Représentant la Vérité;
 Mais il faut à présent, dure nécessité!
 T'acheter, & tes artifices;
 De Papiers, comme des Epices,
 On te voit tant enveloper,
 Que le plus éclairé s'y laisse bien tromper;
 On ne te connoist plus sans présens &
 sans bourse.
 Je seray donc réduite apres un long débat
 A vendre tout; quelle ressource!
 Faut-il que l'Argent soit le meilleur
 Avocat? La mesme.

XIII.

C'Est l'Argent qu'on aime le mieux
 Presqu'en tous les lieux de la
 Terre;
 C'est pour luy qu'on se fait la guerre;
 C'est un Bien que l'on croit & rare, &
 précieux;
 Mais quand on a fait sa conquête,
 Celuy qui le possède a le cœur si léger,
 Qu'à sa possession jamais il ne s'arreste;
 Pour avoir autre chose, il aime à le
 changer.
 La Belle Nourriture du Havre,

SSSSSS SS2 SS2SS SS22

SENTIMENS SUR
*toutes les Questions du dernier
Extraordinaire.*

Si l'on peut aimer avec plaisir,
quand on a sujet de ne se pas
confier à la Personne qu'on
aime.

HElas, qu'en vous aimant je goûtois
de plaisirs,
Quand je vous découvrois mes innocens
desirs,
'Et que de mes secrets unique Confidente,
Je ne pouvois douter de ma fidelle
Amante !
Iris, que cet état estoit tranquille &
doux !
Vous vous fiez en moy, je me fiois en
vous.

106 Extraordinaire

*Sans crainte, sans soupçon, nous passions
notre vie,*

*Aux plus heureux Amans elle faisoit
envie;*

*Mais enfin je ne sçay si ce fut par bon-
heur,*

*Mon esprit détrompé reconnut son er-
reur.*

*Je vous vis, qui l'eust crû! je vous vis
infidelle,*

*Ou pour le moins, Iris, vous me parûtes
telle.*

*Mais quoy, j'en doute encor? A ne vous
point flater,*

*Je vous vis infidelle, & je n'en puis
douter.*

*De vos feintes douceurs j'apperçûs l'ar-
tifice,*

*Et comme de mon cœur vous faisiez sa-
crifice*

*A ce Rival chéry, qui malgré mille
efforts,*

*Ne pouvoit s'empescher de marquer ses
transports,*

Accablé de douleur, de rage, de colere,
De mon indigne amour je voulus me
défaire.

Résolu de ne plus en vous me confier,
De perdre mon Rival, & de vous ou-
blier.

Un tel dessein estoit & généreux, &
sage,

Mais de l'exécuter je n'eus pas le cou-
rage.

Dans mon juste dépit, dans mon juste
courageux,

Je ne me vangeay pas, je me souvins de
vous.

Mais depuis ce moment, un peu de dé-
fiance

Modere de mes feux la douce violence.

J'ay bien le mesme cœur, & le mesme
panchant,

Mais mon amour se lasse, & n'est plus
si touchant.

Vostre infidélité que je ne veux pas
croire,

Ne scauroit cependant sortir de ma
mémoire.

108 *Extraordinaire*

Elle est à mon esprit présente à tout moment,

Pour troubler mon repos, & mon contentement.

Mon cœur recherche en vain ces douceurs mutuelles

Qu'on trouve en l'union de deux ames fidelles,

Tout luy fait de la peine, & tout luy semble dur,

Et jamais il ne goust un plaisir qui soit pur.

Iris, dans ce discours, si mon ame sincere

Vous découvre un secret qu'elle devoit vous taire,

Ce n'est que pour répondre à vos justes soupçons,

Et de mon changement vous dire les raisons,

Ne m'accusez donc plus de froideur, de silence,

De peu d'empressement, de peu de complaisance.

*Un amour déſiant rallentit nos deſirs,
Nous donne de la peine, & fort peu de
plaiſirs.*

Si l'on peut garder une forte
paſſion pour une Perſonne
qu'on eſt aſſurée de ne voir
que rarement.

D*Epuiſ ſix mois que voſtre abſence
Me prive de voſtre préſence,
Et me fait languir malheureux;
Si vous croyiez que par conſtance,
Par reſpect, ou par complaiſance,
Je fuſſe encor bien amoureux,
Voſtre erreur ſeroit ſans ſeconde,
Car depuis des mois plus de deux,
Je ne croy pas, Iris, que vous ſoyez au
monde.*



*Non, ce ſeroit vous abuſer,
Un feu trop éloigné ne peut nous em-
braſer,*

110 Extraordinaire

Il perd toute sa violence;
Et lors que de se voir on a peu d'espérance,
De nostre liberté nous pouvons disposer,
Sans craindre nostre conscience.



Mais quoy, je vous aimois avec tant de chaleur,

Je vous avois donné mon cœur,
Et j'avois le vostre, je pense.

Ces raisons sont de conséquence;

Mais me feray-je un point d'honneur,
De fidélité, de constance,

Quand de vous voir je n'ay plus le bonheur?

Quoy, lors qu'une cruelle absence

M'éloigne si souvent de vous,

Je vous adorerois sans aucune espérance?

Je serois le plus grand des Fous.



Si vous voulez, Iris, conserver mon amour,

Assurez-moy d'un prompt retour,

Et moy je vous promets de la persévérance.

du Mercure Galant. III

Les feux les plus éteints se peuvent rallumer,

Quand un Objet charmant leur a donné naissance;

*Il ne faut que vostre présence,
Je suis tout prest de vous aimer.*

*Si une Passion qui n'est fondée
que sur la Beauté, peut estre
durable.*

L*A Beauté fait naître l'amour,
Avec elle tout est aimable;
Mais comme la Beauté se perd en moins
d'un jour,
L'amour qu'elle produit ne peut estre
durable.*



*Amans, si vous voulez aimer
D'une amour qui soit éternelle,
Ne vous laissez pas enflâmer
Aux simples appas d'une Belle.*



Du soir au lendemain cette Beauté fanée
Mettra vostre amour au tombeau;
Et ce seroit beaucoup, si l'Objet le plus
beau
Vous pouvoit retenir seulement une
année.



Lors qu'on prend en aimant la Passion
pour guide,
De la seule Beauté l'on se laisse toucher;
Mais au mérite seul on se doit attacher.
Si l'on veut que l'amour soit durable
& solide.

DE LA FEVRIERIE



SSSS:SSSSSSSSSS:SSSS

A MONSIEUR***

A Bar-sur-Seine le 20. Juillet 1684.

IE me souviens, Monsieur, que quand je vous manday les circonstances de la Cerémonie qui fut faite icy le 4 d'Avril dernier, à l'occasion de la Translation de nos Reliques, vous me demandastes par quel moyen nous les avions eues. Il est juste de satisfaire vostre curiosité.

Raynard de Bar-sur-Seine, de la Maison des anciens Comtes de cette Ville, ayant fait le voyage de la Grece & de la Terre Sainte environ l'an 1070.

Q. de Juillet 1684. K

en rapporta diverses Reliques, qu'il donna à l'Eglise Cathedrale de Langres, dont il estoit Evesque; & M^r Zamet l'un de ses successeurs venant l'an 1628. dedier la nouvelle Eglise de Bar-sur-Seine, trouva juste de luy faire part de ces saintes richesses, puis qu'elles estoient deuës aux soins du pieux Evesque, dont cette Ville estoit la Terre natale. Il y en apporta donc des parcelles avec dessein de les distribuer & de les placer luy-mesme aux dix-huit Autels de cette Eglise, l'une des plus belles de son Diocese. Cette intention estoit digne de ce grand Homme de bien; mais une maladie qui luy survint tout à coup, en empescha l'exécution; de sorte que ces Re-

liques ayant esté mises en dépost dans l'Eglise des Mathurins de la mesme Ville , avec d'autres encore nouvellement venuës de Rome & d'ailleurs , par l'entremise Mr Bourbonne Procureur du Roy , on les y alla prendre le jour que je vous ay marqué , pour les transporter toutes dans la Paroisse où elles estoient destinées , par le moyen de deux Chasses de bois doré d'une agreable structure , à double Vitre , & à double Clef , où on les avoit enfermées avec leurs attestations , & autres pieces authentiques. Je ne vous repete point ce que je vous ay déjà écrit de cette Cerémonie. Je vous diray seulement , que le Pere François de Chartres , Gardien des Capucins.

K ij

de Troyes , qui a signalé plusieurs fois son zele & son éloquence dans la Chaire de nos Capucins du Marets , fit ce jour-là un très-beau Discours sur ces précieuses Reliques ; & comme parmy elles , il y en a de Saint Loüis , il prit occasion de parler des illustres Décendâs de ce sage Monarque ; & sur tout des quatre principales Personnes qui composent aujourd'huy la Famille Royale. Il dit entr'autres choses , *que la Ville de Rome avoit vû avec grande admiration le 20. de Mars 1629. quatre nouveaux Soleils produits par l'ancien.* C'est Gassendi qui le rapporte dans ses Institutions Astronomiques ; & *que ce beau spectacle que les Romains avoient admiré au Ciel , paroissoit*

présentement en Terre , à la vûë & à la joye des François , dans les augustes Personnes de nostre invincible Monarque , de Monseigneur le Dauphin , & de Nosseigneurs les Ducs de Bourgogne & d'Anjou , quatre Soleils produits par Saint Louis vray Soleil de Justice ; Soleils beaucoup plus dignes de remarque & d'estime que les Celestes ; non seulement par les ames immortelles qui les animent , mais par les vertus dont les deux premiers donnent chaque jour des marques si éclatantes ; & les deux autres , des espérances si belles. Bar-sur-Seine , comme vous scavez , Monsieur , est une Ville aussi ancienne que cette Monarchie. Le Pere Vignier le Jesuite qui estoit fort scavant dans l'Histoire , aussi bien que le Pere Vignier de l'O-

ratoire son Parent, a fait mesme remonter son ancienneté beaucoup plus haut dans son *Cronicon Ligonense* ; mais pour nous en tenir à ce que je vous viens de dire, ce fut cette Ville où le quatrième de nos Roys fut receu par les François qui estoient venus au devant de luy, à son retour de Thuringe, comme on l'apprend de Belleforest. Quelques-uns croient que le Roy Cararic, que Clovis fit cloistrer & puis mourir, estoit Roy de Bar-sur-Seine, & que ce fut luy qui bâtit Chaource & les trois Riceys, grands Bourgs de son voisinage, mais le scavant Iesuite que j'ay nommé n'estoit pas de cette opinion ; au contraire il a prouvé que le fidelle Vvionadus qui fit

revenir Childeric ou Chilperic en France, fut le premier Comte de Bar-sur-Seine, & qu'ainsi cette Ville a esté une des premières du Royaume érigée en Comté. Dans la suite du temps ses Comtes furent Souverains, & le dernier de ce rang fut Milon IV. du nom, qui mourut à la Terre Sainte l'an 1219. après Manassès qui le quitta dans son veuvage pour se consacrer à l'Eglise, & qui devint Evesque de Langres, aussi bien que Raynard l'un de ses grands Oncles. Gautier Fils de ce Milon IV. mourut aussi avec luy à la Terre Sainte, sans laisser d'Enfans d'Elisabeth de Cour enay qu'il avoit épousée; après quoy le Comté de Bar-sur-Seine fut vendu aux Comtes

de Champagne , par les Nieces
de ce Milon ; & est passé d'eux à
nos Roys par droit de mariage.
L'an 1435. ils le cederent aux
Ducs de Bourgogne , avec Au-
xerre & Mâcon , par le Traité
d'Arras ; & il leur est retourné
par la mort du dernier de ces
Ducs sans hoir mâle. Nean-
moins depuis cette cession , ce
Comté qui estoit de la Province
de Champagne , a demeuré joint
au Duché de Bourgogne , & est
encore aujourd'huy de son Gou-
vernement & de ses Finances.
Le Roy Charles V. en donna l'u-
sufuit à Messire Jean de Vienne
Amiral de France ; puis il passa
en plusieurs autres mains , & vint
enfin à Mademoiselle Jaquette
de Longry , Fille de Jeanne d'Or-
leans,

leans, Sœur naturelle du Roy François I. qui l'en gratifia en 1537. & qui en confirma le don l'année suivante en faveur de son mariage avec Messire Louïs de Bourbon, Prince de la Roche Sur-Yon, Comte de Monpensier, son Cousin. Depuis ce temps-là cette illustre Maison en a toujours jouï, & Son Altesse Royale Mademoiselle d'Orleans, qui en est heritière, est encore présentement Comtesse usufruitiere de Bar-sur-Seine. Cette Ville est assise entre celle de Troyes & de Châtillon, dans une égale distance des deux, à sept lieuës de chacune, sur la mesme Riviere; & est resserrée entre cette Riviere dont elle porte le nom, & une Montagne des plus

Q. de Juillet 1684.

L

droites & des plus hautes de la Contrée. Elle ne fut jamais plus large qu'elle est aujourd'huy; mais elle avoit anciennemēt cinq ou six fois plus de longueur, avec une bonne Forteresse sur la croupe de la Montagne, & presque vers le milieu de sa vaste étendue; qui estoit d'une grande demie lieuë; ce qui fait dire à Froissard en ancien langage. .

La grand-Ville de Bar-sur-Saïgne,

A fait trembler Troyes en Champagne.

Elle seroit peut estre encore en cēt état de gloire & de grandeur, sans le feu qui l'a desolée plusieurs fois, & principalement en 1359. *durant la guerre des Anglois, où il y eut plus de neuf cens bons*

Hôtels brûlez, comme on l'apprend par ces termes du mesme Auteur : à quoy Duplex ajoûte que cinq cens des principaux Habitans furent alors amenez prisonniers , & mis à rançon. Cette grande perte jointe à celles qui luy arriverent en 1433. où elle fut prise & pillée, & en 1478. où elle fut de nouveau saccagée & brûlée selon les Mémoires du Pere Vignier , fit que pour se mieux conserver à l'avenir , & estre toute entiere sous la Coulevrine de sa Forteresse , elle reduisit son enceinte à une longueur de mille pas , en gardant toujours sa mesme largeur qui est de moitié , & qu'elle abandonna si bien le surplus de son étendue , qu'il n'y est resté d'un costé que deux

L ij

Chapelles , une Maladerie , & une Eglise qui estoit une de ses Paroisses , qu'on nomme encore aujourd'hui *Cerée* , en mémoire d'un Temple anciennement consacré à la Déesse *Cerés* , dont cette Eglise a pris la place ; & qu'il ne se voit de l'autre costé que les ruines d'un Jardin , qu'on appelloit *le Jardin de la Reyne* , & celles d'un Pont sur la Riviere. Il arriva de plus en 1596. que les Habitans ayant trouvé moyen de se rendre maistres de la Forteresse, qui pendant les guerres de la Ligue leur avoit causé mille dommages , au lieu de les en garantir, son importance l'ayant fait assiéger & prendre en 1591. par M^r le Maréchal d'Aumont ; en 1592. par M^r le Duc de Guise ; & en

1594. par M^r le Maréchal de Biron, ils la renverserent eux-mesmes de fond en comble, avec une Chapelle Canoniale qui estoit dedans, dédiée à Saint George, & eurent assez d'adresse pour faire agréer à Henry le Grand cette hardie exécution qu'ils avoient faite sans son ordre. Ce que cette Ville conserve encore de son ancienne splendeur, outre l'avantage d'avoir pour Dame & pour Protectrice la plus généreuse Princesse du monde, & pour supports auprès d'Elle, des Officiers honnestes, bien-faisans & desintéressez, c'est un Prieuré, des Canonicats de Collation Royale, une Ministrerie pour servir son Hôpital, six Jurisdictions Royales, un Bailly

L iij

d'Epée, & un Gouverneur pour le Roy. Toutes ces Charges tant Ecclesiastiques qu'autres, sont remplies par des Personnes d'esprit & de mérite; il n'y a que celle de Bailly qui est vacante par la mort de M^r de Vienne Bufferolles, & par le peu d'âge de son Fils Garde de la Marine, pour qui Mademoiselle d'Orleans qui a droit d'y pourvoir, a la bonté de la réserver, en considération du zele & des soins qu'avoit M^r son Pere, pour tout ce qui la regardoit dans le Comté de Bar-sur-Seine, tant il est veritable que les services qu'on rend aux grands Princes & aux grandes Princesses ne meurent jamais dans leur mémoire. Les dehors de cette Ville ont beau-

coup d'agrémens , & la Seine y forme au dessus de ses Moulins un Canal clair & uny comme une glace , avec une Cascade d'une grande beauté , & sur tout d'une étendue qui a peu de pareilles. On voit à cinq cens pas de ses Ponts , une Fontaine dont les Eaux sont admirablement bonnes contre les Fièvres , les chaleurs de foye , & autres semblables maladies. La Tradition du Pays est , que Saint Bernard passant en cet endroit , & y plantant son bâton, donna ouverture à ces Eaux en le retirant de terre, & les benit , & que c'est de là qu'elles tiennent leur vertu. Néanmoins quelques-uns veulent qu'elles la tirent d'un minéral qu'on a reconnu y estre mêlé.

L-iiij.

Quoy qu'il en soit, cette Fontaine porte le nom *de Sainte* , & a proche de sa Source , une Chapelle qui estoit autrefois dédiée au Saint que je viens de nommer, & qui l'est aujourd'huy à Saint Antoine. Il y a encore un autre lieu de dévotion assis dans le finage de cette Ville , à un quart de lieuë de ses Murs , & sur la mesme Montagne où estoit bâtie sa Forteresse , appelée *Nostre-Dame du Chesne* , qui est depuis quelques années dans une très-grande vogue. C'est un bouquet de bois de haute fustaye au milieu d'un vaste taillis , où il y avoit un ancien Chesne, gros & éminent sur tous ceux de la Contrée , de l'âge de cinq cens ans au jugement des Connoisseurs,

dans la tige duquel la Nature ayant fait une petite ouverture à six ou sept pieds du tronc , en forme de niche propre à placer une Image , donna occasion dans les siècles passez à quelque Berger ou à quelque Bucheron, comme on le présume , d'y en mettre une de la Vierge. Cette Image qui est de la hauteur de la main , d'un bois inconnu , représente une Nostre-Dame de pitié, & a le haut du corps assez bien travaillé , & le reste sans façon. Elle est en vénération de temps immémorial , & c'est même une coûtume dont on ne sçait pas le commencement , d'y aller tous les ans de Bar-sur-Seine en Procession , le premier jour de May au lever de l'Aurore. Neanmoins

quelques Curieux du Pays remarquant dans un ancien Manuscrit des grands chemins de France, qu'il y en a un d'Auxerre à Joinville, qui traverse cette Forest, & qui passe justement au pied du Chesne, jugeant que cette Nôtre-Dame y a pû estre mise du temps du Roy Louïs XI. Prince qui rendoit un si grand honneur à la Vierge, qu'il en avoit tousjours une Image attachée à son chapeau; ou bien du temps des premiers Ducs de Bourgogne qui mettoient des Nostre-Dames sur les chemins; comme on y met aujourd'huy des Croix. Quoy qu'il en soit, le Ciel voulut que la dévotion de la Sainte Vierge s'augmentast en ce lieu-là l'an 1667. & cela arriva par

une petite Chapelle de verdure & de fleurs qu'il inspira à de pieuses Personnes, de dresser autour du vieux Chesne, la veille de la Procession, & qui y attira beaucoup de Gens de la Ville & des lieux voisins, après qu'elle fut faite; concours de Peuple, qui s'accrut si bien dans la suite, que le 8. Septembre de l'an 1669. Feste de la Nativité de la Vierge, auquel on y dit la premiere Messe & le premier Sermon, il s'y trouva plus de six mille Personnes, comme on le juge par les charitez qui y furent faites ce jour-là. Ces charitez & celles des quatre ou cinq années suivantes ont suffy pour y bâtir une fort belle Chapelle de pierre, en la place d'une autre de Planches,

qui avoit succédé à celle de Rameaux, & un fonds si promptement fait, dans un Pays qui à la vérité est très-bon, mais peu riche, pour un ouvrage de plus de mille écus, sans compter les corvées qui furent en fort grand nombre, est sans doute quelque chose de merveilleux. Ce qui me semble pourtant l'estre encore plus, & qui n'est pas moins vray, c'est qu'en la mesme année que cette dévotion commença à fleurir, le Chesne poussa ses derniers rameaux de verdure, comme si la Nature avoit voulu faire place à la Grace : ce qui m'a fait penser qu'il eust esté à propos que dans les Médailles qu'on a faites pour cette Nostre-Dame, on eust mis ces mots autour du Chesne, *Flo-*

ret dum marcessit. Lors qu'on bâtit la Chapelle, on coupa cet Arbre au niveau de la voute, & on connut alors à ses cercles l'âge qu'il avoit. Ses branches, sa cime, & toute sa partie supérieure, furent distribuées à des Personnes pieuses qui en firent faire des Croix, dont plusieurs Malades ont esté guéris en les portant ou en buvant de l'eau où elles avoient trempé. Je ne vous raconteray pas les autres miracles qu'on attribué au recours qu'on a eü à la Vierge, par les Vœux & par les Pelerinages qu'on a faits à cette nouvelle Chapelle où elle est honorée, & qui est présentement embellie & enrichie de divers Ornemens de reconnaissance. Le recit en seroit trop

long ; & puis le bruit des Peuples, & les saintes Chançons, les ont publiez assez haut pour estre venus jusqu'à vous, & ce ne seroit sans doute vous rapporter que ce que vous sçavez mieux que moy. Je suis, Monsieur, vostre, &c.

SSSS:SSS:SSSSS SSS

UN BERGER DE M...
instruit par le Zéphire des
malheurs de Tircis, tâche de
l'en consoler par ces Vers.

A TIRCIS.

LE Destin te rioit, tout flatoit tes
desirs,
L'aimable Carélie écoutoit tes soupirs;
Tyrçis trop malheureux, quand l'Envie
au teint blême,

*Qui se ronge le sein, & s'en prend à soy-
mesme,
Si-tost qu'un Mortel touche au faite du
bonheur,
A la fin fit entrer mille maux dans ton
cœur.
Nuit & jour l'Intérêt qui marchoit sur
ses traces,
Avec elle en secret complota tes dis-
graces.
Helas! combien de fois conta-t-il sur ces
Bords
Ce que doit Carèlie hériter de Trésors!
Il te fit des Rivaux, dont la foule im-
portune
Ne vouloit seulement qu'épouser la
Fortune.*



*Mais le Fils de Vénus, ce grand Maître
des cœurs,
Voyant dans ces Rivaux de trop feintes
ardeurs;
Quoy, feindre ainsi, dit-il, que le fer de
mes Eleches*

A jusque dans leur cœur fait de profondes breches?

Quoy, l'intérêt leur preste un langage d'Amant,

Et je le souffrirois, moy l'Amour? nullement.

Non, non, il faut armer mon bras, & ma vengeance;

Je dois estre jaloux de ma toute-puissance.



A ces mots, l'Amour prend les traits envenimez.

Qui font que nous aimons sans pouvoir estre aimez.

Il veut que tes Rivaux brûlent pour Carélie,

Et que leur desespoir dure autant que leur vie.

Il fait partir ces traits, il en perce leur cœur.

Console-toy, Tircis, mets fin à ta douleur,

Si quelquefois ce Dieu fait gémir sous ses chaînes.

*Qu'il nous plaist quand luy-mesme il
adoncit nos peines!*

*Qu'apres qu'on a souffert un rigoureux
tourment,*

*Le retour des plaisirs est un retour char-
mant!*

*Le Ciel débarassé d'un ténébreux nuage,
Nous fait voir le Soleil d'un plus riant
visage;*

*Et si-tost que Neptune arreste son cou-
roux,*

*Le calme qui revient en paroist bien plus
doux.*



*Ainsi ne songe plus qu'à passer dans la
joye*

*Des jours que doit l'Hymen filer d'or
& de soye.*

*Nul chagrin desormais n'en peut trou-
bler le cours.*

*Ta Bergere est fidelle, & le sera tou-
jours.*

*Le feu qui la consume est encore le
mesme,*

Q. de Juillet 1684.

M

*Que quand vous vous disiez ces deux
mots, je vous aime,*

*C'est la Vertu qui plaist ; elle seule
ébloïit.*

*Le Zéphir qui pour lors en passant vous
oïit,*

*En a fait son profit pour cajoler les
Plaines ;*

*Avec plus d'énergie il leur a dit ses
peines.*

*Après luy je te parle , il m'a tout ra-
conté,*

*Des secrets moins connus il sçait la ve-
rité.*

LE QUEL EST LE PLUS
à estimer, l'Homme de Con-
versation, ou l'Homme de
Cabinet.

Qui dit Homme de Cabinet,
Dit un Esprit solide & net,
Dit un raffiné Politique,

Qui pénétre, qui voit de loin,
Et qui pourroit dans le besoin
Gouverner une République.



L'Homme de conversation
Est d'une autre inclination,
Et d'un tout différent génie.
De sa personne il sçait payer;
Mais il n'est bon qu'à défrayer
Une agreable Compagnie.



Son esprit est joly, brillant,
Eclairé, vif, & pétillant,
Soutenu de belle mémoire,
Capable de faire en parlant,
D'un stile facile & coulant,
Une Avanture, ou quelque Histoire.



Il parle juste & poliment,
Il s'explique fort proprement,
Il sçait un peu de chaque chose,
Il est sans affectation,
Il écrit en Vers comme en Prose,
Sans en faire profession.

M ij



*Laissons le Cabinet au grand Cassiodore,
A Seneque, à Plutarque, à Sejan, à
Suger,*

*A quelqu'autre Ministre encore
Que je pourrois icy loger.
Ces Mortels, ces Gens de mérite,
Sont des Aigles des Gens d'élite,
De qui les hautes qualitez
Peuvent servir aux Royantez,
Et dont les Testes fortunées
Peuvent donner conseil aux Testes couronnées.*

*Confessons que tout en est grand,
Puis qu'ils approchent ceux qui sont du
premier rang;*

*Mais comme on est un peu plus libre
Avec des Gens de son calibre,
Et de mesme condition,
Préferons sans porter envie,
Pour le commerce de la vie,
L'Homme de conversation*

Si la Vengeance produit de plus
dangereux effets dans le cœur
d'une Femme irritée, que dans
celuy d'un Homme offensé.

IL est certain que la vengeance
Semble au Vindicatif donner quelque
allégeance;
Mais ce détable poison
N'est jamais plus funeste & de plus de
durée,
Que quand d'une Femme ulcerée
Il aveugle l'esprit, & trouble la raison.
Quand la haine la prend, dans toute sa
personne
Elle paroît une Lionne.



Un Homme a son emportement,
Qui se passe assez promptement;
Mais la Femme estant plus tenace,
Ne met fin à sa passion
Jusqu'à ce qu'elle satisfasse
L'implacable transport de son aversion.

*Cent fois nous avons veu la Scene en-
sanglantée*

Par que'que Princesse irritée.

*J'en appelle à témoin icy comme à Paris,
La fiere Eudoxia, Salome, & Thomiris,
Medée, Elizabeth, Bruneaud, Frede-
gonde,*

Qu'on ne peut nommer sans horreur,

Qui jadis firent voir au monde

*Les spectacles affreux d'une aveugle
fureur.*

*S'il est mieux séant à un Chrê-
tien, de se marier, ou de se re-
tirer dans un Convent ; & si
un Homme estant marié, peut
aussi bien servir Dieu , qu'un
Homme qui s'est retité dans
un Monastere.*

L'*Etat du Célibat , comme l'état
d'Hymen,*

*Où l'on dit le grand Oüy, comme le
grand Amen,*

*Sont deux états où Dieu sauve la Crea-
ture,*

*Pourveu que dans son action
Chacun gardant son ame pure,
Tâche de s'établir dans la perfection.*



*Le Célibat Sacerdotal,
Et le Célibat Monachal,
L'emportent sur l'Hymen, quoy qu'il
soit vénérable;
Mais quiconque, Seigneur, a pour vous
plus d'amour,
Aura dans l'éternel séjour
Une place plus honorable.*

L. BOUCHET, ancien Cûré
de Nogent le Roy.



perspicax oculus fastitius, & que nous appellons Telescope avec les Grecs, parce qu'il nous fait voir de loin. J'ajoute icy concernant l'ancienneté des Lunettes, les termes du Livre *De Mirabili Potestate Artis & Naturæ*, du sçavant Homme *Fratri Rogerii Bachonis Ordinis Minorum Anglici*, que Oronce Finé Dauphinois, & Professeur Royal des Mathématiques à Paris, fit imprimer en l'année 1542. Voicy les termes de Bachon, tirez de la 43. page, *Possunt sic figurari perspicua ut longissime posita appareant propinquissima, & è contrario. Ita quod incredibili distantia legeremus litteras minutissimas, & videremus res quantumcumque parvas. Sic enim existimant quod Julius Cæsar per lit-*

Q. de Juillet 1684.

N

*rus maris in Gallis deprehendisset
per ingentia specula, dispositionem
& situm Castrorum & civitatum
Britannia minoris.*

L'excellent effet d'une Lunette ne dépend pas seulement de la bonté de la matiere des Verres, de leur travail, de leur bonne centration, de leur juste ouverture, & la meilleure proportion entr'eux, de leur position en une distance suivant l'éloignement de l'objet, & de leur scituation centralement paralelle, mais encore de la rectitude du Tuyau qui doit estre tout d'une piece, ou composé de plusieurs Tuyaux particuliers marquez de leurs repaires, & estre extrêmement droit, & de luy mesme se soutenir sans ployer, ou du moins

estant sur son appuy , demeurer dans une rectitude très-précise, car il faut que l'Axe du Tuyau passe perpendiculairement sur toutes les surfaces des Verres , ce que j'ay démontré au long dans le *dernier Mercure Extraordinaire*. Le Tuyau doit estre le plus large qu'on pourra , & garny de pinnules & diafragmes ouverts à proportion. Une Lunette en laquelle toutes ces choses se rencontreront , fera paroistre ces objets clairs , lumineux , nets & distincts en ses plus petites parties , bien terminez & gais , c'est-à-dire, que ces couleurs paroistront vives ; & enfin les objets paroistront tels que s'ils estoient à la distance proportionnée , pour estre bien vûs par la vûë natu-

N ij

relle, c'est d'une semblable LUNETTE que le très grand Astronome KEPLER s'écrioit en 1612. dans la Préface de sa DIOPTRIQUE. *O multifscium, & quovis scepro preciosius perspicillum? an qui te dextra tenet, ille non Rex, non Dominus constituatur operum Dei?*

J'ay dit, fondé sur la raison & l'expérience, que le Tuyau le plus large fera produire aux Verres un notablement meilleur effet. En voicy la raison, il entre par la mesme ouverture du Verre objectif, autant de rayons inutiles des objets lateraux dans un Tuyau fort étroit, que dans un très-large; & comme la lumière décroît en raison doublée de la distance du corps lumineux ou illuminé, cette lumière inutile

provenant des objets lateraux, s'affoiblira dans la capacite du grand Tuyau , & s'amortira entierement estant imbibee par le Velours noir , ou Carton noir, avec lequel on garnira la superficie interieure du Tuyaux , comme aussi tous les diafragmes. Cela estant , c'est contre la raison que le R. P. Traber dans la 202. page de son *Nervus Opticus* imprimé en l'année 1675. a dit , qu'*expedit ne Tubi cavitas nimium laxa fiat* , car , ajoûte-t-il , *si nimis laxa luminis compositoris ingressu, specierumque confusio sequetur*. Puis que par la mesme ouverture du Verre objectif , il entre mesme quantite de lumiere dans un Tuyau étroit , que dans un plus large.

Les grandes Lunettes pour les Astres n'ont qu'un large Tuyau. Ce Tuyau a dans ses deux bouches, une conduite d'environ un pied & demy de longueur, dans l'une desquelles on coule le Tuyau particulier qui porte le Verre objectif, avec sa boîte de recouvrement, & dans l'autre on coule le Tuyau qui porte le Verre oculaire, avec sa boîte de recouvrement à pinnule, ou trou dont le diametre est un peu plus grand que celuy de la plus grande ouverture de la prunelle. Le petit Tuyau aura du moins un pied & demy de longueur, Figure premiere. Les Miopes l'enfonce-
ront davantage que ceux qui ont la vûë longue, c'est pourquoy le grand Tuyau sera environ un

demy pied plus court , que la longueur du foyer solaire du Verre objectif , & afin de voir distinctement Jupiter & ses 4. Satellites , comme aussi Saturne & ses deux Satellites ou Lunes , car estant plus éloignez que le Soleil , leur foyer ou image se fait un peu plutôt , c'est pourquoy il faut un peu racourcir la Lunette , & au contraire l'allonger pour voir bien distinctement les taches de la Lune & les ombres de ses Montagnes , parce qu'estant notablement plus proche , le concours des rayons qui font son foyer ou image se fait plus loin , &c.

Les Lunettes dont le Verre objectif n'excedent pas cinq pieds de longueur de foyer , n'auront qu'un Tuyau de letton de

N iiij

calendré soudé e'argent, dans les bouches duquel on coulera les petits Tuyaux qui portent le Verre objectif & le Verre oculaire.

Puis qu'une Lunette a quatre Verres, dont l'objectif a dix pieds de foyer est de juste l'ongueur pour bien voir sur terre les objets très-éloignez, on la pourra commodément transporter à l'armée d'un lieu à l'autre, d'un Clocher à un autre, &c. Si son Tuyau est composé de trois Tuyaux particuliers de letton de calendre soudé d'argent, deux desquels doivent estre chacun de cinq pieds de longueur, & d'égale grosseur, le troisiéme aura du moins quatre pieds de longueur, & au plus quatre pieds & demy, son diamètre intérieur sera égal au dia-

mettre extérieur des autres Tuyaux , afin qu'ils puissent y estre inférez , comme il paroist dans la Figure 2. & se maintenir droits par leur longues portées dans le Tuyau supérieur , les gorges duquel seront renforcées par des orles de mesme métal. Le Verre objectif , & les trois Verres , seront montez chacun dans son petit Tuyau particulier. Je trouvay en l'année 1652. cette construction pour éviter ce qui arrive aux Lunettes composées de plusieurs Tuyaux , car en les tirant de longueur on rarefie l'air y contenu , & en les reduisant dans leur petite longueur, l'air qui est comprimé se réduit en vapeurs , qui s'attachent aux Verres & les ternissent.

Le Tuyau fait de lames de cuivre pour les longues Lunettes sont très-pesans , & s'ils sont de plusieurs pièces, ils pesent encore davantage à cause de la portée qu'ils ont les uns dans les autres suffisante pour ne fléchir pas. Le Tuyau fait avec feuilles de Fer blanc pèze moins , mais il est sujet à la rouille.

M^r Hevelius en l'année 1647. rejette dans la 6. page de sa *Selenographie* , tous les Tuyaux faits de papier, de M^r VVisellus & de M^r Torrezelli , Mathématicien du Grand Duc , parce que si on les forme étroits , bien juste l'un dans l'autre , ils se resserrent davantage en s'enflant lors que le temps est humide , & ne peuvent par conséquent estre ti-

rez & refermez qu'avec très-grande peine ; & au contraire , si en les formant ils sont assez lâches entr'eux , le temps estant plus sec , deviennent encore plus lâches , & en coulant quittent leur repaire , & ne peuvent se tenir dans la rectitude qui est absolument nécessaire : de plus en les tirant ils puisent les atomes qui sont dans l'air du Tuyau , lesquels s'attachent aux Verres , les couvrent & les ternissent. Il assure que les Tuyaux de bois bien sec luy ont réussi : J'ay fait de semblables Tuyaux avec des lames bien égales & minces de bois de Fau , lequel n'estant encores seché se fend très-aisément , & ces lames estans bien flamboyées & ramolies à la fumée d'un feu

vaporeux, se ployent facilement sur un cylindre de bois bien savonné, & puis couvert d'un parchemin avec bonne colle au dessus, faite avec vinaigre & fleur de farine, ou celle de poisson; on l'attache & serre bien ferme avec du ruban de fil autour du cylindre, & étant bien sec, on ôte le ruban de fil, & on les couvre avec même colle, d'un parchemin, &c.

Le R. P. Fabri dans 240. page de son *Synopsis Optica* de l'année 1667. fait mention d'un Tuyau de M^r Divinis, à huit pans, fait avec des planches. Il parle en ces termes de ce *Tubo Palm. 45. eoque perfectissimo, ac tam facile tractabili, ob octangulam novam formam, ut uno tantum circa medium fulcimento sustentatus, à directione*

ne bilum quem divertat.

De quelle matiere que soient les Tuyaux particuliers d'un Telescope, si les Verres sont fixes, & que l'on veuille s'en servir au Soleil, il les faut tous tirer hors & les defassembler, & les laisser échauffer auparavant que les insérer l'un dans l'autre, car autrement l'air humide & condensé qui est dans les Tuyaux, se rarefiant à la chaleur, se résout en vapeur qui ternit les Verres, ce qui arrive en Hyver par la seule chaleur de la main.

Les Lunettes qui excéderont cinq pieds de longueur, pour estre commodément transportées dans la poche, ou du moins dans le coffre à valize, seront necessairement composées de

plusieurs Tuyaux, qui auront les uns dans les autres suffisante portée pour ne pas fléchir, afin de conserver leur rectitude; en sorte que tous les Axes de Verres soient dans la ligne droite de l'Axis du Tuyau cylindrique de toute la Lunette, étendue de sa juste longueur.

Tous les Tuyaux, à la réserve de deux Tuyaux particuliers, dont l'un porte le Verre objectif, & l'autre porte le Verre oculaire, auront de repaires suivant la longueur ordinaire requise. Pour les objets qui sont fort éloignez, j'ay excepté le Tuyau qui porte le Verre objectif, parce qu'il doit sortir davantage, pour voir distinctement les objets terrestres qui seront sensiblement moins éloi-

gnez, parce que leur foyer ou image formée par le concours du Cone des rayons émanez de chacun point de l'objet , se fait plus loin. Je l'ay aussi excepté, parce que pour voir la Lune , Mars, Venus , Jupiter & Saturne , le Verre objectif doit estre un peu plus enfoncé dans la Lunette , à cause que les Planettes sont plus éloignez que les objets terrestres , leurs rayons concourent plutôt , & forment l'image des Planettes plus près du Verre objectif à proportion de leur plus grand éloignement. D'où je conclus que la Lunette n'estant composée que de deux Verres convexes , les Tuyaux immobiles ne doivent pas avoir toute la longueur du foyer solaire du Verre objectif.

J'ay aussi excepté du nombre des Tuyaux immobiles , & marquez par des repaires , le Tuyau particulier qui porte l'oculaire convexe avec sa boîte de recouvrement à pinnule, ou trou de trois ou quatre lignes au plus. Parce que la portée des vûës estant différente , les Miopes , c'est-à-dire , ceux qui ont la vûë basse, doivent enfoncer davantage le Tuyau qui porte le Verre oculaire , afin qu'il soit plus près de l'image Aérienne de l'objet , & qu'ainsi les rayons en sortant sensiblement divergens , leur concours soit porté jusques sur la retine par l'humeur crystallin qu'ils ont trop convexe ou enflé.

Il faut que ce porte oculaire n'ait pas trop de longueur , de

peur que les Miopes en l'enfonçant , n'aillent rompre ou enfoncer le diafragme qui porte les deux filets de brin de Soye plate & noire , lesquels estant croisez , servent de pinnules pour mirer précisément & commodément un objet bien éloigné , & tirer les lignes visuelles ou tangentes à la terre, que nous appellons Niveau apparent , & s'ils sont paratellement mobiles , servent à mesurer aussi exactemēt, qu'avec un quart de cercle qui auroit plusieurs mille pas de diametre , l'angle du triangle visuel , dont le diametre apparent des Planettes est la baze , ou par un seul filet mis verticalement au foyer du Verre objectif , la Lunette demeurant immobile en comptant le nombre

Q. de Juillet 1684. O

des vibrations d'une Pendule de neuf pouces , deux lignes & un huitième, dont les vibrations durent une demi-seconde de temps, que tout le corps du Planette ayant à un bord le filet pour tangente, employe à passer jusqu'à ce que son autre bord, ou l'autre extrémité de son diamètre apparent ait le même filet pour tangente, réduisant en suite les minutes du temps en minutes de degré.

L'une des plus grandes utilitez des Lunettes, est celle qu'on en tire dans le *Nivellement*, par le moyen des deux brins de Soye mis à angles droits à l'endroit du foyer du Verre objectif, ou image aérienne de l'objet, car outre qu'ils servent mille fois mieux que les

anciennes Dioptrés, trous ou pin-
nules , à mirer précisément &
commodément les objets éloi-
gnez, on peut faire de grãds coups
de Niveau apparent, qui sont cõ-
me j'ay dit, dans la 141. page du
xxv. Tome Extraordinaire du
Mercure Galant, Quartier d'O-
ctobre 1683. de lignes visueles
tangentes à la circonférence du
Globe terrestre, pour ensuite re-
connoître lequel des deux lieux
proposez , est plus bas ou plus
élevé que l'autre , & de combien;
ou s'ils sont tous deux bien de Ni-
veau , c'est à dire également éloi-
gnez du centre de la Terre ; car
une ligne à niveau est nécessaire-
ment partie d'un grand & veri-
table cercle , qui a pour centre le
centre de gravité de la Terre.

O ij

D'autant que parl' Art scientifique de Nivelier nous déterminons les endroits des Canaux pour la jonction des Mers & des Rivières, & le point de partage , & pour la conduite des Eaux pour le grand courant desquelles Vitruve dans son 8. Liv. Chap. 7. demandoit demypied de pente sur cent pieds de longueur , & que le Nivèlement dépend de la connoissance de la longueur du demy diametre de nostre Planette solaire que nous habitons, & que nous employons aussi dans l'Astronomie son semidiametre pour *Module* , ou mesure de tous les corps celestes, tant de leur grandeur particuliere , que de leurs distances mutuelles, de mesme que dans l'ordre dorique , le demy-diametre

du bas de la colonne sert de Module , pour mesurer toutes les autres parties du Bâtiment , il est nécessaire de déterminer icy. Dans la précision, la

*Grandeur du Demy-diamettre
de la Terre.*

Bien que l'Astronomie d'Aristarcus Samien , digérée par le Chanoine Copernicus , & par Keppler , ait pleinement satisfait à la curiosité de tous les veritables Sçavans , qui disoient comme le grand Seneque, *Quæst. Natural. Lib. vii. cap. ii. Dignares est contemplatione , ut sciamus in quo rerum statu simus : pigerrimam sortiti , an velocissimam sedem : Circa nos Deus omnia , an nos agat.*

Fuerunt enim qui dicerent, nos esse, quos rerum natura nescientes ferat, nec cæli motu fieri ortus & occasus, sed nos oriri & occidere. Ce que depuis en l'année 1640. le Cardinal Cusanus a dit hautement au chapitre 12. du second Livre *De Docta ignorantia.* Voicy ces termes, *Fam nobis magnum est terram istam in veritate moveri, licet nobis hoc non appareat; cum non apprehendamus motum, nisi per quandam comparationem ad fixum.*

Bien que la juste interpretation des termes de la Sainte Ecriture, confirmée par huit differens voyages des Vaisseaux, qui ayant heureusement vogué de l'Occident vers le Midy, & passé par le détroit de Magellan, ou plus seurement par le détroit de

Maire qui est plus au Zud de l'A-
mérique, ont poursuivy leur rou-
te par l'Occident & le Septen-
trion, & sont retournez par l'O-
rient en Portugal, en Angleter-
re & en Hollande; on soit main-
tenant convaincu que la Terre
est ronde, & que les Sçavans
soient à couvert des railleries
qu'on voit dans *Lactance Lib. 3.
cap. 24. Instit. Divi.* & dans *Saint
Augustin Lib. 16. De Civitate Dei
cap. 9.* & qu'on faisoit du temps
d'*Aristote Lib. 11. De Cælo cap. 13.*
de ceux qui niant que la Terre
fut ronde, soutenoient opiniâtre-
ment, *in infinitum ipsam radicatum
esse dicentes, ut Zenophanes & Co-
lophorius dixit, Quo circa,* ajoute
*Aristote, & Empedocles Increpa-
vit.* c'est dans son Poëme.

*Quòd Cælum immensum, Quòd
sit sine fine profunda*

*Tellus, hac temere jactantur inania
vulgò*

*Verba viri: quibus haud natura est
cognita rerum.*

Les apparences annuelles de la nouvelle Etoile dans la Bale-ne, confirmera le mouvement de la Terre par son moindre éloignement. Il reste encore à con-noître la veritable grandeur du diametre de la Terre.

Les Guerres, qui dans tous les siecles, horsmis en France sous le Regne de LOUIS LE GRAND, ont toujours & par tout ruiné les plus beaux Arts, & étouffé les Sciences, ont nean-moins toujours perfectionné l'Architecture militaire, & la
Geo-

Geographie, c'est pourquoy

Alexandre le Grand mena en Asie les deux grands Mathématiciens Diognetus & Beton, *Iturum ejus mensores*, comme dit Plin. *Lib. 6. cap. 17.*

Le Senat Romain, en la centième année avant la naissance de Jesus-Christ, envoya de toutes parts pour mesurer la grandeur de la Terre.

J'ay toujours considéré avec surprise, que nous connoissons moins parfaitement les choses les plus simples que leur multiples, ainsi toute la Geometrie ne peut donner la connoissance parfaite de la superficie d'un *Exagone* régulier, & je connois & démontre parfaitement que la superficie du *Duodecagone* régulier inscrit dans

Q. de Juillet 1684.. P.

le mesme cercle que l'Exagone, est égale à trois quarez du Demy-diametre du cercle. Il en est de mesme pour la mesure de la circonférence du cercle de la Terre, car bien qu'il soit un Poligone d'infinis costez, je la puis plûtost connoistre en mesurant actuellement la longueur lineaire d'un degré, ou du moins d'une considerable partie, trouvant le reste par la Trigonometrie, & il est impossible de connoistre la grandeur lineaire du diametre de la Terre qui est une ligne très-simple, que par la connoissance de sa circonférence, qui est une ligne infiniment composée, puis qu'elle est composée de costez d'un Poligone infiny en nombre de costez, ainsi je demontre que

la circonférence d'un grand cercle de la Terre estant

31 41 59 26 53 65 89 79 32 38 46 &
quelque petite chose de plus
le diametre est

1000000000000000000000000 &
que la circonférence d'un degré en
est 174532925 —+ une neuvième,
& la circonférence d'une minu-
te est 2908882 —+ une cinquième,
& la circonférence d'une se-
conde est 48481 —+ onze trentième.

Spinoza pour avoir mal conclu des proportions du diametre à la circonférence de la mer d'Aïrain du Temple de Salomon rapportées dans le 7. Chapitre du 3. des Roys, que la raison du diametre du cercle à la circonférence, estoit comme, 1. à 3. en a vou-

P ij

lu tirer de dangereuses conséquences dans son *Tractatus Theologico-Politicus* cap. 2. pag. 22. pour n'avoir pas fait réflexion aux termes du 26. verset, qui portent que la figure de la mer d'Airain estoit comme celle de la fleur d'un Lys épanouïy, & par conséquent Exagone, & à six pans en forme des six feuilles d'un Lys, & par conséquent le diametre de la mer d'Airain, estoit précisément la troisième partie de sa circonférence par le corollaire de la 15. Prop. du 4. Livre des Elemens d'Euclide.

Comme de la connoissance de la longueur lineaire d'un degré terrestre des 360. que contient le cercle meridien, ou tout autre grand cercle, on connoit assez

précisément le diametre de la Terre , car la raison de la circonférence du cercle à son diametre est assis comme 355. à 113. & que la superficie du Quarre du diametre est à la superficie du cercle, comme 452. à 355. & que quatre fois la superficie d'un grand cercle , est égal à la superficie convexe du Globe , & que sa solidité est égale au produit de la superficie d'un grand cercle , multipliée par les deux tiers de son axe ou diametre , où toute la superficie convexe de la Terre par la 6. partie de l'axe. On a travaillé à connoître la grandeur lineaire d'un de degré terrestre, & comme tous ces huit grands Génies qui dans le cours de 2229. ans l'ont entrepris ; sçavoir Ana-

xemander , Eratostene , Possidonius , Maimon Calippe de Babilone , Fernel , Snellius , Riccioli , & Picard , ont tous supposé la Terre sphérique , & par cette raison , & par erreur de l'observation des Angles , & par la difference du pied , qui est la premiere mesure , les résultats ou conclusions de leurs calculs ne conviennent pas ensemble.

Anaximander Milesien le Philosophe Mathématicien , qu'Apollodore Athenien a assuré dans ses Croniques avoir esté âgé de 64. ans , en la seconde année de la 58. Olympiade , c'est-à-dire en la 3418. année du monde , & par conséquent la 545. année avant la naissance de Jesus-Christ , est le premier , comme assure

Diogenes Laërtius Lib. 2. de Vitâ Philosophorum, qui ayant démontré *Terram globosam esse atque rotundam*, *primus Terra marisque, Périmetron, circuitum descripsit*. C'est apparemment du calcul d'*Anaximander* que parle Aristote, en finissant son second Livre de *Cælo* par ces mots, *Mathematicorum qui magnitudinem orbis Terra metiri conantur, Quadringētis terram cingi studiorum millibus dicunt quatre cens mille stades.*

Il y a 1884. qu'*Eratostene* Cyrenéen étant en Alexandrie d'Égypte Bibliothécaire du Roy, considérant qu'*Hyparcus* le premier des Astronomes qui mesura la distance des Etoiles fixes entr'elles, & qui a montré leur scituation sur des Globes, avoit

P iiiij

476 *Extraordinaire*

accusé la mesure qu' *Anaximander* avoit donné de la Terre, entreprit d'en donner la juste mesure. Il supposa d'abord, que *Alexandrie* & *Syene* d'*Egypte* estoient sous un mesme Meridien, & se fiant aux Itinéraires, il supposa que leur distance estoit de 5000. stades, & que *Siene* estoit précisément sous le Tropique d'Été, & que par conséquent le Soleil estant à ce Tropique, un stile droit sur l'horison ne faisoit point d'ombre à midy, c'est pourquoy *Pline* dit, que pour mieux s'en assurer, on y avoit fait exprés un puits très-profond, le fonds duquel estoit directement éclairé par les rayons du Soleil lors qu'il estoit plus élevé sur l'horison, c'est-à-dire, sur le cercle meridien dans le Tropique.

Eratostene prit au mesme jour du Solstice d'Été, la hauteur meridienne du Soleil sur l'horison d'Alexandrie avec un *Scaphium*, ou demie Sphere creuse du fonds duquel s'éleve à plomb un stile, dont la pointe aboutit précisément au centre, & trouve que le rayon émané de l'extrémité Boreale du diametre du Soleil, faisoit avec le stile un Angle de sept degrez & douze minutes, & que par conséquent l'arc du cercle meridiem terrestre compris entre Siene & Alexandrie, estoit aussi de sept degrez & douze minutes. D'où il conclut, que puis que sept degrez douze minutes contenoit 5000. stades (bien que Pline compte 750. milles Romaines) un degré en contenoit

469 — quatre neuvièmes, donc tout le cercle contient 250000. stades, que Plin du temps de Vespasien, disoit valoir 315000. milles de Rome, ce qui revient à 86. mille pas pour un degré. Le P. Ricciolus les reduit à 83. & quatre cinquièmes milles anti-ques.

Cette maniere de mesurer le circuit de la Terre, est subtile, c'est pourquoy Plin & bien d'autres l'ont fort estimé. Cependant ils n'ont pas remarqué les deux erreurs d'Eratostene, qui sont.

1^o D'avoir supposé *Alexandrie* & *Siene* sous un mesme meridien, bien qu'*Alexandrie* soit d'un degré & demy plus occidentale.

2^o Il supposa contre la verité

que le rayon du bord plus Septentrional du Soleil qui faisoit l'Angle avec la pointe du stile, estoit parallele au rayon central du Soleil, lequel tombant à plomb sur Sienne, alloit en ligne droite au centre de la Terre. Il devoit pour le semidiametre apparent du Soleil ajoûter du moins quinze minutes à l'Angle trouvé de sept degrez douze minutes, & il auroit eu sept degrez & 27. minutes, aussi est-il vray qu'Alexandrie est à 30. degrez 58. minutes de Latitude, & supposant la distance d'Alexandrie à Sienne estre de 5000. stades, valeur des sept degrez 27. minutes, il auroit trouvé pour un degre 600. stades Alexandrins ou 72. milles de Bologne, & 216000. stades pour

180 *Extraordinaire*

tout le circuit de la Terre , qui valent 25920. milles de Bologne, ou 8640. milles d'Holande , qui font triples des milles de Bologne , desquels Ricciolus donne 63. pour l'arc de chaque degré de la Terre.

Persõne n'ignore la mesure de la Stade des Grecs qui est la course d'un Homme , puis que Plin*e Hist. Nat. Lib. 2. cap. 23. dit Stadium ; centum viginti quinque nostros efficit passus. Hoc est pedes sexcentos viginti quinque , & les* Autheurs Grecs , comme Herodote , Suidas , & les autres ne font la stade que de 600. pieds Geométriques , parce que le pied Grec estoit plus grand d'une demie once , ou demie ligne que le pied Romain.

Les huit stades faisoient les mille pas Geométriques, ou Mil-
lie des anciens Romains , & à
chaque mille pas ils plantoient
une colonne de pierre pour mar-
quer les distances des lieux , c'est
pourquoy dans les anciens Au-
theurs on trouve ces termes , *ad*
primum , *ad secundum* , *ad tertium* ,
lapidem.

Rome estant devenuë la maî-
tresse du monde , envoya de tous
costez pour reconnoistre la veri-
table grandeur de la Terre , & le
Senat fit exposer au public de
grandes Cartes de Geographie
dans le Portique de Lucullus.

Possidonius Rhodien , duquel
Pline , Strabon , & Ciceron ont
parlé avec éloge , & à la porte
duquel le Grand Pompée ab-

baissa les Faixseaux Romains, pour estre du nombre de ses Auditeurs, entreprit de déterminer la mesure de la terre. Il supposa, comme dit Cleomedes, que l'Etoile *Cannobus* de la premiere grandeur dans le Navire Argos, rasoit l'horison de Rhodes, en quoy il se trompa, puis que sa hauteur meridienne est de deux degrez, & de plus il n'eut point d'égard à la réfraction horisontale. Il observa ensuite en Alexandrie d'Egypte, que la hauteur meridienne de cette mesme Etoile estoit de sept degrez 30. minutes. Il supposa ensuite que Rhodes & Alexandrie estoient sous le mesme meridiem, & que leur distance itineraire estoit de 5000. stades. Il fit ensuite cette *Analogie*

Sept degrez 30. minutes. 5000. stades :: un degre. 666. & demy. D'où il conclut, comme dit Cleomedes, que les 360. degrez d'un grand cercle où tout le circuit de la Terre estoit 240000. stades, mais Strabon assure qu'il ne donnoit que 180000. stades, c'est peut-estre après que Possidonius eut corrigé son calcul, à raison de la hauteur meridienne de l'Etoile Canobus sur l'horison de Rhodes. Quoy qu'il en soit, le rapport de deux Historiens est exorbitant, Cleomedes en dit trop, & Strabon n'en dit pas assez. Neanmoins la mesure rapportée par Strabon, a esté crüe, puis qu'en l'année 144. de l'Epoque des Chrestiens, cette mesure fut suivie par Ptolémée, qui

l'ayant trouvé dans les écrits de Marinus, & de ses prédecesseurs, s'en est servy dans sa Geographie, c'est pourquoy Theon luy attribué cette mesure de la Terre, mais sans aucun titre, puis que Ptolomée assure luy mesme dans le chapitre 3. de sa Geographie, qu'il avoit seulement tenté la juste mesure de la Terre, par des observations faites en des lieux, sous différens meridiens, c'est pourquoy n'ayant donné que 500. stades à l'arc d'un degré, & mesurant les degrez sur l'estimation de la distance itineraire de Bizance à present Constantinople, jusques à Alexandrie d'Egypte, qui a 30. degrez 58. minutes de latitude, il plaça Constantinople au 43. degré, bien

qu'il ne soit qu'au 42. degré 56. minutes.

Une partie de l'Asie étant tombée sous la domination des Arabes & Sarrazins , le Docte *Maymon* leur Roy , & Caliphe de Babylone , qui pour soutenir la gloire des Mathématiciens, avoit fait en langue Arabesque la version de la grande Construction de Ptolomée , à laquelle il donna le nom Arabe *Almageste*. En l'année 800. ordonna aux Astronomes de son Académie Royale, d'avancer dans les plaines de *Zinjar* ou Mésopotamie , le long d'un cercle méridien du Septentrion au Midy , jusques à ce que le Pole fut abaissé d'un degré, ce que nous apprenons d'un Livre de Geographie imprimé à

Q. de Juillet 1684.

Q

Rome de l'Arabe *Albefeda* , qui vivoit en l'année 1300. & qu'en allant ils avoient compté sur l'arc d'un degré de la Terre 56. milles Arabes , & qu'en retournant ils en compterent 56. & demy. Cette mesure nous est inutile ayant esté faite avec si peu d'exa&itude , quoy que dans des plaines très-commodes , outre que nous ne pouvons rapporter à nos mesures les milles Arabes, bien qu'*Alfragan* ait dit que chaque mille Arabe contenoit 4000. coudées sans specifier si elles sont d'un pied & demy , ou des coudées parfaites , dont parle le Prophete Ezechiel chapitre 43. plus grandes d'un Palme , ou de quatre doigts que la commune , ou des coudées Geométriques dont

parle Origène, qui en cōtenoient six vulgaires , ou neuf pieds. Il est vray que quelques Autheurs ont assuré que le mille Arabe contenoit cinquante. cinq stades & demy.

Le Doct^r Fernel Medecin de nos Roys , mesura l'arc d'un degré du cercle meridien , allant de Paris à Amiens , dont la difference de latitude est un degré, deux. minutes & 36. secondes, l'Eglise de Nostre-Dame de Paris ayant 48. degrez 51. minutes & dix secondes de veritable elevation de Pole , & trouva qu'il contenoit 68096. pas Geometriques de cinq pieds chacun , & par conséquent il donna à un degré 340480. pieds de Roy , qui valent 56746. thoises du Châte-

Qij

let , & quatre pieds ou deux troisiéme d'une thoise.

En l'année 1592. *Adriani Adrianus Metius* d'Alcmarie , Amy particulier du grand Tycho-à-Brahé Danois , assura dans son *Doctrina Sphærica Lib. 4. cap. 1.* qu'un degré du cercle meridien de la Terre entre *Marpourg & Heidelberg* , contenoit quinze milles d'Allemagne qui est la distance de ces deux Villes , éloignées d'un degré sur leur meridien , le-Pole n'estant élevé à Heidelberg que de 50. degrez, & à Marpourg de 51. degré. Il conclut encore la mesme grandeur d'un degré , par la hauteur meridienne de l'Etoile de l'Epy de la Vierge , qu'il trouva n'estre que de 27. degrez & 25. minutes

à *Breme*, & de 30. degrez & cinq minutes à *Marpourg*, & par conséquent l'arc du cercle meridien entre ces deux Villes est de deux degrez & 40. minutes, & leur distance estant de 40. milles d'Allemagne, c'est quinze milles pour un degre.

En l'année 1650. VVillebrordus Snellius Hollandois, & Professeur des Mathématiques à Leyde, *Lugduni Batavorum*, entreprit publiquement la mesure de la Terre, par la distance de deux Villes sous differens meridiens *Almarie*, & *Berg-ad-Zoom*. La premiere à 52. degrez 40. minutes & 30. secondes de latitude, ou élévation de Pole, & la seconde est au 51. degre & 29. minutes, & par une Geodesie em;

barrassée de plusieurs triangles, desquels il ne mesura actuellement qu'une petite baze pour connoître ensuite par les Angles la distance de *Leyden*, au Bourg *Sotervoudam*, & ayant poursuivy par le calcul des autres triangles, trouva que la distâce d'Alcmarie à Berg-ad-Zzom estoit 34710. perches Reinaldiques, qui valent 416520. pieds de Leyden qu'il croit égal à l'ancien pied Romain, c'est pourquoy par le calcul d'un triangle sphérique ou estoit connu l'Angle de position, ayant trouvé que l'arc d'un grand cercle compris entre ces deux Villes estoit un degré 14. minutes, il conclut qu'un degré contenoit 28500. perches ou 342000. pieds, ou 57000. toises.

ses, ou 19. milles Rheinaldiques, qui en valent cinquante sept de Bologne. Voyez son Livre intitulé *Erastostenes Batavus*. Pour rapporter cette mesure à celle des autres, il faudroit connoistre précisément la difference du pied *Rheinan*, au pied dont les autres se sont servis.

Mathias Dogen a dit dans son *Architecture Militaire*, que le pied de Leyden, vulgairement dit le pied *Rheinan* estant divisé en 1000. parties égales, le pied d'Alexandrie en contenoit 1200. le pied de Babylone en contenoit 1172. Que l'ancien pied Grec en contenoit 1042. & que le pied Royal de Paris en contenoit 1055. ce que Casimir Simienovicz a repeté dans la 74. page

Le Pere Mersenne dans son
 1. Livre des Mesures , assure que
 le pied du Roy est six lignes plus
 grand que le pied Rheinan , d'où
 je conclus que de ces 144. lignes
 qui font le pied de Leyden , ne
 font que 138. lignes des 144. de
 nostre pied de Roy , & que par
 conséquent nostre pied de Roy
 estant divisé en 1440. parties
 égales , le pied de Rheinan n'en
 contient que 1380. & je ne sçay
 pas pourquoy M^r Picard luy en
 donne 1390. qui est dix parties de
 plus , & qu'il en donne 1686. au
 pied de Bologne.

Le R. P. Riccioli Jesuite si
 connu par son *Almagestum No-
 vum* , a employé plusieurs années
 pour déterminer la grandeur de
 la

la Terre , il prit à Bologne en Italie pour stations, leur Maison de recreation sur le *Mont-Serra*, & la Tour de Mutine, & trouva leur distance de 21176. pas , ou 21 mille & 176. pas , & pour mesurer cette baze par le calcul astronomique , il mesura actuellement en ligne droite 1088. pas, & deux tiers d'un pas Bolonois, & reconnut ensuite que l'arc entre ces deux stations , estoit de 17.min.& 35.secondes, & conclut que chaque degré d'un grand cercle de la Terre vaut 72. milles & a un quart de Bologne, ce qui n'est qu'un quart de mille plus que Eratostene corrigé , prenant ses stades alexandrines à six cens au degré.

En l'année 1670. M^r Picard
Q. de Juillet 1684. R

de l'Académie Royale des Sciences, travaillant par ordre de Sa Majesté, a conclu qu'un degré contenoit 57060. toises du Châtelet de Paris, qui doit valoir 29556. perches Rheinaldiques, & 58481. pas de Bologne, ainsi M^r Picard ne donne que 314. toises au degré plus que n'avoit donné Fernel. Il est vray que M^r Picard n'estant pas dans des plaines estenduës du Midy au Septentrion, telles que l'on peut choisir le long du Rhosne, fut obligé de faire douze stations & treize triangles, ayant employé pour la baze de tout son calcul, la distance depuis le *Pavillon de Juvisy*, jusques au Moulin de *Ville-Isive*, qu'il mesura actuellement sur le chemin pavé

en droite ligne , & trouva estre de 5663. thoises ou 33978. pieds du Roy , ainsi à cause de tant de differens triangles , on ne peut conclurre que sa mesure de la Terre soit précise , puis mesme que dās la 22. page il retranche sur chaque degré quatre thoises & demy , outre que dans la 25. page , il donne un demidiametre à la Terre plus grand que la moitié du diametre , que luy mesme luy'avoit donné dans la 21 page.

C'est pourquoy lors que j'auray à Nivelier , je continuëray à me servir de mon calcul , donnant à un degré d'un grand cercle de la Terre , où sa surface est moyennement élevée par dessus le grand & veritable Niveau de la mer calme 57100. thoises , ou

R ij

68520. pas Geometriques , ou
342600. pieds François du Châ-
telet de Paris. Dont les 3. pieds
8. lignes & demy , font la longueur
du pied naturel du temps astronomi-
que , c'est-à-dire la longueur du pen-
dule , depuis le point de suspension
de la Soye , jusques au centre de la
bale de plomb ou de cuivre , d'un
pouce de diametre , car chaque vibra-
tion , c'est-à-dire décente & montée
dure une seconde minute de temps , ou
une 3600. partie d'une heure , d'an-
tant que la durée de ses vibrations
par des arcs de peu de degrez , sont
Isocrones ou d'égale durée , & si la
longueur du pendule n'est que de neuf
pouces deux lignes , & une huitième
de ligne depuis le point de suspen-
sion jusques au centre de la boule de
quatre ou cinq lignes de diametre ses

vibrations ; la bale ne parcourant d'abord qu'un arc de trois pouces , durent demie seconde de temps , ou la 120. d'une minute , ou la 7200. partie d'une heure astronomique. Donc l'arc d'un degre d'un cercle de la Terre contient 4111200. pouces ou 49334400. lignes. Donc toute la circonférence d'un grand cercle de la Terre contient 17760384000. lignes , ou 1480032000 pouces: 123336000. pieds du Châtelet , ou 24667200. pas Geometriques , ou 20556000. toises du Châtelet de Paris. Il est facile de faire des Tables de la valeur des arcs , car puis qu'un degre contient 57100. toises , les divisant par 60. chaque minute contient 951. toises , & quatre pieds , & divisant cette

R iij

somme par 60. chaque seconde,
à son arc de 15. thoises cinq pieds
& deux pouces.

Connoissant par une mesure
actuellement prise, la distance
du point de la station au pied du
point miré, car les petits arcs
des grands cercles sont censez li-
gnes droites, on connoit l'Angle
que fait la Secante au centre de
la Terre; ainsi dans la *Figure III.*
 AB estant 2855. thoises, l'Angle
 ACB est 3. minutes, & pour
connoistre BN l'excez du Ni-
veau apparent AN par dessus le
veritable Niveau AB , faites
cette *Analogie* vous servant des
Tables des Secantes du canon
mathématique.

Sinus Total. CA 10000000.

Secante CN 10000004. angle
de 3. minutes.

Demidiametre CA 2826652
lignes.

Secante CN 2826653794. li-
gnes.

D'où le demidiametre de la Terre estant osté, reste BN 1130. lignes, & 206583. parties d'une ligne divisée en 312500. parties égales. Donc BN le haussemment du Niveau apparent sur le veritable, est de sept pieds 10. pouces & deux lignes, n'ayant à present aucun égard à la refraction qui élève toujours l'objet, &c. Ostes maintenant de $P. B.$ la hauteur depuis A à l'œil D , & restera NB le haussemment du point N par dessus le point A , qui est plus proche du centre de la Terre, que le point N de la longueur BN .

R iiiij

Ayant estably que la circonférence d'un grand cercle de la Terre , contient 17760384000. lignes , le diametre de la Terre . sera 5653305329. lignes, & 41. parties de 71. d'une ligne. Donc le semidiametre de la Terre sera 2826652664. lignes , & une demie ligne que je neglige. Ou 235554388. pouces & huit lignes, ou 19629532. pieds quatre pouces & huit lignes ou 1635794. thoi. ses, & quatre pieds quatre pouces & huit lignes.

On peut ensuite par la 47. proposition du premier Livre d'Euclide , trouver de combien le point miré par le Niveau apparent, est plus haut que la veritable Niveau, car si au Quarré *A* *C* qui est 7989965282898296896.

lignes, vous ajoûtez le *Quarré* de la distance vous aurez le *Quarré* de la Secante, & de sa racine ostant le rayon *AC* restera le haussément requis.

Soit dans la *Figure iv.* le Niveau apparent la tangente *AM* 75188. lignes, & la 69985. des 150337. parties égales d'une ligne. Donc *AM* 87. thoises deux pouces, & presque neuf lignes, la hauteur *OM* partie de la secante *CM* sera une ligne, qui est la hauteur du Niveau apparent *AM* par dessus le veritable *AO*, ainsi *OM* est l'excez de la secante, ou le haussément du Niveau apparent par dessus le demidiametre de la Terre, à l'endroit de la station supposant *A* contre la surface de la Terre.

La Tangente AI ou la distance du point de la station A au point miré I étant 301. toise 2. pieds 9. pouces , & un peu plus de la moitié d'une ligne , la partie RI , excez de la Secante , ou haussement de la ligne droite AI du Niveau apparent , par dessus la ligne parfaitement circulaire AR , du veritable & naturel Niveau de l'eau sera un pouce.

La tangente ou distance AE étant 1044. toises un pied huit pouces , & presque six lignes , le haussement SE sera d'un pied , car $\text{Quarré } AE + \text{Quarré } AC = \text{Quarré } CE$, donc la racine au côté CE — rayon $CA = SE$.

Enfin la ligne droite AB du Niveau apparent étant 2557. toises cinq pieds neuf. pouces , & un

peu plus de quatre lignes & demie , le haussément du Niveau apparent AB par dessus le veritable AD , fera d'une toise ou six pieds.

Pour trouver facilement la distance AT *Figure v.* ou longueur de la ligne droite du Niveau apparent , depuis le point A de la station , jusques au point T miré par les filets de la Lunette horizontale , le haussément ST étant donné , servez-vous de ma methode suivante. Puis que CA semidiametre de la Terre , contient 2826652664. lignes multipliez les par les lignes contenues dans le haussément ST , vous aurez les deux rectangles T & P , à la somme desquels Rectangles ajoutez le quarré Q . du

haussement donné , & vous aurez l'aire du Gnomon TQP , valeur du quarré de la tangente AT , c'est pourquoy la racine de ce Gnomon sera le costé AT .

La *Figure vi.* démontre que du point plus élevé T , on ne peut pas toujours en ligne droite, conduire par rigole d'essay l'Eau au point A , quoy que de plusieurs thoises plus bas, parce qu'il faudroit que l'Eau montast depuis le point O au point A , c'est pourquoy il la faudroit conduire par Tuyaux pour la retenir, & la forcer à monter.

La *Fig. vii.* démontre ce qu'il faut faire lors que le Nivèlement a plusieurs stations, & par conséquent plusieurs montées & descentes, ostant les unes des au-

très , & ostant de ce qui restera de hauteur la somme de tous les Niveaux apparens supputez pour chaque longueur de station.

Soient dans la *Figure VII.* les points des quatre stations *ACFI*, & la source d'Eau au point *S*; de la somme des hauteurs des stations, par exemple de 33. otez la somme des décentes ou abbaïsemens des stations : Par exemple, 18. il vous restera 15. pieds pour la hauteur de l'Eau *S*, par dessus le Niveau du point *A*, le tout suivant les quatre coups de Niveau apparent, à quoy il faut dans cet exemple ajouter ce que chaque coup de Niveau apparent donne de haussement par dessus le véritable.

Soient donc par exemple les

distances ED 57. thoises DC 302. thoises, HK 1044. thoises, & enfin LS 2558. thoises.

Je dis suivant ce que nous avons démontré, que le véritable ou Niveau naturel du premier coup de Niveau apparent, est une ligne plus bas que le point D miré, & un pouce plus bas que le point G , & un pied plus bas que le point; & enfin une thoise plus bas que le point S . Leur somme est une thoise, un pied, un pouce, & une ligne, qu'il faut ajoûter aux 15. pieds trouvez par le Niveau apparent sans correction, leur somme sera 22. pieds, un pouce & une ligne, qui est la véritable hauteur du point S , plus que la hauteur du point A , c'est à dire que le point A est 22.

pieds, un pouce & une ligne plus bas vers le centre de gravité de la Terre que le point s.

Aux grands coups de Niveau, on doit avoir égard à la Refraction, car lors que le point est beaucoup plus élevé sur la surface de la Terre que le point de la station, la ligne droite du point miré, plongeant dans l'air inférieur plus dense, se brise, & par cette refraction fait paroître l'objet plus élevé, & au contraire si du haut d'une Tour on mire un objet très. éloigné, le rayon refracté faisant un plus grand angle avec la ligne à plomb, fait conclure la hauteur de la station de moindre hauteur qu'elle n'est.

Sur le haut du jour, l'effet de la Refraction est moins à craindre

que le soir, ou le matin lors que les vapeurs & exhalaisons condensées par la fraîcheur, & tombent & descendant en bas, laissent l'air des lieux élevez plus pur, c'est pourquoy le rayon visuel se brise en traversant deux milieux ou airs de differente densité, ce que j'ay expérimenté en 1653. au *Fort de l'Exluze*, ayant arresté inébranlablement ma Lunette, garnie de ses deux filets croisez au foyer du Verre objectif, & braquée du costé de Genève, le Rhosne entre deux, les objets qui à la pointe du jour paroissoient au dessous de l'entrecroisement des deux filets de la Lunette, se montrerent une heure après bien au dessous d'environ 2. minutes.

Les Reverends Peres Riccio. li & Grimaldi , duquel en 1665. nous avons son Livre *De Lumine*, ont assuré qu'estant sur le *Mont. Paterne*, ils avoient vû le matin & le soir paroistre au dessus d'un certain arbre les Tours de Ravenne, lesquelles sur le haut du jour paroissoient au dessous du mesme Arbre.

La *Fig. viii.* represente un instrument garny de deux Lunettes, une au dessous & l'autre au dessus, très commode pour prendre des Angles droits ou tels autres autres Angles, suivant le besoin dans le nivelemēt cōme dans la derniere Figure. Il sert aussi à lever le plan des Pays, & faire les Cartes Topographiques.

La *Figure-ix.* montre com-
Q. de Juillet 1684. S.

ment il faut travailler pour prendre le Niveau lors qu'il y a des Montagnes entre denx.

Je donneray au long, dans l'*Art de Trouver les Sources d'Eau*, de les conduire & de les élever, tout ce qui concerne le nivelement, & tous les differens Niveaux tant des Autheurs Modernes, que des Anciens. J'ajoute icy seulement un mot de la Pente, necessaire pour le cours de l'Eau.

Vincentius Scammozzi, dans sa premiere partie d'Architecture chapitre 27. dit, *Nel condur, l'Acque, ò sopra, ò sotto terra, è bisogno darle qualche poco di Decaduta; il che basta un piede per ogni miglio, comme habbiamo osservato in alcuni Acquedotti Antichi, & habbiamo osservato i fiumi de Polesini, che*

vanno con mezzo piede de caduta, massime si hanno sequito di acqua.

Leo Baptista Albertus, *Architettura Lib. 10. cap. 6.* Daniel Barbarus & Iosephus Ceredus avoient aussi assuré qu'un pied de Pente suffit sur mille pas Geometriques de longueur qui sont 5000. pieds.

Philander de Châtillon sur Seine, dans la 186. page de son Livre imprimé in octavo à Rome en l'année 1540. des Annotations sur Vitruve, dit *Longe aliter nostra atatis libratores, nam in sexcentos pedes, unum tantum pollicem depri-munt*, afin que l'Eau puisse couler.

Enfin, Petrus Catanus donne pour Axiome reçu, que sur chaque mille pas, on doit donner à l'Eau quatre onces de pente, qui

S ij

font quatre pouces en nostre langue.

En la pénultième ligne de la 138. page du dernier Extraordinaire, pour 250. lisez 2520.

COMIERS.

On donnera la suite du Traité des Lunettes dans les suivans Mercurés Extraordinaires.

Le Mot de l'Enigme de Juillet estoit le Citron. Elle a donné lieu aux Madrigaux que je vous envoie.

I.

LENIUME



sont quatre pouces en nostre langue.

I

n

L

E

e/

A

I.

A L'AUTHEUR DE L'ENIGME
DU CITRON.

Vous vantez trop dans vostre
Enigme

Les vertus de vostre Citron.

Je sçay fort bien, illustre Hégron,

Que quelquefois il nous r'anime;

Mais il ne faut sentir qu'une simple lan-
gueur.

Si vous aviez le mal de cœur

Qu'une jeune Beauté me cause,

Ma foy, vous auriez beau respirer son
odeur,

Et mesme avaler sa liqueur,

Cela n'y feroit pas grand' chose.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

JE suis un malheureux Amant,

Qui court toujours de Blonde en
Brune,

Sans jamais pouvoir en aimant

Trouver une bonne fortune.

214 Extraordinaire

*J'éprouve toutes les rigueurs
Que le Sexe en amour puisse mettre en
usage;*

*Rien n'est égal à mes malheurs,
C'est ce qui me rend si volage;
Je serois constant davantage,
Si j'obtenois quelques faveurs.*

*Je le jure à chaque Bergere,
Qui me fait languir sous sa Loy;
Mais, hélas, mes sermens ne me servent
de guère,*

*Elle paroist toujours incrédule pour moy.
Faut il n'estre pas crû sincère?*

*Je ne le cele point, cela me désespere;
Car malgré les cruels Destins,
Qui semblent par tout me poursuivre,
Quand sans amour je pourray vivre,
Un Citron sera sans pépins.*

Le mesme.

III.

M*ercure, ce sçavant Patron
Que toute nostre France estime,
Nous vient régaler d'un Citron,
En nous présentant une Enigme.*



*Ce Fruit des plus rafraîchissans,
Qu'un Malade préfere au doux jus de
la Treille,
Charme, & délecte tous nos sens,
Si vous en exceptez l'oreille.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

I V.

M*ercure, qui sçait bien que dans
la Canicule
Chacun est abbatu par l'extrême cha-
leur,
Par une bonté pure, & sans que l'on
postule,
Nous envoie un Citron pour réjouir
le cœur.*

AVICE, de Caën, Rue
de la Harpe.

V.

J*e vous l'avouë, Iris, un beau Rouge
est aimable,
Mais je ne puis vous voir estimer l'O-
ranger;*

216. *Extraordinaire*

Je trouve comme vous le Citron agréable;

Vous aimez à le voir, moy j'aime à le manger.

Le même.

VI.

D*Epuis le beau Citron que vous m'avez osté,*

Dont j'avois une extrême envie,

Tircis, je ne puis de ma vie

Vous regarder que de costé.

MICHON BEAUREGARD, ou la
Belle Chanteuse de la Rue
de la Harpe.

VII.

M*ercure nous invite aux Festins &
Banquets;*

*Et si quelqu'un de nous avoit le goust
malade,*

*Employans les Citrons à faire Limo-
nade,*

Nous pourrons en boire à longs traits.

HORDE', de Senlis.

VIII.

S*I Mercure en ce mois ne donne qu'une
Enigme,
C'est afin qu'on en fasse une plus grande
estime,
Cachant, comme elle fait, un Citron dont
l'odeur
Réjoit l'odorat, & conforte le cœur.*

SYLVIE.

IX.

A*U milieu de l'Eté nous donner un
Citron,
C'est nous faire, Mercure, un présent
agréable;
Mais qu'il vienne de Tours, de chez
Monsieur d'Hégon,
Cela me paroist incroyable;
Car à voir sa beauté, chacun le croit
égal
A tous ceux que l'on voit venir de Por-
tugal.*

La mesme.

Q. de Juillet 1684.

T.

X,

A MERCURE,

Sur ce qu'il n'a donné qu'une Enigme
le mois de Juillet.

Mercure, on gronde fort contre vostre
conduite,

Plusieurs vous ont icy traité de pares-
seux;

Mais moy qui connois bien quel est vostre
mérite,

J'ay pris vostre party d'un air fort vi-
goureux.

Cependant contraint de me taire,
Pour ne pas m'exposer à recevoir des
coups,

J'ay sçeu que le sujet qui causoit leur
courroux,

Estoit que contre l'ordinaire

Vous avez voulu retrancher

Ce qu'ils estimoient de plus cher.

Quoy donc ? ont-ils dit tous, ne donner
qu'une Enigme

Dans le Mercure de ce mois,

N'est-ce pas mériter que chacun d'une
voix
Trouve à blâmer l' Authour un sujet
légitime ?
Pourquoy donc d'abord en donner
Trois chaque mois à deviner ?
Passe pour supprimer son Enigme en
figure ;
Plusieurs assez souvent la trouvant trop
obscur ,
Luy donnoient un sens à l'envers ;
Mais que des deux qu'il donne en
Vers
Il retranche encor la dernière ,
N'est-ce pas nous donner matière
A nous déchaîner contre luy ,
Comme nous faisons aujourd'buy ?
Est-ce mépris ? est-ce paresse ?
En manque-t-il de presté à mettre sous
la Presse ?
Qu'il dise du moins le sujet
Qui luy fait changer le projet
Dont il nous avoit fait promesse ,
Afin qu'à l'avenir il rende nos esprits

T ij

220 Extraordinaire

Sçavans de son dessein, pour n'estre pas surpris.

J'ay voulu repliquer, mais d'un ton de colere

Ils m'ont empesché de le faire.

J'ay voulu parler du Citron

Que vous avez donné dās vostre Enigme unique,

Quand voyant mon dessein, un d'eux faisant la nique,

M'a dit, j'aimerois mieux ne trouver, qu'un Ciron,

Accompagné d'un Moucheron,

Que de trouver tout seul ce beau Fruit qu'on estime,

Quoy qu'il soit assez bien déguisé dans l'Enigme

De l'habile Monsieur d'Hégon.

Mercurc auroit mieux fait sans-doute de luy rendre.

Moy donc ne pouvant vous défendre Contre de si fiers Ennemis,

Je me suis vu contraint de garder le silence,

du Mercure Galant. 227

*Avec beaucoup de violence,
Sans pouvoir dire mon avis,
Pour vous justifier contre leur médisance.
Mercure, contr'eux tous prenant vos
intérêts,
Vous seul les défendrez avec un bon
succès;
Car si vous voulez leur répondre,
Je croy qu'en quatre mots vous pourrez
les confondre.*

ALCIDOR.

XI.

*C*ourage, généreux Guerriers,
Avancez à grands pas pour cueillir des
Lauriers
Dès les chauds Climats de l'Espagne;
Si le Soleil par son ardeur
Vous brûle & vous altère, elle a dans
sa Campagne
Quantité de Citrons, dont le goust, la
fraîcheur,
Modéreront bientôt votre soif violente;
Ou si vous aimez mieux le Vin,
Vous trouverez par tout ce Brûvage
divin;

222 *Extraordinaire*

Que ses Peuples saisis de crainte & d'é-
pouvante,

Auront abandonné, s'estant évanouis
Dés que vous donnerez les premières
allarmes,

Pour n'estre pas accablez sous les armes
De nostre invincible LOUIS.

Le même.

XII.

NE vanto plus, Espagne, tes
Citrons,

Mercuré nous donne assurance,

Qu'on peut en trouver dans la France,

Qui croissent dans les environs

De la Ville de Tours. Pour de belles
Grénades,

Tu ne sçaurois douter qu'elle en produi
beaucoup,

Mais qui peuvent souvent faire des es-
capades

Pour faire quelque méchant coup.

Plusieurs de tes Amis, à leurs dépens.
fort sages,

En pourroient justement rendre des témoignages.

*La Petite Assemblée A.
XIII.*

I*E n'ay pas grand besoin d'estre reconfortée,*

Grace à Dieu, j'ay l'appétit bon;

Mercury, donne ton Citron

A quelque pauvre dégoutée.

*L'AIMABLE BRUNE à l'Anagramme, Je renonce à têter,
de la Ruë du Mail.*

XIV.

L*E Citron est un peu plus pâle que
l'Aurore,*

Il est d'agréable couleur;

Autrefois il a pris sa beauté, sa fraîcheur

Au noir & chaud Climat du More;

Il naist, il vit au sein de Flore;

Dans le parfum de son odeur,

Il réjouit & la bouche & le cœur,

Festins & Festes il honore;

Cher au Malade comme au sain,

T iiiij

224 *Extraordinaire*

*Le plus critique Medecin
De sa vertu vante l'usage;
Il touche quatre des cinq sens,
Du voluptueux & du sage,
Animant les plus languissans.*

*LA BELLE NOURRITURE
du Havre.*

XV.

Q*ue le jus de Citron dont on fait
Limonnade,
Satisfait le goust d'un Malade!
Rafraîchissant la bouche, & confortant
le cœur,
Est-il de meilleure Liqueur?*

La mesme.

XVI.

M*ercure, vous avez raison,
Pour nous bien ragoûter, & nous mieux
satisfaire,
De nous envoyer du Citron;
Il a plus contenté que n'a fait la Chimere,
Qui dégoustant vos bons Amis,
A bien armé vos Ennemis.*

GYGES, du Havre.

P*Ar des Simples on peut guérir des
maladies,
Et l'on voit plus souvent les traiter par
des Fins,
Contrefaisans les Medecins,
Et qui font bien mieux leurs parties;
Mais pour un peu de mal dont vous vou-
lez guérir,
Prenez garde d'en plus souffrir,
Et d'en avaler à plein verre,
Dont vous serez jettez en terre
Par les mains de ce Charlatan,
Qui n'agit qu'à l'aveugle, ou comme un
téméraire,
Et qui fait un secret d'un Remede vul-
gaire,
Pour séduire encor mieux un Grand
qu'un Païsan.
Lors qu'un Homme sçait bien faire de
tout mystere,
Les pépins d'un Citron qu'il pourra
déguiser,
Et comme il faut préconiser,*

226 Extraordinaire

*Seront son Antidote, & le plus salutaire;
Ainsi le plus fin est dupé,*

*Qui sur toutes choses raffine,
Que mesme il ne sçait pas comme la
Medecine.*

*Ainsi dans l'Art des Arts on veut estre
trompé;*

*Mais est-il, juste Ciel! encor une Science,
Ou qui trompe le mieux, a plus de ré-
compense?*

Le mesme.

XVIII.

CONTRE LES BUVEURS.

Vous qui n'estes jamais contents,
*Si vous ne bûvez en tout temps,
Comme si vous aviez la fièvre la plus
forte;*

*Buveurs, Mercure vous exhorte
De bien recevoir son Citron;
Vous en ferez une Boisson
Pour vostre bouche intempérée.
Croyez-vous que le meilleur Vin,
Que vous chantez par tout un Remede
divin,*

du Mercure Galant. 227

*Puisse autant rafraîchir une langue
brûlée?*

*Vous le dites, vivans Tonneaux;
Mais on sçait que le Vin a coiffé vos
cerveaux,
Et que vostre raison fait trop souvent
nauffrage
Dedans cette Mer rouge, ou l'esprit de
Noé,
Quand il la découvrit, le premier fut
noyé,
Et luy fit faire apres un si sot person-
nage.*

**LA PETITE ASSEMBLEE
du Havre.**



SSSSSS SS2 SS2SS SS22

DES AVANTAGES
de la Chevelure; & si un
Vieillard qui ayant crû épouser
une Femme blonde, la trou-
ve rousse, peut estre reçu à
demander la dissolution de son
Mariage.

A MONSIEUR....

IL y a déjà pres de trois ans
que je suis retiré dans une fort
agreable Solitude, où vivant sans
ambition & sans commerce qu'a-
vec des Livres, je n'ay pour toute
compagnie que ces illustres
Morts, avec lesquels je m'entre-

tiens presque toujours. Dans le commencement que j'y fus, à peine respirois-je dans ce séjour admirable, que l'Envie vint me livrer mille fâcheux combats pour m'en déloger. Si j'eusse moins aimé la retraite, elle m'eust sans-doute attaqué moins vigoureusement; & sans une forte résistance que j'ay faite pendant deux ans, elle eust remporté sur moy une victoire qu'elle a poursuivie avec toutes sortes d'artifices. M'imaginant donc qu'elle ne me viendrait plus troubler, je commençois à goûter les douceurs d'un repos entier, & d'une tranquillité achevée, lors que Mercure m'est venu chercher jusque dans le fond de ma Solitude, pour me faire un

affront le plus insigne du monde. Il m'a pris par la barbe & par les cheveux, & me les eust tous arrachez de force, s'il n'eust pas esté pressé de partir. En me quittant, il me dit d'une maniere fort brusque, qu'il vouloit que je supprimasse cet ornement que je nourrissois avec tant de soin, & que de ce pas mesme il s'en alloit faire razer un Vieillard qui demandoit la dissolution de son Mariage, à cause que celle qu'il avoit épousée, comme ayant de beaux cheveux, avoit caché les siens qui estoient rous, sous des cheveux empruntez; qu'en suite il viendrait me retrouver pour me couper cette auguste parure qui me sèble de l'essence des Solitaires & des Medecins. A ces paroles,

Monfieur, j'ay pris l'allarme, & j'ay crû que je ne pouvois mieux m'adreffer qu'à vous, qui eftes le Favory de ce Dieu, pour le folliciter en faveur de ce pauvre Vieillard. Ne vous étonnez pas fi je m'intérefse fi fort pour luy. La confervation de ma Barbe, que je prise autant que le Grand Seigneur fait fon Turban, eft absolument attachée à fes cheveux. Employez, s'il vous plaift, voftre crédit pour mettre Mercure dans nos intérêts, & difpofez-le de grace à pefer les raifons fuivantes.

L'Architecte de l'Univers, qui vouloit mettre tout le Monde en abregé, & en faire un petit, ramaffa toutes fes beautez, & les ayant renfermées toutes ensem-

ble, il en fit naître cette admirable Créature, qu'on appelle l'Homme. Or comme ce second Ouvrage n'eust pas esté achevé, si quelque merveille du premier luy eust manqué, & qu'il estoit juste qu'il y en eust quelqu'une en ce dernier d'équivalente aux feüilles des Arbres qui font tout leur ornement, ce fut pour cela qu'il ajoûta à cette divine Créature les cheveux, qui font véritablement sa plus riche parure; & de plus, cet habile Maistre qui avoit fait une marque Royale aux Espèces les plus nobles de chaque chose, & qui ne s'estoit servy que de petits filamens, comme nous le voyons aux Lys, aux Roses, aux Aigles, & aux Lions, voulut aussi employer les

cheveux de l'Homme pour en former une riche Couronne, qui le fait reconnoître pour le Monarque de toutes les Créatures. En effet, sa chevelure luy sied si bien, & rehausse si fort sa bonne mine & sa majesté, qu'elle le fait paroître avec l'éclat d'une petite Divinité. C'est aussi pour cela que les Anciens eurent la chevelure en si grande estime, qu'ils en firent leur plus précieux ornement, & la marque de leur grandeur & de leur noblesse. Parmy les Egyptiens & les Athéniens, elle faisoit l'honneur & la gloire des Nobles. Les Grecs & les Romains ne vouloient permettre que personne la portast que leurs Sénateurs qu'ils révéroient comme des Dieux ; &

Q. de Juillet 1684.

W

parmy les Titres les plus honorables, ils n'en trouverent aucun qui convinst mieux à leur excellence, que de les appeller les Peres Conscripts chevelus. Il est si vray que les cheveux ont esté de tout temps estimez à l'égal de l'Hermine & de la Pourpre, & mesme qu'ils sont les plus anciennes marques de la Royauté, qu'il n'y avoit autrefois dans nostre auguste Monarchie que les Personnes qui naissoient parmy les Lys, qui eussent ce bel avantage que nous ne verrions à présent que sur le Chef sacré de nostre invincible Monarque, si Clodion, surnommé le Chevelu, dont il remplit si dignement le Trône, n'eust permis à ses Sujets que les Romains avoient fait ra-

zer comme des Esclaves, de les porter aussi longs que nous les portons aujourd'huy, pour les faire souvenir qu'il les avoit tirez de leur servitude, & remis dans leur premiere & naturelle franchise. Le premier des Césars, dont l'esprit & le cœur également grands nous le font respecter comme un Homme tout accompli, fit assez paroistre le cas qu'il faisoit des cheveux, lorsque de tous les Decrets que le Sénat avoit faits en sa faveur, il ne voulut accepter que celui qui luy permettoit de porter une Couronne de Laurier, & ce fut pour cacher le défaut de sa teste chauve, & pour suppléer à cet Apanage Royal, dont la Nature ne l'avoit dépouillé que pour luy

V ij

donner du mépris pour la Couronne qu'il poursuivoit avec tant d'ardeur, & qui devoit luy estre si funeste. Antonin, surnommé le Debonnaire, qui fut aussi Empereur des Romains, eut tant d'amour pour sa chevelure, que quoy que la sienne fust une des plus magnifiques, & que sans autre parure elle pust le faire cōnoistre pour le premier de son Siecle, il voulut encore y ajouter de la Limaille d'or, pour paroistre plus éclatant & plus majestueux. Le Roy Leonidas ne prit-il pas garde qu'elle le rendoit agreable à ses Amis & à ses Ennemis? Le mesme motif n'obligea-t-il pas Licurgue, un des plus sages Législateurs qui ait paru, de laisser croistre la leur à ses Concitoyens.

Homere nous assure que ces fameux Héros qui font le plus bel ornement de l'Histoire, portoient tous de longs cheveux, & il faut bien qu'ils aient quelque chose de particulier pour rehausser la beauté, & pour la mettre dans tout son jour, puis que les Filles qui ont eu en partage ce riche présent du Ciel, quelques bien faites qu'elles soient de visage, semblent n'avoir aucun agrément, si elles manquent de cette Couronne qui a tant d'empire sur les cœurs. En un mot, les cheveux me paroissent bien augustes, puis que les Dieux s'en servent comme de Diadèmes pour faire redouter leur puissance, & que Jupiter qui est comme le premier parmy les Dieux, ne

s'est jamais fait voir aux Mortels
qu'après qu'il s'estoit paré d'une
brillante Perruques.

Les grandes Ames, pour nous
donner mieux à connoître com-
bien les cheveux sont nobles, y
ont fait éclater mille petites étin-
celles qui sembloient des effu-
sions de ces substances lumineu-
ses ; & en effet, n'est-ce pas par-
my ces lueurs que les Personnes
vrayement Royales nous ont
donné des présages assurez de
leur grandeur ? N'est-ce pas par
là que Servius Tullius fit conjé-
cturer dans son bas âge, qu'il se-
roit un jour digne d'estre Roy du
plus florissant Empire du monde ?
Ces mesmes lueurs ne furent-elles
pas remarquées aux Successeurs
d'Enée ? Ce fut aussi dans les

cheveux de Lucius Martius, qu'une belle flâme éclata avec admiration dans le temps qu'il exhortoit les siens à combattre vaillamment contre Asdrubal. Enfin l'Empereur Commode ne parut-il pas parmy les Hommes comme une Divinité, à cause que ses cheveux estoient aussi brillans que les rayons dont le Pere du Jour dore la surface de la Terre.

Il est si vray que la Royauté éclate pompeusement parmy les cheveux, & qu'ils sont les marques des grands Personnages, qu'on ne fait razer les Forçats, les Femmes adulteres, & les Personnes les plus criminelles, que parce que s'estant laissez surmonter par leurs passions déreglées, on les met au nombre des

240 *Extraordinaire*

Esclaves, & on leur oste une parure qui n'est deuë qu'aux belles Ames.

Je ne m'arreste pas à réfuter au long toutes les raisons qu'on a avancées contre les cheveux, comme de peu de valeur. L'Edit de Philippe le Bon ne déroge en rien à leur noblesse; au contraire, il l'augmente d'avantage, car si ce Duc ordonna à ses Sujets de se razer, ce fut apres une maladie suspecte qu'il eut, qui luy avoit fait tomber les cheveux; de sorte que voyant qu'on se moquoit de luy, il leur fit couper les leurs par dépit, & en cela il imita Théophile Empereur de Grèce, qui estant né chauve, força ses Peuples à estre sans cheveux, sur peine d'estre
foüetez;

foiïetez ; & afin de colorer son procedé de quelque prétexte, il disoit qu'il vouloit par là rétablir la vertu des Romains , qui n'en portoient point. Je ne dis pas non plus combien les Turcs sont horribles, & tous ceux qui sont sans cheveux, & combien injustes sont les Tartares, de déclarer la guerre de temps en temps aux Chinois , pour leur faire quitter de force ces belles chevelures qui les rendent si aimables, & dont ceux-cy font tant de cas. Mais je m'en vay dire un mot en passant touchant la Barbe, qui n'est pas moins noble que les Cheveux.

S'il est hors de doute que la chevelure est la marque de nôtre grandeur, il n'est pas moins conf.

Q. de Juillet 1684. X

tant que la barbe qui n'est propre qu'à l'Homme, est l'indice de la virilité, qui luy donne la préseance dans son espee. C'est elle qui ajoûte sur son visage une nouvelle grace, & qui luy imprime un certain air grave & modeste qui le fait paroistre plein de sagesse. Les Anciens ont bien connu que les avantages qu'on en retiroit n'estoient pas médiocres, puis qu'on ne connoissoit les Philosophes & les Medecins qu'à la barbe. Platon qui est le Dieu des Sçavans, Esculape celui des Medecins, aussi-bien que le grand Hipocrate, & une infinité d'autres doctes Personna- ges, nous sont représentez avec des barbes vénérables; & Diogene qui en avoit une tres-belle,

ne pouvant souffrir qu'un Homme se fust coupé la sienne, luy dit en colere; *Quoy, croyez-vous que la Nature se soit trompée, de vous avoir fait plustost Homme que Femme?* Un vénérable Vieillard estant interrogé pourquoy il portoit la barbe si longue; *afin, dit-il, que la voyant, je ne commette rien indigne d'elle.* Un autre dit qu'il la portoit longue, pour se souvenir qu'il estoit Homme, & non pas Femme, voulant dire par là qu'elle l'avertissoit de ne rien faire que de viril & d'héroïque. Les Gaulois, dans le temps qu'ils prirent Rome, voyant les Sénateurs au milieu d'une Place, revestus de Pourpre, avec une barbe majestueuse, les prirent tous pour des Dieux, jusqu'à ce

qu'un des leurs ayant esté assez insolent pour jeter ses mains sacrileges sur la barbe d'un de ces Sénateurs, celuy-cy qui vangea cette injure à coups de baston, fit voir par cet emportement qu'il estoit Homme. Enfin le plus éloquent des Orateurs, ne pouvant persuader à ses Meurtriers par ses paroles de luy laisser la vie, leur montra avec sa main gauche cette barbe vénérable qui avoit blanchy pour le service de la République; ce qui les attendrit si fort, qu'ils n'eussent jamais eu le cœur de mettre à mort ce grand Homme, s'ils n'eussent porté le coup en fermant les yeux. En un mot, je ne suis point surpris que ceux de Cypre ayent fait le Portrait de

Vénus avec de la barbe, puis qu'ils ont voulu ajoûter à la Mere de l'Amour un ornement que le beau Sexe n'a pas obtenu des Dieux, de peur d'attirer tous nos cultes & tous nos encens.

Mais si la barbe fait l'Homme, & si on le connoist par là comme tel, la chevelure semble avoir des avantages bien plus considérables; car elle ne sert pas seulement à distinguer tous les Peuples de la terre les uns des autres, chaque Nation en ayant une particuliere, comme les Ethiopiens qui l'ont fort courte naturellement, les Espagnols fort noire, & les Allemans fort blonde; mais elle met encore une différence particuliere & spécifique d'Homme à Homme. C'est elle

X iij

qui est le grand Livre, dont les lignes mystérieuses nous apprennent son tempérament, son âge, ses vertus, aussi-bien que ses vices. C'est dans les cheveux que la vertu se produit avec pompe sous des livrées admirables. Voila pourquoy elle brille toujours sur les Testes Royales à travers un voile à fond d'or. Elle fait un Diadème d'argent sur le chef vénérable des Vicillards, & ajoute par là un nouvel éclat à leur candeur. Elle se cache par modestie, quand elle est chez des Ames sages & prudentes, sous des couleurs moins - voyantes, mais toutes tres agreables. Au contraire, les vices ne s'y font voir que sous des livrées laides & difformes. C'est ce qui est

cause que les Traistres & les Perfides, dont le cœur dément toujours ce que la langue dit, qui gratent d'une main, & qui frappent de l'autre, portent pour l'ordinaire les cheveux d'une couleur qui fait en mesme temps l'horreur & la honte de la Nature. C'est à cette sorte de cheveux qu'on connoist d'abord un Homme dont l'on doit se défier; & le Poëte en faisant le Tableau du plus grand Scélerat de son siècle, n'a pas oublié de luy mettre des cheveux roux sur la teste.

De tout cecy j'infère, que puis que les cheveux font le plus bel ornement de l'Homme, & qu'ils sont le Miroir fidelle dans lequel on voit tout son intérieur

X iiij

à découvert, on ne peut qu'estre tres.criminel d'exposer aux yeux de tout le monde une chevelure étrangere, apres s'estre fait razer la sienne, dans l'intention de tromper quelqu'un. La Belle en question qui en a usé de cette maniere, en se faisant razer les cheveux qui estoient de tres-méchât augure, & qui l'avoient sans doute déjà desservie en bien des rencontres, emprunta le voile dont les Vertus se parent pour cacher des defauts tres-considérables, & elle s'en servit pour duper le plus éclairé des Vieillards qui voyoit à travers de ces cheveux empruntez toutes les Graces & toutes les Vertus. Jugez de là combien grand est son crime, & s'il n'y a pas lieu d'une entiere

dissolution de mariage, puis qu'elle a choisy les plus beaux cheveux du monde pour tromper un Homme dont elle devoit du moins respecter l'âge, elle qui prévoyoit bien que ses cheveux naturels mettroient obstacle à cette grande conquête qu'elle méditoit, & qu'ils découvroient infailliblement des vices dont sa teste rougissoit mesme de honte. Elle emprunta la Couronne de quelque Déesse sans-doute pour mettre à couvert mille vices qui fourmilloient dans sa teste. Le Vieillard avance avec beaucoup de raison, qu'il n'a jamais eu intention de l'épouser. Il soutient, qu'il faisoit l'amour à une Blôde, & non pas à une Rouffe; que celle à qui il a donné son cœur,

avoit le chef mieux timbré que celle qu'on luy dit qu'il a épousée, & ainsi il plaira à Mercure de sa grace ordonner que la dissolution du mariage se fera; que le Vieillard remboursera à la Belle le prix de sa chevelure empruntée; que cependant inhibitions seront faites à cette Belle de porter à l'avenir aucuns cheveux qui ne luy appartiennent pas; qu'elle les laissera croistre, de mesme que le Vieillard fait les siens; & que ceux qui ont de la barbe, jouiront paisiblement du privilege de la laisser croistre, à condition pourtant qu'ils feront une Pension annuelle au Dieu Mercure, de quelque Sonnet, ou de quelqu'autre Piece d'esprit, qui s'accommode à la

gravité de leur barbe, pour estre mise, si vous le trouvez à propos, dans les Registres que vous envoyez de son ordre par toute la Terre.

LE MEDECIN SOLITAIRE,
de Tarascon en Provence.

BOUQUET AU ROY,
pour le jour de S. Louis.

Que les Fleurs sous tes pas renaissent tous les jours,
Que le Ciel en tout temps t'offre mille Couronnes;
De l'Aigle audacieux ton Bras borne le cours,
D'Alcide ton Nom seul fait trembler les Colonnes;
Et lors qu'un fier Destin dont l'Univers dépend,

252 *Extraordinaire*

*Luy font sentir pour toy les fureurs de
la Guerre,
Tu l'étouffes, LOUIS, & ta gloire
répand
Le repos sur toute la Terre.*

*Ces Vers, qui sont d'une Dame de
qualité, ont donné lieu à une Per-
sonne que sa capacité rend illustre,
d'ajouter à sa Pensée ce que vous
verrez dans ceux qui suivent.*

Q*ue de Fleurs naissent sous tes
pas!
Que le Ciel en ce jour vient t'offrir de
Couronnes!
Tout révere ton Nom, & le poids de
ton Bras
Fait trembler d'un Héros les superbes
Colonnes.
L'Aigle s'en épouvante, & le Nort en
suspens*

*N'attend que de toy seul, ou la Trêve,
ou la Guerre.*

*Qu'il est grand d'abaisser ces orgueilleux
Titans,*

*Et d'avoir en tes mains tout le sort de
la Terre!*

*Peuples, vivez heureux sous un Regne
si doux,*

*Que vos jours fortunés vous soient des
jours de Feste,*

*LOUIS sous les Lauriers qui couron-
nent sa Teste,*

*A des Adorateurs, & n'a plus de Jä-
loux.*



2SSSS2SSSS.2SS2SSSS

PARAPHRASE SUR
LE PSEAUME
Domine prabasti me.

MOnarque tout puissant, qui lance
le Tonnerre,

Et de qui les regards des tenebres vain-
queurs

Percent en un moment le centre de la
Terre,

La nuit de l'avenir, & l'abîme des
cœurs;

Soit levé, soit assis, je ne fais, ny ne
pense

Rien de qui le secret trompe ta connois-
sance.

Tu comptes dans le Ciel le nombre de
mes pas,

Tu lis dans les desseins que je n'ay point
encore,

Mon Dieu, tu me connois alors que je
t'ignore,
Et tu vois sans erreur mesme ce qui n'est
pas.



La parole, Seigneur, cette image légère
Où l'on voit nos desirs & nos intentions,
Fille de l'air qui meurt dans le sein de
son Pere,
Qui d'esprit en esprit porte nos passions,
Par un vol avancé devant toy vient
paroistre
Avant que sur ma langue elle com-
mence à naître,
Qu'elle apprenne en ma bouche à former
ses accens,
Et qu'estant de mon cœur sur mes lèvres
conduite,
Elle coure au dehors, & prenne dans
sa fuite
Cet invisible corps qui la découvre aux
sens.



Le passé, l'avenir, sont pour toy mesme
chose;

Le présent qui pour nous s'écoule comme
l'eau,

D'un pied ferme & constant devant toy
se repose;

Rien pour toy ne vieillit, & rien ne t'est
nouveau.

Et comme si le feu de tes yeux adora-
bles

Consumoit les defauts des objets périf-
sables,

Et les faisoit changer de nature & de
toy,

Un amas de poussiere, une masse d'ar-
gile,

Un ouvrage mortel, inconstant, & fra-
gile,

Est dans ta connoissance immortel comme
toy.



O Science, ô Soleil, qui jette des lu-
mieres

du Mercure Galant. 257,

Dont l'éclat m'ébloïit au lieu de m'éclairer,

Je baisse en t'admirant mes debiles paupieres,

Et sçais que sans te voir il te faut adorer.

Je t'apperçois de loin, mais l'amour qui m'emporte,

Pour aller jusqu'à toy, n'a pas l'aile assez forte,

Tout l'effort des Humains n'y sçauroit arriver,

Et qui croit de soy-mesme en avoir la puissance,

Joint le crime au defect, l'orgueil à l'ignorance,

Et retombe plus bas, en voulant s'élever.



Donc, ô Dieu qui vois tout, en tous lieux, à toute heure,

En ta juste fureur je te fuirois en vain;

Q. de Juillet 1684. Y.

258 *Extraordinaire*

*Si je cherche aux Enfers une obscure
demeure,
Je te trouve aux Enfers les armes à la
main.
Que si je monte au Ciel, le Ciel n'a point
de place,
Où je ne te rencontre, & ne lise en ta
face
L'Arrest du châtimēt que j'auray
mérité;
Et par un nouveau sort j'y verray ta
justice
Changer le Lieu de gloire en un Lieu
de suplice,
Et partager l'Empire avecque ta
bonté.*



*Non, si de ton courroux j'excite la tem-
peste,
L'Aube, ny le Couchant, le Midy, ny
le Nort,
N'auront point pour cacher, ou défendre
ma teste,*

*D'alîme assez profond, ny d'azile assez
fort.*

*Quand je pourrois voler plus vîste que
l'Aurore,*

*La Foudre de tes mains, d'un vol plus
vîste encore,*

*Sçauroit bien me poursuivre, & m'at-
teindre en tous lieux;*

*Et quand je descendrois dans le plus
creux de l'Onde,*

*Où s'éteint chaque jour la lumière du
Monde,*

*J'y serois découvert par celle de tes
yeux.*



*Ces yeux portent le jour dans les plus
noires ombres,*

*Et d'un frivole espoir je flatte mes de-
sirs,*

*Si je crois que la nuit avec ses voiles
sombres*

*Dérobe à tes regards mes injustes plai-
sirs.*

Y ij

260 Extraordinaire

Ta clarté ne vient point d'une flâme
étrangere,
A toute heure tu vois l'un & l'autre
hémisphere,
Sans aide & sans besoin de l'Astre qui
nous luit?
Toy-mesme es ton Soleil, mais un Soleil
sans tache,
A qui rien n'est caché, qui jamais ne se
cache
Ny l'Eté, ny l'Hyver, ny le jour, ny
la nuit.



Mais dois-je m'étonner, si tu vois sans
nuage
Les plus profonds secrets de l'esprit &
du corps?
Comme un docte Artisan tu peux de ton
Ouvrage
Prévoir les mouvemens en voyant ses
ressorts.
C'est toy de qui la main me fit d'un peu
de cendre,

C'est par toy que ma peau sur mes os
vint s'étendre,
Et c'est là le chef-d'œuvre où je veux
t'admirer;
Je me perds quand je pense à ta beauté
suprême,
Et me trouvant alors au dessous de moy-
mesme,
Je retourne au néant dont tu m'as sçeu
tirer.



Seigneur, tu vois ma chair, mes muscles,
mes arteres,
Se former, s'assembler, se placer en leur
rang;
Tu vois s'unir en moy des qualitez con-
traires,
Tu vois durcir mes os, tu vois couler mon
sang;
Tu vois mes petits bras dessous leur
tendre écorce,
Pour me pousser au jour, faire essay de
leur force.

*Et rompant leur prison, chercher un
 autre lieu;
 Tu vois de tout mon corps l'admirable
 structure,
 Dont l'Art découvre assez l'Authheur
 de la Nature,
 Et rend l'Homme la preuve & l'image
 d'un Dieu.*



*Quand je n'estois encor qu'une masse
 pesante,
 Que d'une main parfaite un Ouvrage
 imparfait,
 Mort encore, & couvert d'une tombe
 vivante,
 Et qu'à peine de l'Homme avois-je un
 foible trait,
 Tu voyois chaque jour joindre un Estre
 à mon Estre,
 Tu voyois tout mon corps avant le temps
 paroistre
 Dans le Livre où tu fis le plan de l'U-
 nivers,*

Où tu lis du futur les Histoires fidelles,
Et de qui la Nature imite les Mo-
delles,
Lors qu'elle veut former ses miracles
divers.



Que ce penser est doux! qu'il me plaist!
qu'il m'enflâme!

Science de mon Dieu, beaux trésors de
clartez,

Que les chaînes du corps sont pesantes à
l'ame,

Qui n'aspire qu'à voir ces celestes beau-
tez!

Mais en vain sur la terre y voudrois-je
prétendre,

Tout ce que je comprends, c'est qu'on ne
peut comprendre

Tes divines grandeurs sans un divin
secours;

Et qui voudroit compter tes actions pro-
fondes,

Certes voudroit compter les sablons &
les ondes.

264 Extraordinaire

Dont l'une & l'autre Mer fait son lit
& son cours,



Où sans-doute, Seigneur, ta seconde
science

Est un vaste Ocean sans rivage & sans
fonds;

Dans les secrets détours de ta grandeur
immense,

Je m'égare toujours, toujours je me con-
fonds.

Quand j'ay passé la nuit dans cette noble
étude,

A la fin pour tout fruit de mon inquié-
tude,

Je connois ma foiblesse & ma temé-
rité,

Je ne vois goutte au reste, & la jeune
Courrière

Qui dans son Char brillant ramene la
lumière,

Me rencontre & me laisse en cette ob-
scurité.



Pourquoy donc ton courroux veut-il d'au-
tres victimes
Que ces cœurs endurcis, ces aveugles
pervers,
Qui t'estiment aveugle, & pensent que
leurs crimes
Doivent estre impunis parce qu'ils sont
converts?
Extermine, mon Dieu, cette maudite
engeance
Dont l'impudente erreur attaque ta
science,
Croit te lier les bras en se fermant les
yeux;
Elle t'ose assaillir, rends-luy guerre pour
guerre,
Et que tes yeux sacrez viennent purger
la Terre
De ces Monstres d'Enfer qui combattent
les Cieux.



Fuyez bien loin de moy, fuyez, race exé-
crable,

Q. de Juillet 1684.

Z.

Dont la cruelle main égorge l'Inno-
cent,

Cependant que la bouche encore plus
coupable

Ose bien prendre en vain le nom du
Tout-puissant.

Vostre malice entasse injure sur injure;
Malheureux, vous joignez le blasphème
au parjure,

Et le langage impie au langage men-
teur;

C'est peu de perdre l'Homme; & comme
si l'Ouvrage

N'étoit pas un objet digne de vostre
rage,

Autant que vous pouvez vous détruisez
l'Auteur,



Je hais tous les méchans, & souffre un
mal extrême

Quand je les vois remplis ou d'honneur,
ou de biens;

Où je les hais, Seigneur, à cause que
je t'aime,

Je suis leur ennemy parce qu'ils sont les
tiens.

Je m'esle en mon esprit l'amour & la
colere,

J'ay fait vœu de leur nuire autant que de
te plaire,

Dans ce double desir je me sens con-
sumer,

Et l'ardeur qui pour toy m'échauffe le
courage,

Voit avecque regret que la haine par-
tage

Un cœur qui sans réserve est tout fait
pour t'aimer.



Que si tu peux douter du zele qui me
touche,

Je viens au Tribunal à qui tout est
soumis;

Interroge mon cœur, vois s'il dément ma
bouche,

S'il est d'intelligence avec tes Ennemis,

Et si les condamnant, moy-mesme je
t'offence,

Z ij

*J'ay déjà contre moy prononcé ma Sen-
tence,*

*Viens-t'en l'exécuter, viens terminer
mon sort,*

*Et qu'après mille maux l'ame me soit
ravie,*

*Pour exemple aux Humains qu'une
méchante vie*

*Enfante avec douleur une funeste
mort.*

DE LAUNAY, Prestre de
S. Saturnin de Tours.

*Voicy Madame, un Dialogue de
Morts que vous ne trouverez pas
dans les deux Parties qu'on en a im-
primées. Il est mêlé de Morale &
d'Histoire, & je le tiens d'un G'n-
til-homme de Bourgogne, qui ne vous
est pas inconnu. Ces sortes de Pieces
sont divertissantes & d'instruction,
& je ne doute point que celle-cy ne
m'en attire d'autres.*

2255:52552555:2255



DIALOGUE

DE MORTS.

MATHIEU DE VIENNE,
Maréchal de Bourgogne, puis
de France.

JEAN DE VIENNE,
Amiral.

MATHIEU DE VIENNE.

ENfin, vous voila, M^r l'Amiral, vous soyez le bien venu. Il y a longtems qu'on vous attend ; & si les Braves qui périrent à vos côtez dans la défence de Calais, comptent juste, leur arrivée a précédé la vostre, de cin-

Z iij

quante années toutes entieres. Ce grand intervalle ne les empesche pourtant pas d'estre toûjours charmez de vostre intrépidité, & de la généreuse résolution que vous pristes, malgré onze mois de Siege & de famine, d'estre plutôt fait prisonnier de guerre, que de vous rendre. Je leur ay appris la blessure que vous receustes il y a quinze ans, dans l'assaut que vous donnastes à Bourbourg, & dont vous manquastes de mourir. Sans cela, je pense qu'ils vous auroient crû invulnerable & immortel.

JEAN DE VIENNE.

A ne vous rien déguiser, j'ay toûjours couru aux occasions, comme si j'avois esté l'un & l'autre. L'Europe & l'Afrique, la

Terre & la Mer, en peuvent porter témoignage ; & il me semble mesme que je dois la longueur de ma vie à cette hardiesse , qui m'a toujours fait affronter la Mort , par tout elle s'est présentée avec quelque gloire pour moy.

MATHIEU DE VIENNE.

Il est vray qu'on est bien trompé de s'imaginer. qu'il faille se tenir à l'abry des dangers , pour parvenir à de longues années ; & ce qui est surprenant , c'est qu'on ne peut se défaire de cette erreur , quoy qu'on ait chaque jour devant les yeux , des Gens de guerre & de mer aussi âgez que des Gens de Ville & de Cabinet ; & qu'on juge bien que si le nombre des uns est plus petit

Z iiij

que celuy des autres , c'est qu'il y en a moins aussi qui s'embarquent, & qui prennent les armes. Je me suis vû vingt fois exposé à mille traits mortels , sans avoir jamais esté blessé d'un seul ; & lors que je n'avois plus rien à craindre , que j'estois dans mon lit , au milieu de ma famille , en assurance contre toutes sortes d'Ennemis , une petite fièvre est venuë qui m'a ravy ce qu'un million d'Hommes n'avoit pû m'ôter.

JEAN DE VIENNE.

Je croyois en verité que vous n'échaperiez pas de la Bataille de Rosebec. Jamais personne ne courut tant de hazards. Vous commandastes & combatîtes par tout , & vous fustes presque le

seul que les Vaincus distinguerent. Mais quoy ! la Mort est de l'humeur des Payfans , elle insulte ceux qui la craignent, & respecte ceux qui la bravent.

MATHIEU DE VIENNE.

Difons plutôt ce qu'on entend dire icy à toute heure , que nos jours font comptez , & qu'il ne dépend non plus de nous d'en abreger le nombre, que de l'augmenter.

JEAN DE VIENNE.

J'avouë que la vie a ses bornes réglées, comme la mer a les siennes, & qu'on ne peut non plus qu'elle aller au delà , ou demeurer en chemin. Neanmoins comme on aime à se flater, il me semble que si je ne me fusse pas trouvé à la Bataille que les Fran-

çois viennent de perdre en Hongrie contre les Turcs , je verrois encore luire le Soleil.

• MATHIEU DE VIENNE.

Flaterie ordinaire , & fort vaine. Vostre temps de mourir estoit venu ; & par conséquent celuy de marcher au lieu où la Mort vous attendoit. Sans cela, vous seriez-vous jamais avisé d'aller en Hongrie à quatre-vingt-ans ? non sans doute. Mais la voix se fit ouïr à vostre cœur, elle l'appella à ce rendez-vous, il auroit inutilement refusé de la suivre, elle sçait persuader & se faire obeïr.

JEAN DE VIENNE.

Il ne luy a pas esté difficile de m'attirer ; l'occasion estoit trop belle , & si le voyage m'a poussé

plus loin que je ne pensois , je ne suis pas fâché de l'avoir fait. N'estoit-il pas temps que je quittasse la vie ? Je ne faisois plus rien au monde , tout me chagrinoit. En verité le grand âge est une étrange affaire. C'est un fardeau d'Epines sur le dos d'un Voyageur, il charge, il pique, il ne fait qu'incommoder.

MATHIEU DE VIENNE.

Hé quoy ? il n'y a pas douze ans que vous faisiez la guerre & l'amour en Ecosse , à toutes restes. Seriez-vous décheu de cette grande vigueur , en si peu de temps ?

JEAN DE VIENNE.

Je juge , à vous entendre, qu'on apporte icy d'aussi fausses nouvelles qu'ailleurs. Il est vray

qu'en ce temps-là , je fis la guerre aux Anglois , avec des commencemens assez heureux ; mais pour l'amour , je ne m'y attachay que par politique , la passion n'y eut point de part , mon âge l'eust mal secondée. Neanmoins le bruit courut que le changement qui arriva au bonheur de mes armes , estoit causé par cet amusement , comme si les armes n'estoient pas journalieres , & la fortune inconstante. Ajoûtez à cela que le Connestable Clisson devoit venir faire une diversion , pour empêcher que toutes les forces d'Angleterre ne me tombassent sur les bras , & que le Duc de Bretagne l'arrestât prisonnier lors qu'il pensoit se mettre à la voile ; de sorte que

je fus privé de ce secours , qui m'estoit nécessaire pour bien achever , ce que j'avois assez bien commencé.

MATHIEU DE VIENNE.

Je m'estois laissé persuader comme les autres , que la galanterie qui a toujours esté si naturelle à nostre Maison , vous avoit dérobé quelques soins , pour les donner à la Belle dont on parloit.

JEAN DE VIENNE.

Les soins que j'eus de plaire , n'empescherent point ceux que je devois à l'Armée que je commandois ; & bien loin de me nuire , ils me firent recevoir des avis qui me faciliterent la défaite de quelques Troupes , & la prise mesme de quelques Places,

qu'on tenoit imprenables. Mais qui pût jamais se soustraire aux traits de la médifance & de l'envie? personne que je fçache.

MATHIEU DE VIENNE.

Il est sûr qu'elles empoisonnent toujours autant qu'elles peuvent, la bonne conduite, les belles actions, & les grandes vertus, & que les Heros font encore plus exposez à ces pestes, que les autres Hommes. Toutesfois je ne m'estois pas défié d'elles en cette occasion, je vous en fais mes excuses.

JEAN DE VIENNE.

Ma mort ne fera peut-estre pas exempte de leur malice, non plus que ma vie. Je puis pourtant fans mentir la dire belle, autant qu'heureuse, puis qu'elle est

arrivée dans une rencontre , où
je combattois pour nostre Reli-
gion , & où j'ay eu la gloire d'en
conserver l'Etendart entre mes
bras , encore après ma chute.

MATHIEU DE VIENNE.

Le temps est amy de la verité;
il dissipe tost ou tard les nuages
de l'imposture , & fait justice au
merite. Il n'y a personne qui ne
souhaitast de vivre & de mourir,
comme vous. Plust au Ciel qu'il
me fust permis de revoir le jour,
à pareille condition , je m'estime-
rois le plus heureux des Morts.

JEAN DE VIENNE.

La maniere dont vous parlez,
me fait croire que vous ne sçavez
pas mes malheurs , ou que vous
ne voulez pas vous en souvenir.
Mes Enfans ne vous ont-ils pas
conté leur fortune?

MATHIEU DE VIENNE.

Vos Enfans ? sont-ils icy ? je ne les ay point vûs.

JEAN DE VIENNE.

Apprenez donc qu'il n'y a pas encore six ans , que je commanday sous le Duc de Bourbon, l'Armée qui fut envoyée en Afrique. Nous y assiegeâmes Tunis, & réduisîmes les fiers Corsaires à demander la Paix, à laisser nostre Commerce libre, à ne plus courir nos Costes, à rendre tous les Esclaves Chrétiens, & à payer les frais de la guerre. Mes deux Fils contribuerent à cét heureux succez , par plusieurs belles actions qu'ils firent durant le Siege. A mon retour en France, je pris résolution de leur donner ma Charge, à quoy aussi bien je

ne me trouvois plus guere propre.
Le Roy agréa ma démission.
L'un & l'autre fut fait Amiral.
Cela n'estoit pas sans exemple.
La Trimouille, comme vous sçavez, l'avoit esté quelque temps avec moy. Mon Fils aîné entra dans l'exercice de la Charge, la premiere année, & s'en acquitta avec honneur; son Frere y entra la seconde, & fit bien son devoir. Tous deux me donnerent beaucoup de satisfaction, & je m'estimois aussi heureux que vous me l'avez cru. Mais que le bonheur des Hommes est passager ! J'appris la troisiéme année, que je n'avois plus d'Enfans. L'un perit sur mer par un naufrage, & l'autre à la chasse par une chute. Je vous laisse à juger de ma dou-

Q. de Juillet 1684. Aa

leur à ces funestes nouvelles ; on me les apporta presque en mesme temps. Le Roy me rendir ma Charge, & j'en suis mort revestu. Helas ! j'aurois bien mieux aimé mourir avec la qualité de Pere, qu'avec celle d'Amiral.

MATHIEU DE VIENNE.

Je ne sçavois rien de ces tristes événemens, & je m'étonne que vos deux jeunes Morts ne se soient pas montrez à moy. Peut-estre que le nom que je porte sans exemple dans nostre Maison, m'a déguisé à eux.

JEAN DE VIENNE.

Cela pourroit bien estre. Il les faut chercher, nous en sçaurons la verité. Ils ne seront pas surpris de me voir, puis qu'il y a long-temps que je devrois estre

venu ; mais ils verront un grand nombre de Personnes de leur connoissance, qu'ils n'avoient pas lieu d'attendre si-tost que moy. Il me fâcheroit fort que le Comte de Nevers fust du nombre. Ce jeune Prince avoit esté recommandé par le Duc son Pere , à Couffy & à moy. Je ne sçay ce qu'il est devenu. Nostre Armée estoit partagée en trois ; il conduisoit le Corps de Bataille, & moy l'Arrieregarde ; mais Philippe d'Artois nostre Connestable qui commandoit l'Avantgarde , n'a point voulu écouter d'autres conseils que ceux de son impetuosité & de sa présomption. Il a donné sans attendre la jonction des Troupes de Hongrie, d'Allemagne, & de Pologne, qui

Aa ij

marchoient sur nos pas. Il l'a fallu suivre , & il est cause que nous avons esté envelopez par les Turcs , vingt fois plus forts que nous , & que toute nostre Armée a esté taillée en pièces.

MATHIEU DE VIENNE.

Voila un grand malheur pour la Religion & pour la France. Le Connestable a grand tort; mais le Ciel ne laisse rien d'impuny , ce doit estre nostre consolation.

JEAN DE VIENNE.

Je commence à me sentir de la force d'esprit qu'on attribué aux Habitans de ces lieux , & je vois que je me consoleray aisément de toutes choses.

MATHIEU DE VIENNE.

On n'a pour cela qu'à croi-

re qu'il en est des autres événemens, comme de la mort, & qu'ils ont comme elle, des règles infaillibles & inévitables.

JEAN DE VIENNE.

Il est vray qu'un peu de créance au destin, adoucit bien des afflictions. Il ne faut pourtant pas en tant prendre, que le franc arbitre ait lieu de s'en plaindre. Mais allons chercher mes Enfans, la Nature m'y fait penser, & n'oublions pas les Braves de Calais, puis que la reconnoissance veut qu'on se souviennne de ceux qui se souviennent de nous.

Le recit que Jean de Vienne fait de sa Charge & de sa Famille, est fondé en partie, sur le témoignage

de Dupleix , qui dit que le Sieur de la Trimoüille estoit Amiral en 1380. bien que Gollut , Paradin , & Messieurs de Sainte Marthe , donnent cette dignité à Jean de Vienne depuis 1373. jusques en 1396. temps de sa mort , & qu'ils fassent mesme mention de luy en cette qualité , pendant cette année 1380. Il est encore fondé sur ce que Messieurs de Sainte Marthe luy donnent un Fils appelé Pierre , Amiral en 1393. & Nicoles Gibles , un nommé Jean , comme luy aussi Amiral ; bien que Guichenon dise qu'il n'eut qu'un Fils unique , & mesme appelé Philippe , & que le Feron compte Pierre & Jean , pour une seule Personne ; & enfin sur ce que Gollut ne luy fait point laisser d'Enfans. Au reste Dupleix le qualifie hardy Chevalier , & grand Ca-

pitaine, & à juste titre, comme ses actions en font foy.

Le Mot de la premiere Enigme du mois d'Aoust, estoit le Chapon. Voicy les Explications en Vers que j'en ay reçues.

I.

E Unique friand & charnu,
Meuble de Bassecourt, Animal acos-
table,

Chapon, soyez le bienvenu,
Chacun vous souhaite à sa table;
On se fait un honneur, aussi-bien qu'un
plaisir.

De vous décroter à loisir.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

LE mois passé j'estois malade;
Mais Mercure, ce Dieu si bon,
Connoissant que pour moy chaque Mois
estoit fade,

*Me fit présent d'un beau Citron.
 J'ay bien des graces à luy rendre;
 Voyant que je me rétablis,
 Il m'envoie un Chapon qui n'est que
 de Paris,
 Mais qui ne laisse pas d'estre agreable
 & tendre.*

AVICE, de Caën, Ruë
 de la Harpe.

III.

MERCURE, tu manques de sens,
 On voit par ton peu d'ordre à faire tes
 présens
 Cent Personnes embarrassées;
 On voudroit manger du Chapon,
 Mais ayant tâté du Citron,
 On a les dents trop agacées.

Le mesme.

IV.

C'Est aujourd'huy, charmant
 Mercure,
 Qu'on vous chérit plus que jamais,
 Puis que par de nouveaux bienfaits
 Vous nous donnez la nourriture.

*L'esprit trouve chez vous de quoy se
contenter*

Par mille agreables nouvelles;

Le corps qui ne peut résister

Sans pasture matérielle,

Vous remercie avec raison

De le régaler d'un Chapon.

Mademoiselle DE LA MOTTE,
de Rennes en Bretagne.

V.

M*ercure, qui se plaist souvent à
régaler,*

Fait en tous lieux de luy parler;

*De ses Fruits merveilleux remarquez
l'abondance,*

*De ses Vins délicats goûtez bien l'ex-
cellence,*

*Et dans ses Mets fréquens que n'a-t-il
pas de bon?*

Mais comme en son dernier Régale

Il ne prétend pas qu'on l'égle,

*Où pourroit-on trouver un plus friand
Chapon?*

RAULT, de Roüen.

Q. de Juillet 1684. Bb

VI.

ON a bien dit, qu'un ventre à
jeun
N'entend point de bon gré les plus belles
paroles;
Les plus utiles sont frivoles,
Elles n'ont rien que d'importun;
Aussi, quoy que Mercure ait dit & fait
merveille,
Nous avons tous fermé l'oreille,
Et refusé l'attention
A ses discours, à ses nouvelles,
Pour ouvrir l'estomach à son friand
Chapon,
Tant la faim met l'esprit dans la distra-
ction,
Mesme empesche les plus fidelles,
Et les plus curieux, d'écouter bien
raison.

LA PETITE ASSEMBLEE
du Havre.

VII.

Votre Enigme tenoit mon esprit
étonné,

Et le Prophete couronné

M'a fait en y resvant uider trois fois
ma Coupe;

Mais à la fin j'ay deviné

Qu'on le mettoit sur une Soupe.

MAUMOUSSEAU, Procureur
à Tours.

VIII.

Dans le besoin, qu'un Amy sert!

J'avois jeûné, Mercure, & j'avois bien
souffert.

De la faim. Cette dure Hôtesse,

Qui des Grands & Petits est souvent la
Maîtresse,

Les tue & les abat, mesme sans coup
fraper,

Assiégeant par dedans tous ceux qu'elle
veut prendre,

Elle me vouloit attraper,

Et je n'en pouvois plus, enfin j'allois me
rendre,

Bb ij

292 Extraordinaire

*Quand j'ay reçu vostre Chapon.
Qu'il estoit excellent! Aussi je vous pro-
teste*

*Que je n'en ay point fait de reste;
Je n'en crains point de mal, ny d'indi-
gestion.*

GYGES, du Havre.

IX.

Q*uel est cet Eunuque Prophete?
Est-ce un Chapon que l'on appelle ainsy?
Beaucoup s'en mettent en soucy;
D'où vient qu'il n'a plus tant de
creste?*

*Est-ce qu'il n'a plus de datif?
Qu'il a souffert un ablatif,
Par un retranchement des pieces mari-
tales,*

*Et qui sont les fondamentales
De la bien saine & droite intention?
Oüy; mais répond Catin, qui cherche en
tout droiture,*

*Pourquoy détruire ainsi Nature,
Et faire d'un bon Coq un difame Cha-
pon?*

du Mercure Galant. 293

*Belle, apprenez qu'il est plus tendre,
D'un meilleur goust, & plus mollet.*

*N'importe, a-t-elle dit, je n'y peux con-
descendre,*

*Un bon Cog me plaist mieux, fust-il un
pen duret. Le mesme.*

X.

***I**E sçavois bien qu'à la peinture
Je devinerois la nature
De ce Prophete abâtardy;
Dans un Repas il est de mise,
Et j'en dois manger d'un Mardy
Chez l'incomparable Denise,*

LE CLERC DE BUSSY.

XI.

***O**N dit que les Clapons du Mans
Sont exc. l'ens;
Mais je vous jure,
Divin Mercure,
Que les Brétons
Sont aussi bons
Et délicats, je vous assure.*

*La meilleure des Femmes de la
Ruë S. Louïs de Vitré en Bretagne.*

Bb *ijj*

XII.

Mercure n'a pas de raison,
 Je n'approuve pas son mélange.
 Il nous fait présent d'un Chapon;
 Mais comment veut-il qu'on le mange?
 Il devoit l'autre mois, au lieu de son
 Citron,

Nous donner quelque belle Orange.

L'aimable Minerve, ou l'Ecueil
 des Esprits, de la Rue
 Gervais-Laurens.

XIII.

CE qu'on dit de la faim, & d'un
 grand appétit,
 Qu'il allonge les dents, & retrécit le
 ventre,
 Qu'il accourcit la langue, & détourne
 l'esprit
 Des subtiles clartez où quelquefois il
 entre,
 Je le souffrois en moy, lors que vostre
 Chapon
 Me fut hyer apporté; Mercure, il estoit
 bon,

Et j'espérois en faire grande chere;
Mais hélas! je n'en tâtay guère.
Il se trouva chez moy trois ou quatre
Mangears,
Qui pour mon appétit n'eurent aucuns
égards;
Je me mis par malheur entre Scylle, &
Charybde,
Gouffres qui devoient, rien n'estoit plus
avide,
Ils l'estoient plus que des Sergens:
A peine j'en goûtay. Qu'il est bien vé-
ritable,
Que pour se régaler à table,
La bonne Saussé est, peu de Gens.

LE BELLE NOURRITURE,
du Havre.

XIV.

Faut-il pour deviner vostre première
Enigme,
Aller chercher un Mot de Paris au
Japon?
Non, je croy qu'il suffit que je trouve
en ma rime

Bb iij

*Le véritable sens tomber sur un Cha-
pon.*

ALCIDOR.

XV.

Q*ue Mercure est habile à faire toute
chose !*

Si dans un mois il nous propose

Une Enigme sur le Citron,

Il nous présente dans la suite

*Ce qu'on estime au Mans , un bon &
gros Chapon.*

Le même.

*Ceux qui ont trouvé ce même Mot,
sont Messieurs de la Croix, de Tours;
L'Abbé Balandon; De la Rocheroaxe;
Sousmaître, de Narbonne; Cochiot,
de Senlis; De L'hospital, du Grenier
à Sel de Paris; Le Blond, d'Evreux;
Loubers, d'Alby; Mesdemoiselles
de Rostain, & du Fresne; Made-
moiselle Rance, de l'Hostel de Gré-*

*quy; Le Provincial dévalisé; Le
Berger de Lemnos; Tamiriste; La
Donna Victoria, de la Ruë de la
vieille Draperie; La belle Chapelieres;
& l'aimable Minerve, de la Ruë
Gervais-Laurens.*

*On ne m'a envoyé que les cinq
Explications suivantes sur la seconde
Enigme, dont le Mot estoit le Dia-
ble.*

I.

L'*Ange rempli d'orgueil, cet Esprit
si sublime,
Que Dieu précipita du Ciel dans les
Enfers,
Satan, que l'Eternel tient lié dans ses
fers,
Mercure, est le vray sens de la seconde
Enigme.*

*La meilleure des Femmes
de la Ruë S. Loüis de
Vitré en Bretagne.*

DEpuis que je suis amoureux,
Je ne fais que languir sans cesse;
Tout me déplaist, & tout me blesse,
Et je ne sçay ce que je veux.
Dans les plus beaux jeux je m'ennuye,
On me chagrine quand on rit;
Je voudrois que chacun souffrit
Les maux dont mon ame est saisie.
Je suis à moy-mesme importun,
Et par un malheur trop commun,
Je ne sens tous ces maux que pour une
Inhumaine,
Que je trouve toujours insensible à ma
peine.
N'en seray-je jamais dehors?
Rien n'est égal à mon martyre;
Quand l'Amour dans un cœur établit son
empire,
Il vaudroit tout autant avoir le Diable
au corps.
Si Philis ne veut pas soulager mes trans-
ports,
Lassé d'un si rude esclavage,

*Je vais faire tous mes effort;
Pour ne l'aimer pas davantage.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

III.

Q*Voy, ces qualitez, ces talens
Tant opposez que l'on fait naître,
Sans pécher contre le bon sens,
Se trouveront dans un seul Estre?
Ma foy, je ne le conçois pas,
Cette Enigme n'est qu'un apas,
Et je n'y voy nul sens probable.
Oüy, je renonce à l'expliquer,
Et je ne connois que le Diable
Auquel on puisse l'appliquer.*

DES DOUZE.

IV.

N*ous demandions, Mercur, & nous
avions sujet,
Deux Enigmes ce mois; vous avez satisfait,
Mais on ne sçait, ma foy, souvent ce
qu'on demande.
Que la seconde icy le fait bien éprouver!
La contrariété qu'on y voit est si grande.*

300 Extraordinaire

Qu'on n'en sçait le vray sens : le pourra-
t-on trouver ?

Le Prophete du Iour vanté dans la pre-
miere,

Que l'on a bientost reconnu,
A beau prédire, il est pour elle sans lu-
miere,

Et de plus fins que luy n'ont pas plus de
vertu.

Pour moy, j'en ay grondé; pardon, si c'est
un crime;

M'ayant si fatigué l'esprit,
I'en ay dit mesme par dépit,
Pourquoy tant se gêner ? Diable soit de
l'Enigme. GYGES, du Havre.

V.

ME trompay-je, Mercure, apres
avoir rêvé

Sur la seconde Enigme, ou seroit-il
croyable

Que ce fust le Portrait du Diable,
Ce malheureux, ce reprouvé ?

Si c'est là son vray sens, Dieu qu'il est
effroyable ! ALCIDOR.

*Ce mesme Mot a esté trouvé par
le Marquis de l'Esclanche, de Mou-
lins en Bourbonnois; Chevalier; Le
gros Thierar, Mary de la Belle; &
les Pescheurs de l'Etang de Ligniere.*

*J'ajoute quelques Madrigaux sur
les deux Enigmes.*

I.

VOstre Chapon, divin Courrier,
N'est ny du Mans, ny de Palier,
Il me semble d'un goust trop fin, trop
agreable,

Enfin je le trouve fort bon.

*Il n'est point, pour le rendre encore plus
estimable,*

De trop dure digestion,

Mais il fait rêver, c'est le Diable.

DIEREVILLE, de Pontlevesque.

II.

VOstre Chapon, *Mercur*e, est fort
maigre & fort grêle;

Mais je ne m'en étonne pas,

*Pour en voir en Eté de plus gros, de plus
gras,*

Il faut que le Diable s'en mêle.

Le même

D

III.

*Es deux Enigmes du mois d'Aoust
Plusieurs auront trouvé le régalé admi-
rable;*

*Chacun a son avis, mais enfin à mon
goust*

Le Chapon ne vaut pas le Diable.

IV.

M *ercure, ton Chapon m'estoit fort
agréable,*

Et je l'avois pris de bon cœur;

Mais si-tôt que je vis le Diable,

*Il me tomba des mains, tant j'en eus de
frayeur.*

**L'AIMABLE BRUNE à l'Ana-
gramme, Je renonce à têter,
de la Rue du Mail.**

V.

JE dis fy de vos deux Enigmes,
Je vous l'assure tout de bon;
Car quoy qu'en la premiere on rencontre
Chapon,

La seconde a d'étranges rimes.

Personne ne l'expliquera,

Mais Diable qui s'en soucira?

LA CLAIRE BRUNE DE LA PORTE,
de Vitré en Bretagne.

VI.

Est-ce pour nous épouvanter,
Que vous venez vous présenter
Pendant ce mois, galant Mercure,
Avec cette horrible figure?

D'où vient ces longs crocs de Chapon

Qui vous font paroistre effroyable?

*Au lieu d'un Caducée, on vous voit un
crampon,*

*Et vostre Habit est fait comme on dépeint
le Diable,*

*Quel est vostre dessein, quand vous quittez
les Cieux*

Pour paroistre dans ces bas Lieux

304 Extraordinaire

*Avec cet étrange équipage ?
Si c'est pour punir des Mortels
Les larcins, & le brigandage,
Distinguez tout-au-moins ceux qui ne
sont pas tels.
Vous pourrez séparer l'Innocent du Cou-
pable,
Comme un Juge éclairé, sçavant, juste,
équitable;
Mais si c'est pour vous divertir,
Qu'on vous voit ainsi travestir,
O Dieu! quelle affreuse méthode!
Changez au plutôt cette mode,
Ou bien du Mercure Galant
Vous perdrez le titre brillant,*

SYLVIE.

VII.

A Mis, pour nous tenir ensemble
Toujours d'une bonne union,
Sans aucune division,
C'est un moyen sûr, ce me semble,
Que chaque mois d'un bon Chapon,
D'un Lévrant, ou d'un fort Dindon,
Accompagné de six Bouteilles

Pleines d'un Vin délicieux,
Nous venions sous ces belles Treilles,
Pour voir à qui boira le mieux:
Car si l'on parle de science,
Je connois par expérience,
Que nous ne serons pas longtemps
Dans une bonne intelligence,
Sans y voir quelques mécontents.
Dans ces Lieux plutôt on fait gloire
De chanter, de rire, & de boire,
Que d'exercer le beau talent
Qu'enseigne *Mercur*e Galant.
Helas! pour bien des Gens il paroist
effroyable,
On le fuit comme on fait le Diable;
Plusieurs traitent ses Partisans
Comme des Esprits déplaissans,
Et Gens dont l'abord est funeste.
Vit on jamais aveuglement
Plus grand; & quel dérèglement,
Qu'un Homme de bon sens doit fuir
comme la peste?

LA PETITE ASSEMBLEE A.
du Havre.

2. de Juillet 1684. CC

Ceux qui ont encore trouvé le vrai sens de l'une & de l'autre, sont Messieurs du Mesnil; Maubreuil; Leger de la Verbissonne; De Larchat; L'Abbé Boitsec; La Magdelaine de Valenciennes; L'Orphée; Le spirituel Liégeois; Hiacinte Raubert; Gillois; L'heureux Galopin; Son aimable Galopine; La charmante Brune, & son aimable Sœur, du Quartier D. H. Les aimables Vandangeuses d'Argenteuil; & l'insensible de Montalie; Messieurs Garrier, de Roëen; L'Epinay-Buret, de Vitré en Bretagne; Du Tremblay, de la Rue de la Harpe; Michelin, de Troyes en Champagne; Cerveau, de Nangis; Du Sausoy, Capitaine au Regiment d'Artois; Patu, de Balbonne; Mesdemoiselles Chatagnien, de Nogent-sur-Seine; & Manon de la R.D. S.

SSSSSS SS2 SS2SS SS22

SENTIMENS SUR
les Questions du xxv. Extra-
ordinaire.

Si l'on peut aimer avec plaisir,
quand on a sujet de ne se plus
confier à la Personne qu'on
aime.

Quand un cœur a choisy quelque
Objet pour aimer,
Et que l'on correspond à son amour sin-
cere,

Tel doit estre son caractère,
Qu'on le verroit plutôt mille fois abîmer,
Qu'un autre Objet la pût charmer.

EX3

Ce cœur doit longtemps se défendre
Avant que de se rendre.

Cc ii

308 *Extraordinaire*

*Il doit à la beauté voir jointe la vertu,
Et que du plus rare mérite
L'Objet dont il fait choix soit sans fard
revestu,
Afin que leur amour soit ferme dans la
suite.*



*Après ce juste choix, il faut tomber d'ac-
cord
Qu'on peut toujours aimer sans
crainte,
Et qu'une passion si justement étreinte
Ne peut finir que par la mort.*



*Lors qu'on voit un Amant agir de cette
sorte,
Avant de s'engager sous les Loix de
l'Amour,
Croit-on pas qu'il évite alors de voir un
jour
Changer la passion, qu'un autre croirait
forte
Dans un cœur qui pourroit fort diffici-
lement*

*Se tenir constant un moment;
Car enfin l'on voit peu de Belles
Qui veulent passer pour cruelles,
Et l'on en trouve rarement
Qui se fassent un bien d'estre toujours
fidelles.*



*L'on ne sçauroit jamais aimer avec
plaisir
Un Objet dont on a la moindre défiance;
Car quiconque une fois auroit pû nous
trahir,
Pourroit recommencer, ayant l'expé-
rience.*



*Un cœur est inventif, pour se faire du
mal,
Il peut se figurer l'image d'un Rival
Dont sa Maîtresse est obsédée;
Et de ce fâcheux souvenir
Il naîtroit un chagrin difficile à banir,
Quand mesme ce Rival ne seroit qu'en
idée.*

*Il faut donc, pour aimer avec contente-
ment,*

*Ne trouver aucun lieu de douter un
moment*

De la fidélité de la Personne aimée;

*Mais estre convaincu que cherchant en
tous lieux*

L'avantage d'estre estimée;

*Elle sçait ménager le pouvoir de ses
yeux;*

*Hors pour son cher Amant qu'ils soient
inexorables,*

*Dûssent-ils chaque jour faire cent Mi-
sérables,*

*Si l'on peut garder une forte
passion pour une Personne
qu'on est assuré de ne voir
que rarement.*

Q*u'itte, mon cher Tircis, le fort at-
tachement*

*Que tu veux conserver pour l'aimable
Sylvie;*

Quand tu soupirerois le reste de ta vie,
Ce seroit sans espoir d'aucun soulage-
ment.



Je sçay que ses beaux yeux n'ont rien de
comparable,

Que son esprit est admirable,
Que des plus beaux Objets que l'on voit
icy bas

Nul ne peut disputer le prix de ses
appas.

Mais dois-tu pas sçavoir la Loy qu'elle
s'est faite,

De demeurer dans la retraite
Qu'elle a depuis longtemps prise pour
son séjour?

Ainsi trop sûr de son absence,
Dois-tu garder tant de constance,
Sans espérer de voir un jour
Couronner ton amour?



Ne ferois-tu pas mieux de te vaincre
toy-mesme,

Que de vouloir céder cet avantage au
temps.

*Qui ne te laissera qu'une douleur ex-
trême*

*D'avoir dans le chagrin passé tes plus
beaux ans?*



*En vain tu te formes l'idée
Que tu conserveras la même passion
Dont tu sens aujourd'huy ton ame
possédée;
Le temps changera bien ta résolution,
Et te détachera de ta chere Sylvie,
Que tu ne verras plus, du moins fort ra-
remment,
Puis que la solitude à tes yeux l'a ravie.
Reviens donc au plutost de ton égare-
ment;
Et fais dès aujourd'huy, sans beaucoup
de mystere,
Ce qu'un an, ou six mois t'obligeront de
faire.*

Si

Si une Passion qui n'est fondée
que sur la Beauté, peut estre
durable.

Puis qu'en moy, cher Damon, tu
prends la confiance
De communiquer ton secret,
Je dois, comme un Amy discret,
Te dire mon avis sur la belle alliance
Que tu prétens faire en ce jour,
Suivant les sentimens que t'inspire l'A-
mour.



Célimene a donc pû par l'effort de ses
charmes
Forcer enfin ton cœur à luy rendre les
armes?
Quoy que dans ton premier dessein
Tu voulois seulement, sans trop de com-
plaisance,
La voir, & luy parler avec indiffé-
rence;
Q. de Juillet 1684 D d

*Mais l'Amour en secret s'est glissé dans
ton sein.*



*Contracter aujourd'hui, demain faire
la Nôce,*

Est, ce me semble, un prompt négoce

Dont tu pourras te repentir;

*Car c'est souvent le fruit qu'apporte
l'Hyménée,*

*Quand la possession commence à ra-
lentir*

Une passion effrénée.



*Quand on veut s'arrester à la seule
beauté,*

Sans rechercher d'autre avantage,

N'est-ce pas toujours un présage

Que ce n'est que la volupté

Qui fait agir de cette sorte,

*Et que l'aveuglement sur la raison l'em-
porte?*



*Car enfin, qu'est-ce encor que ce peu de
beauté?*

Un teint blanc, de beaux traits, une
couleur vermeille,
Belle gorge, bel œil, & la taille pa-
reille?

Est il rien plus sujet à la fragilité?
Le moindre mal de teste, hélas ! est-il
croyable?

Rend souvent à nos yeux une Belle
effroyable.



Comment donc conserver la mesme
passion
Pour un peu de beauté tellement incer-
taine?

Celuy qui l'aime, est-il sans appré-
hension

De la voir quelque jour exposée à sa
haine?

Le peut-il, lors qu'elle est l'unique fon-
dement

Qui pût seul de son cœur faire l'engage-
ment ?



Pour voir donc un amour d'éternelle
durée,

316 Extraordinaire

Constante, inviolable, & toujours as-
surée,

L'esprit & la vertu doivent charmer
un cœur;

Quand par ces qualitez une ame est
asservie,

On ne doit rien craindre en la vie

Qui fasse repensir d'une pareille ar-
deur.



Ainsi, mon cher Damon, vois où l'A-
mour te mene.

Que peux-tu voir en Célimene
Qui t'oblige à l'Hymen que tu veux
proposer?

Si c'est la beauté toute nue,

Différant seulement six mois à l'épou-
ser,

Voy si dans tout ce temps elle en sera
pourvue?



Je suis bien sûr que ton amour
N'étant fondé que sur ses charmes,
Souffrira d'étranges allarmes,

*Avant qu'en voir le dernier jour;
Car la maxime est véritable,
Qu'un tel amour ne peut estre durable.*

ALCIDOR, du Havre.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

S un Mary qui découvre que la Personne qu'il a épousée estoit prévenue de passion pour un autre en l'épousant, a plus sujet de se plaindre d'elle, qu'un autre Mary n'en a de se plaindre de sa Femme, lors qu'il s'aperçoit que depuis son Mariage elle est devenue sensible aux soins d'un Amant.

II.

Lequel est le plus facile, de n'avoir jamais d'amour, ou de n'en avoir qu'une seule fois en toute sa vie.

D d iij

III.

S'il est plus cruel, de ne pouvoir réussir à se faire aimer d'une Personne pour qui on sent une tres-forte inclination, que de la voir infidelle apres qu'on en a reçu les plus engageantes marques d'amour.

IV.

On demande l'Origine des Tombeaux, & des magnifiques Sépultures.

Je suis, Madame, vostre tres, &c.

A Paris ce 15. Octobre 1684.

Avis pour placer la Figure.

La Planche VII. estant déployée, doit regarder la page 212.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le quatorzième jour de Juin 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, DUJARDIN: Il est permis à Claude Blageart, Imprimeur & Marchand Libraire, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, ACADEMIE GALANTE, en tel Volume, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consécutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux contrevenans de mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interets, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Cummunauté le
17. Juin 1682.

Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
15. d'Octobre 1684.

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880
LONDON
PUBLISHED BY THE INSTITUTE
1880



